IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATRE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE UN A QUATRE CENT CINQUANTE. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE VINGT-ET-UN EXEMPLAIRES NON NUMÉROTÉS DÉDICACÉS ET RÉSERVÉS AUX FAMILLES DE NOS CAMARADES.

437

LEUR RÉSISTANCE

MÉMORIAL
DES OFFICIERS ÉVADÉS
ANCIENS
DE COLDITZ ET DE LVBECK
MORTS
POVR LA FRANCE

TÉMOIGNAGE D'YVES CONGAR

En dépôt chez M. Albert RENAULT, 7, rue de Rambouillet, Paris (12e)

Vous avez pensé, mes camarades, que nous devions recueillir et conserver le souvenir de ceux d'entre nous qui ont été tués ou ne sont pas revenus. Nous le leur devions à eux-mêmes, nous le devions à leurs familles. Nous le devions pour nous-mêmes, car leur souvenir est l'une des meilleures choses qui nous restent des années de servitude ; nous le devions à tous ceux que leur exemple peut inspirer.

Peut-être parce que j'avais d'abord, dans la chapelle de Lubeck, évoqué la mémoire d'un bon nombre d'entre eux, à mesure que nous apprenions leur mort, vous m'avez confié le soin de rédiger à leur sujet de brèves notices dont l'ensemble constituerait une sorte de Mémorial de nos morts et de nos disparus.

Il en était parmi eux que j'avais mieux connus ou qui, ayant laissé quelques papiers, se sont eux-mêmes mieux fait connaître. Il a été parfois difficile de reconstituer l'histoire de certains autres d'une façon tant soit peu complète. Ceux d'entre nous qui auraient pu, souvent, la raconter mieux que moi, m'ont été, en plusieurs cas, pratiquement inaccessibles. Au moment où je rédigeais, plusieurs d'entre eux se trouvaient en Indochine.

Pour chacun de nos camarades, j'ai essayé de dire simplement ce qu'avait été sa vie, surtout sa vie parmi nous, ses évasions, son service du pays, sa mort. J'ai essayé aussi de rappeler quelques traits marquants de son caractère tel qu'il nous était apparu. Je l'ai fait, forcément, sur un ton assez personnel, celui d'un témoignage. Mais si j'ai employé souvent le « je », j'ai toujours pensé « nous » et j'espère que mon témoignage ne trahit pas trop celui que, collectivement, nous voudrions porter. J'ai parfois nommé des vivants. J'ai dû le faire pour reconstituer au mieux divers épisodes ou situer plus exactement les faits. Ces mentions n'ont rien de systématique, non plus que les omissions. Ces quelques pages ne prétendent nullement à être une histoire de ce que fut notre vie, de

ce que furent les évasions à Colditz et à Lubeck (1). Nous savons tous que, parmi les vivants il en est dont le courage, les évasions, voire le combat lorsqu'ils réussirent à regagner l'Armée, égalèrent ceux de nos camarades tués ou disparus...

Vous trouverez peut-être à telle ou telle page une allure de panégyrique. Au cours des mois, des années que nous avons passés ensemble, nous sommes, pour une grande part, demeurés extérieurs les uns aux autres ; nous sommes passés à côté de magnifiques richesses de cœur et d'humanité. Car chacun avait sa vie, ses tendresses, ses ambitions, son avenir. Quelle richesse inouïe qu'un homme ! De tout cela, qu'avons-nous connu vraiment ? L'homme ne se révèle un peu qu'à ceux qui l'aiment, et en les aimant lui-même. Mais l'écorce dont nous nous entourons pour n'être pas trop durement blessés par la vie, les occupations qui nous mobilisent et ne nous laissent pas le temps, les terribles limites de nos facultés et de nos forces, notre égoïsme enfin, avec tout ce qu'il a d'ombrageux et tout ce qu'il empêche de communion et d'amitié, ont fait que, bien souvent, nous sommes restés extérieurs les uns aux autres. Affranchis par la mort du poids de tout cela, nous soupçonnons maintenant ce qu'étaient réellement nos camarades. Quand autrui ne porte plus sur nous l'ombre d'une proximité quotidienne, ses qualités nous apparaissent dans une lumière plus évidente. Il arrive aussi que l'absence nous fasse mieux comprendre les êtres et permette une sorte de révélation à laquelle la présence physique faisait écran. Mais c'est un fait aussi que, dans un groupe où il y avait beaucoup de très bons, nos camarades disparus étaient parmi les meilleurs.

J'ai joint à la notice de la plupart d'entre eux le texte de leurs citations. Elles disent ce que fut leur combat. Elles le disent le plus souvent sobrement, parfois aussi avec cette espèce d'amplification que nous connaissons bien. Nous savons qu'il y a une sorte de genre littéraire des citations... Un colonel de la Grande Guerre disait qu'il n'y en avait

(1) On trouvera bien plutôt cette histoire dans le livre du général Le Brigant, *Les Indomptables* (à paraître chez Lavauzelle). Quant au livre anglais publié sur Colditz, *Detour. The Story of Oflag IV C.* ed. by Lieut. J. E. R. Wood, The Falcon Press, 1946, il est pour nous d'un intérêt très limité. Rédigé presque entièrement par des officiers arrivés au moment où nous quittions le camp, il ne dit à peu près rien du Colditz d'avant juillet 43, le seul qui nous intéresse : nous n'y sommes pas mentionnés, même là où nous eussions dû l'être. Mais on y trouve des dessins de Watton qui gardent pour nous beaucoup de prix. Avec l'amicale autorisation de l'auteur, j'ai reproduit ici deux de ces dessins.

qu'une qui fût vraiment valable : Mort au champ d'honneur. Mais, n'est-il pas vrai, quand celle-ci peut être ajoutée, elle authentifie et valorise toutes les autres. Celui qui a tout donné, on sait que la promesse de ses premiers dons était vraie...

Je crois qu'il y a dans ces pages des choses que seuls ceux qui les ont vécues pourront pleinement comprendre. Ce qu'ont représenté pour nous un projet, un espoir, des heures de guet, une nuit d'observation, une conquête d'un mètre sous terre vers la liberté, une victoire sur la surveillance de nos gardiens ou de nos fouilleurs, un geste, une attitude, une certaine manière de faire ou de réagir : ce sont des choses que nous n'avons pas oubliées. Avec la grande communauté de notre marasme, de nos espérances, du travail et parfois du risque, tout cela a créé entre nous un lien dont, après déjà plus de deux ans, nous sentons encore toute la force.

Le plus tôt possible après notre retour, je suis allé dans la maison, auprès des familles de presque tous nos camarades disparus. Je n'approchais pas sans une intense émotion de ce qui avait été leur foyer. J'avais l'impression d'y venir en quelque sorte à leur place et d'usurper un peu leur retour. Je les voyais s'avancer, faire sonner leur pas sur le pavé, frapper, franchir le seuil, reconnaître les meubles familiers. Hélas ! je ne pouvais les remplacer dans cette étreinte, dans cet échange de présence et d'affection auxquels ils manqueraient pour toujours. Mais à voir leur famille, leurs parents, leurs enfants parfois ou leurs neveux, leurs frères, ceux qu'ils avaient aimés, à qui ils écrivaient, je m'expliquais une foule de choses. Je connaissais enfin quelque chose de ce qui faisait leur monde intérieur, l'univers de leurs souvenirs et de leurs affections, avec quoi ils vivaient, au milieu de la cohue et de la solitude des camps, plus encore qu'ils ne vivaient avec nous autres. Je comprenais aussi davantage de quoi était faite la belle et saine atmosphère de Colditz : elle était faite de ce que nos camarades avaient respiré et puisé dans ces foyers français, dans ces familles vraiment génératrices de la France, d'où chacun avait emporté avec soi l'étincelle dont il vivait.

Car il y avait à Colditz une atmosphère tout à fait particulière. Il est même permis de dire, sans rien enlever à l'ensemble du camp de Lubeck qui avait, certes, ses mérites, son allure, et dont les premiers éléments vinrent de Colditz, qu'une atmosphère particulière se maintint, à Lubeck, à la baraque 7 et dans les chambres de la baraque 5 occupées par nos

camarades. Ayant tous connu d'autres camps, puisque le nôtre était formé de tous les malchanceux des autres, nous savions bien que nous avions trouvé à Colditz quelque chose qui n'existait nulle part ailleurs comme climat unanime du groupe tout entier.

C'est que Colditz avait été constitué et, jusqu'à l'été 42, n'a cessé de se constituer d'hommes venus de tous les camps mais appartenant dans l'ensemble à une catégorie précise et bien caractérisée : celle des non-conformistes, des énergiques et des obstinés. Celle des hommes qui, plus expressément que les autres, n'avaient pas accepté que la défaite fût définitive et qui, autant qu'il était en eux, n'avaient pas déposé les armes.

Il ne faut pas se faire d'illusion : l'ensemble de l'Armée française était allée en captivité avec sa mentalité et ses attitudes de 40 : celles-là mêmes qui étaient, pour une part, responsables du désastre. Un grand nombre de nos camarades des camps ont pensé surtout à s'accommoder, à s'installer au moins mal. Certains avaient de bonnes raisons de ne pas chercher à reprendre eux-mêmes leur liberté. Peu importe ici. On ne fait le procès de personne ; on veut seulement expliquer ce que l'évasion a représenté, surtout de la part de ceux qui en montrèrent l'exemple les premiers.

Il fallait ne pas céder à l'impression d'irrésistible que faisait la puissance allemande ; il fallait — ce n'était pas si banal qu'il ne le semblerait maintenant — accepter de quitter ses camarades, ses affaires, son travail..., d'être changé de camp : pour aller où ? Il fallait entrer dans l'aventure, dans l'inconnu ; il fallait, dans les Oflags surtout, vaincre des difficultés qui ne firent, au total, qu'augmenter. Jusque fin 41, semble-t-il, la circulation en Allemagne ne fut pas excessivement difficile, mais l'outillage des évadés en papiers, parfois en argent, était rudimentaire. Après nous fûmes mieux pourvus, mais les possibilités de sortie des camps et de circulation en Allemagne furent de plus en plus étroites. A aucun moment nous n'avons été aidés — sauf, bien sûr, par nos familles et par des camarades chanceux — comme l'étaient par exemple nos camarades anglais de Colditz qui recevaient dans des disques de phonographe des cartes, de l'argent, et qui avaient des filières sérieuses. La difficulté majeure, pour les officiers, restait d'ailleurs la sortie du camp. Car, de nos camps, rien ne sortait comme, dans nos camps, rien ou presque rien n'entrait. D'un camp comme Colditz où, avec les années, les chemins de ronde, les barbelés et les sentinelles s'étaient ajoutés aux chemins de ronde, aux barbelés et aux sentinelles, où le système de réseaux et d'aver-

tisseurs électriques avait été perfectionné, où la fouille était permanente et d'où l'on ne voyait la campagne que du haut de murs épais, aux fenêtres munies de barreaux, il était vraiment très difficile de s'évader, et peu y ont réussi.

Darthenay a bien exprimé, dans son autobiographie romancée, *Naucourt*, ce trait de non-conformisme si caractéristique de notre groupe. « Il s'est promis, écrit-il du lycéen qui prépare alors Saint-Cyr, de ne jamais faire passer l'opinion des autres avant la sienne ... » ; et, du jeune officier : « Ce qu'il cherche toujours c'est l'approbation de sa conscience, et pas du tout celle de son entourage. Il voudrait ne tenir compte d'aucune opinion étrangère, même si elle émane de ses chefs.. » De fait, à plusieurs d'entre nous, tel ou tel chef avait conseillé de rester tranquille. Il avait fallu contredire un courant, faire seul son devoir et agir d'une façon tout à fait indépendante. Les Oflags ordinaires représentaient déjà le spectacle ingrat et, pour ainsi dire, la gageure d'être des communautés de chefs. Colditz était une communauté de non-conformistes et d'obstinés, dont chaque membre avait eu à tirer son plan, combiner ses chances, mener à bien son entreprise, courir son aventure... Milieu très spécial, un peu rude, un peu déroutant, mais étonnamment tonique. Chez beaucoup de nos camarades, surtout parmi les évadés du début, c'est-à-dire ceux de 41, ce que ce non-conformisme avait développé d'un peu rude allait jusqu'à une sorte de défense de leur individualité qui ne cédait guère que pour leurs camarades immédiats.

L'essentiel du non-conformisme colditzien se marquait évidemment d'abord et en priorité envers les Allemands. Non seulement on ne les aimait pas, mais on le leur montrait, on le leur faisait savoir de cent façons. Ceux qui n'ont pas connu l'atmosphère de chahut permanent de Colditz en 41 pourront difficilement s'en faire une idée. En fait, le chahut était le propre des Français et des Anglais. De la part de ceux-ci, il était moins habituel, mais il se déclanchait d'une façon magistrale soit à l'occasion des photographies d'identité, soit par manière de protestation contre une brimade d'ordre moral, soit lorsqu'il s'agissait de troubler un appel pour camoufler une absence. De la part des Français, le chahut était permanent, ou du moins il le fut jusqu'au jour où le système de sanctions appliqué par le mauvais génie d'Eggers le mit à trop haut prix. Alors, il se limita à certains appels et à différentes circonstances où il rendait manifeste que, momentanément « possédés », nous n'avions pas plié... A Lubeck, le chahut fut fréquent à l'appel, surtout aux appels



LE 1er JANVIER 1943 A COLDITZ

Dessin de J. F. WATTON.

supplémentaires de nuit à l'intérieur de la baraque 7, à l'occasion des fouilles, au moins tant que les intérêts des préparatifs d'évasion n'étaient pas en jeu. Le général Rossum, venu sur le terrain d'appel le 2 mars 44 pour nous dire que les évasions avaient rendu mauvais nos rapports avec la Kommandantur, se fit conspuer de la belle manière.

Il s'est atrocement vengé par la suite.

Le non-conformisme des colditziens débordait, de leur attitude envers les Allemands, sur tout ce qui était discipline du camp, même à l'intérieur de la Compagnie française. Le « Commandement » de celle-ci était terriblement difficile. Le colonel Le Brigant dut bien souvent constater son impuissance ; le capitaine Delacour dut parfois faire appel à toute sa patience, mais nous lui gardons une reconnaissance admirative pour la compréhension qu'il nous a montrée, l'aide efficace et souriante qu'il nous a fréquemment apportée. On ne se retrouvait disciplinés que lorsqu'un intérêt d'évasion ou d'échec à l'Allemand était en cause. Alors, qu'il s'agit de dispositif à la promenade, de camouflage d'une absence, de détritus alimentaires à faire disparaître ou même — suprême exigence — d'exactitude à l'appel, tout le monde était disponible et obéissait comme un seul homme.

L'évasion était une chose sacrée. Tout était à son service. Elle avait le caractère d'une fin qu'on ne discute pas et pour laquelle tout camarade pouvait, à tout instant, compter sur n'importe quel autre. Non qu'elle n'entraînât parfois son particularisme, peut-être même son égoïsme : ce que l'un avait trouvé était d'abord, naturellement, pour lui. Certains la considéraient comme une chose strictement individuelle, d'autres comme un service collectif : un Laland, un Gallais et, parmi les vivants un du Gardin, un Debats, d'autres encore, étaient de ceux-ci. Mais tous admettaient son primat, elle se subordonnait et polarisait tout le reste.

Dans les Oflags, on l'a déjà dit, elle fut généralement très difficile. La traversée de l'Allemagne y passait presque pour peu de chose en comparaison de la sortie du camp. Il fallait d'abord vaincre tout un complexe d'acceptation, de soumission à l'ordre de la force, ou tout simplement au traintrain de la vie. Il fallait tout un effort d'imagination pratique. L'évasion, bien souvent, reposait sur une circonstance particulière qui, découverte après de longues observations, étudiée de très près, ne se présenterait que dans des conditions relativement rares et fugitives. Quand on était entré dans le jeu, qu'on s'était livré à ce rêve de la liberté, puis surtout à la poursuite d'un objet précis, on devait s'y livrer



« TOURISTE » EN 1942

Dessin de J. F. WATTON

tout entier. On entrait alors dans une optique particulière, et aussi dans une solidarité spéciale avec ceux, connus ou inconnus, qui poursuivaient le même rêve. Il fallait réunir les moyens, vaincre des obstacles multiples ; cela demandait souvent beaucoup de temps et de peine. Combien de cartes, de papiers, de casquettes a-t-on pu faire ! Combien d'entreprises ont été commencées ! Combien de fois a-t-on pu être sûr de quelque chose, qui pourtant ne s'est pas produit. Le mot du Taciturne était courant parmi nous « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

A mesure que la guerre se prolongeait et devenait plus sévère, l'évasion était considérée d'une façon plus nette et plus pressante comme un devoir et un service : un devoir pour un service. C'est par là qu'elle achevait de prendre toute sa valeur sacrée. Au début, et jusqu'à l'été 42 peut-être, la seule perspective de la liberté a pu suffire non seulement à la justifier mais à lui donner son caractère d'absolu. Pour un bon nombre dès le début, pour tous sans doute à partir de 42, il s'est agi essentiellement de continuer la guerre. Aussi un certain nombre voulaient-ils encore la tenter quand, après le printemps et surtout l'été 44, il nous fut évident que, vraiment, l'évasion n'était plus un sport, mais un acte de guerre où, combattant « sans armes ni armure », on risquait sa vie dans des conditions pires que celles du champ de bataille (1).

C'est ici qu'apparaît dans toute sa lumière l'idée de l'évasion telle que nos camarades l'ont poursuivie jusqu'à engager et donner leur vie à cause d'elle. Rilke a dit qu'on est vraiment poète quand, si on n'écrivait pas son chant, on mourrait. Il y a des choses, en effet, si absolues qu'on ne voudrait pas vivre contre elles, qu'on mourrait plutôt. Elles sont de ces raisons de vivre supérieures à la vie elle-même. Elles éveillent en nous des sentiments dont on s'aperçoit, précisément, qu'ils sont vrais, qu'ils sont sérieux, quand, pour eux, on engagerait sa vie. Il n'y a de vraiment sérieux que ce qui va jusque-là, ce qu'on ferait, s'il le fallait, jusqu'à en mourir. C'est pourquoi la tragédie et la mort sont si souvent la mesure et la conclusion des démarches où se trouve engagé l'amour d'un homme, ou son honneur, ou le don de soi à un service. Pour nos camarades, le service du Pays, comme l'honneur, était une de ces choses et l'évasion leur apparaissait étroitement liée au service

---

(1) Dès mars 44, nous savions que les officiers évadés repris ne revenaient pas au camp. Nous pensions alors qu'il étaient envoyés dans des camps spéciaux, peut-être une forteresse, au régime spécialement dur. Le 20 avril, Berndt fit la déclaration

du Pays. Ils ne l'auraient, bien sûr, pas poursuivie si la mort y avait été certaine, tandis qu'ils n'auraient pas renoncé, pour cela, à leur honneur. Mais ils la poursuivaient même au risque d'y laisser la vie... Berndt pouvait bien dire que c'était « excessivement sérieux », afficher

---

qu'on lira infra, pp. 58-59. Des nouvelles reçues au début de mai 44 nous apprirent des faits de représailles exercées sur des familles d'évadés. Enfin, le 4 octobre 44, dans toutes les baraques, était placardée l'affiche suivante :

A TOUS LES PRISONNIERS DE GUERRE !

S'ÉVADER N'EST PLUS UN SPORT !

L'Allemagne a toujours respecté la Convention de La Haye et n'a infligé que des peines disciplinaires aux prisonniers de guerre repris.

L'Allemagne s'en tiendra aussi à l'avenir aux règles du droit international.

L'Angleterre, par contre, a étendu la guerre au delà du combat loyal des soldats du front jusque dans les pays occupés et même jusqu'aux frontières de l'Allemagne, en engageant des détachements de saboteurs et de terroristes. Dans un manuel de service anglais confidentiel tombé dans nos mains

THE HANDBOOK
OF MODERN IRREGULAR
WARFARE

on peut lire :

« Les temps où nous pouvions appliquer les règles de la compétition sportive sont passés. Maintenant, chaque soldat doit être aussi un gangster et doit — si c'est nécessaire — employer ses méthodes.

« La zone d'opérations devrait toujours comprendre le pays de l'ennemi, tous les pays occupés et, dans certaines conditions, les pays neutres qu'il peut utiliser comme sources de ravitaillement. »

AINSI L'ANGLETERRE A COMMENCÉ LA GUERRE DES GANGSTERS !

L'Allemagne protègera son arrière, et particulièrement son industrie de guerre et les installations destinées au ravitaillement du front. Il a été créé à cet effet des zones interdites, dites « Todeszonen » (Zones de mort) ; dans lesquelles toute personne non autorisée est immédiatement abattue. Les prisonniers de guerre évadés qui pénètreront dans ces zones de mort y laisseront leur vie. Ils sont donc constamment menacés d'être pris pour des agents ou des groupes de terroristes ennemis.

Aussi, nous vous mettons instamment en garde contre de nouvelles tentatives d'évasion !

S'évader des camps de prisonniers de guerre comporte maintenant un terrible danger. Les chances de s'en tirer avec la vie sauve sont à peu près nulles.

Tous les détachements de police et de garde ont reçu l'ordre strict de faire immédiatement usage de leurs armes contre tout étranger qui se rendrait suspect sous quelque forme que ce soit.

S'ÉVADER N'EST PLUS UN SPORT !

que l'évasion n'était plus un sport. Il s'agissait, en effet, de tout autre chose. Il s'agissait de ne pas se considérer comme totalement vaincu ni même désarmé. Il s'agissait, à notre manière, de continuer la guerre.

Et certes, à côté du combat qu'un Rondenay ou tel autre de nos camarades a mené dans l'Armée secrète ou dans les rangs des Forces françaises libres, notre petite guerre de souterrains, de cachettes et de camouflages fait une figure plutôt falotte et ne pèse pas d'un bien grand poids. Mais c'était la forme de lutte la plus efficace que nous pussions mettre en œuvre, et certains y ont déployé assez de courage, y ont engagé leur vie assez à fond pour qu'on la considère, dans son genre, comme n'étant pas indigne d'être mentionnée à côté d'autres combats. La grandeur de nos camarades est en ceci que *jamais* ils n'ont renoncé à la lutte. Pour résister, ils n'ont attendu ni Stalingrad ni le débarquement en Afrique. Ils n'ont *jamais* accepté, dans leur âme, la volonté des vainqueurs de 40. Quand, relisant des notes prises à Colditz pendant toute l'année 41, à Lubeck d'août 43 à mai 44, on suppute la densité de tentatives, de fouilles, d'affaires de toutes sortes, de chahuts, de mises en tôle, de travaux entrepris, de sorties du camp, on demeure véritablement impressionné. Les hommes qui ont vécu cela, vraiment, n'avaient pas capitulé. Découverts, ils recommençaient ; repris, ils se réévadaient avant de rentrer au camp ; ils entamaient les barreaux, les murs ou le plancher de leur prison. Punis, ils n'étaient pas abattus mais prêts à recommencer...

Le rendement en succès a été finalement assez médiocre. Certaines entreprises énormes, comme le grand tunnel de Colditz, n'ont rien donné. D'autres, menées à terme, guère davantage : du Gardin a pu réussir trois souterrains étonnamment astucieux pour totaliser *une* arrivée en France... Et les familles de nos camarades tués ou disparus, déplorant de bien autres pertes, se demanderaient pour un peu : à quoi bon ? Pourquoi avoir tenté, alors que les chances de succès étaient si faibles, les risques si grands, l'incertitude si inquiétante ?

Familles, pauvres parents de nos camarades, nous voudrions vous apporter un témoignage que nous croyons être le leur. D'abord, la certitude qu'ils n'ont rien fait de déraisonnable, qui ne fût étudié et mis au point. Ils ont assumé des risques, et courageusement, mais ils n'ont rien fait de léger ou d'inconsidéré. Ils sont entrés dans un combat inégal : on ne peut leur reprocher d'avoir choisi le combat. Ils appartiennent à cette rançon que la France, que les Français ont payée pour leur libé-

ration et, finalement, leur existence. Ce qu'ils ont fait, l'émouvante et rude histoire de chacun d'eux, n'a pas d'autres sens. On ne peut donc pas parler pour eux de morts inutiles. Mais on ne peut méconnaître non plus la redoutable responsabilité des vivants, de nous tous, dans la mesure où nous pouvons laisser gâcher les fruits d'un effort aussi onéreux et avilir un patrimoine dont ils ont payé tout le prix. Au fond, lorsqu'on est tenté de parler de morts inutiles, ce n'est pas pour dire que nos disparus auraient dû se tenir tranquilles et, comme les autres, attendre d'être libérés par autrui. C'est plutôt pour accuser la vulgarité ou la veulerie des vivants, pour déplorer que tant de courage et de tels sacrifices soient gâchés par le laisser-aller, l'esprit de combine et de jouissance, la politique : bref, par le retour de tout ce qui eut une telle responsabilité dans le désastre de 40...

Colditz était encore caractérisé par ceci que la politique et les divisions qu'elle entraine en étaient absentes. Tous nous avons été navrés, et certains n'ont pas encore cicatrisé cette blessure, de voir depuis notre libération — peut-être même déjà un peu avant — combien, chez les Français, la *mystique* dégénérait facilement en *politique*, pour reprendre les catégories de Péguy dans *Notre jeunesse*. Ce n'est pas que, parmi nos camarades, l'un ou l'autre n'eût une option et ses convictions en matière de politique. Plus tard, à Lubeck, le groupe de Colditz passera pour « réactionnaire » et, comme les mots vagues souffrent tout, certains le qualifieront même de « pétiniste » et « clérical »... De fait, aucun de nos fusillés n'était inscrit au parti qui s'est désigné par ce nom. Mais il y avait parmi nous des hommes dont les idées politiques et sociales étaient orientées différemment, et ce qu'on est convenu d'appeler en France la droite et la gauche y étaient représentées. Seulement, l'idée concrète de la France dominait avec un tel éclat au-dessus des représentations idéales particulières qu'on pouvait s'en faire, et surtout notre opposition à l'ennemi, notre combat contre lui par la recherche de l'évasion étaient si unanimes, si exactement les mêmes, si bien menés en commun que, parmi nous, la politique ne posait aucune question et n'intervenait d'aucune manière. Elle n'introduisait jamais, entre nous, cette espèce d'écran, ces réticences, cette gêne qui deviennent si sensibles et si dommageables là où elle se met à jouer un rôle. Nous pouvions nous aborder, nous dire et nous demander n'importe quoi sans ressentir entre nous l'ombre d'une différence ou d'un motif de méfiance.

Force magnifique, âge d'or d'une espèce d'innocence patriotique, où ne pesait sur nous aucune hypothèque de division. Peut-être, cependant, faut-il signaler ici les limites d'une telle position : celles mêmes de l'innocence, que les tâches de l'âge viril forcent souvent à dépasser. Soucieux de service et d'action patriotique, nos camarades étaient portés à se méfier non seulement des mots sonores et trompeurs de la phraséologie politique, mais de la pensée théorique en général et presque des idées. Méfiants à l'égard de la politique, nous avons été plus lents que bien des camarades de Lubeck à penser politiquement les problèmes de la France, ou même à tirer les conséquences politiques de nos attitudes vécues. Cet aspect des choses ne nous intéressait pas et, si nous avions réussi à prendre notre liberté, nous aurions été tout naturellement dans le Maquis ou l'Armée secrète sans avoir éprouvé le besoin de formuler politiquement notre choix. C'est pourquoi la plupart d'entre nous ont été mal à l'aise dans les conciliabules de février et mars 44 avec nos camarades initiateurs, à Lubeck, d'un groupement de « Résistance ». Résister, nous n'avions jamais fait autre chose. Rejeter sans ambiguité la politique de Vichy, nous l'avions fait avant même que cette politique existât, et rien n'avait entamé notre option des premiers jours. Mais nous concevions difficilement qu'on nous demandât autre chose et désirions demeurer, de fait comme en principe, à ce plan de l'action-soldat où nos convictions et notre service étaient unanimes.

Depuis la libération, et déjà à mesure qu'elle s'annonçait, bien des idées ont évolué. Il est facile de s'attribuer rétrospectivement en 40, 41 ou 42 les idées de 44 ou de 45 ; de faire refluer sur les années sinistres les évidences de temps mieux éclairés. J'ai personnellement vu ce travail, souvent inconscient, de transformation se faire chez bien des hommes. Mais les textes et les faits résistent. Il y a des témoins qui savent, qui ont enregistré, et qui diront ce qu'a été l'atmosphère soit de la France, soit des camps, aux différents moments de la guerre. Ce Mémorial de nos camarades tués ou disparus apporte un témoignage sincère, tel quel, et que je crois irrécusable, sur ce qu'a été celle de Colditz et de Lubeck.

Il est bien délicat de se porter à soi-même un témoignage, au delà du moins de celui que rendent les faits, indépendamment de tout commentaire. Mais est-ce commenter ou interpréter que de constater, pour finir, qu'on respirait à Colditz une atmosphère d'honnêteté ? Non que nous posions à la vertu, ni surtout prétendions à un quelconque monopole ! Mais dans ce groupe plus homogène et plus unanime que d'autres,

fait d'hommes moins compliqués peut-être et plus simplement donnés à un idéal de « grandeur et servitude militaires », on respirait une atmosphère morale d'une qualité indiscutable. Comme il n'y avait point entre nous d'écran, il n'y avait pas, chez nos camarades, de double fond ; on ne se sentait pas, les uns au contact des autres, sous la menace d'un calcul intéressé ou d'une surprise désagréable. On était sûr les uns des autres, de la droiture, de la fidélité les uns des autres. Encore une fois, nul d'entre nous ne pose à la vertu, et chacun connaît mieux que quiconque les limites du chevaleresque en lui. Mais il y avait généralement entre nous des possibilités de confiance supérieures à celles qu'on trouve communément et lorsque nous nous retrouvons maintenant, cette espèce de transparence et de sécurité a sans aucun doute une grande part dans la joie que nous avons à nous revoir. Nous savons que nous pouvons compter les uns sur les autres, comme naguère, sans condition.

Chaque fois que nous nous rencontrons, nous parlons de nos camarades disparus. Ceux-ci ne sont pas absents de notre amitié. Leur souvenir nous est aussi présent que celui d'un parent.

Que leur est-il arrivé ?

Au début et, en somme, jusqu'en décembre 43 ou janvier 44, les Allemands ont traité les officiers évadés correctement. Les faits d'incorrection restent, en somme, particuliers. A Colditz, au moins du temps de Schmidt et de Prim, avant Pravitz et Eggers, il y eut même plus que de la correction — sauf envers nos camarades polonais, méprisés et parfois brimés par nos gardiens —. Prim était un phénomène exceptionnel : un Allemand qui avait de l'humour. Les évadés étaient pour lui des « touristes » et il est arrivé qu'il nous annonçât avec joie la réussite de tel ou tel. Mais on ne trouve pas deux êtres comme Prim. Nous avons eu ensuite Eggers puis, à Lubeck, Léopold, Klau, Bernhardt, Schultze et Berndt. Sans compter, une fois ou l'autre, Oldenburg... (1). A partir

(1) Bernhardt, dit Schitomir, fit une fois une confidence qui est, tout autant, un aveu. Parlant des évadés et des officiers venus de Colditz, qu'il voulait dompter, il disait : « Je les ferai parler. Je les ferai danser. Je les ferai jouer au tennis... Ils finiront par parler. Dans ma Compagnie, on finit toujours par parler... » Que voulait-il dire par là ? Allusion à quelque Compagnie de représailles ?

Je note ici pour l'histoire anecdotique du camp qu'il circulait, autour de celui-ci, des bruits plus ou moins exacts à son sujet. Berndt avait la réputation d'être très sévère. Après notre libération, le commandant Lagache a recueilli les souvenirs d'un nommé Fritz Bringmann, habitant près du camp, au sujet de l'évasion du 26-27 avril 44. On a tiré, disait Bringmann, il y a eu des morts. Le reste a été repris. Quelques-uns, ayant tenté une nouvelle évasion, ont été alors tués...

de février 44, nous avons constaté que les camarades repris ne revenaient pas au camp. Un mystère plane encore sur le sort de plusieurs d'entre eux. L'enquête menée en juillet 46 par le lieutenant Leb a éclairé à demi certains points, sans avoir été poussée d'une façon pleinement efficace. Berndt, interrogé par les Anglais au camp d'Ostende, a, sans doute volontairement, confondu les noms et les dates. Au moment où j'écris, l'interrogatoire du général Rossum, en prison au Cherche-Midi depuis le 1[er] Mars, n'a encore rien apporté, non plus que celui de Berndt, également transféré au Cherche-Midi.

Les P. G. de la région X dépendaient de ce général Rossum, celui-là même que nous avons si franchement conspué le 2 mars 44. A cette date, des ordres nouveaux étaient déjà venus de Berlin et quand il nous disait, affectant le « fair play » du soldat, que nous avions le droit de nous évader mais qu'il avait le droit de nous en empêcher, il savait que, déjà, il n'y avait plus de droit du tout pour les évadés et que ceux-ci rentraient dans l'atroce système de répression et d'extermination imaginé par Himmler.

Rossum avait sous ses ordres, pour organiser l'arrestation des P. G. évadés, Präger, de la Kripo (1), lequel avait comme assistant pour la région de Lubeck, Schleuss. Nous retrouverons ces noms sinistres plus d'une fois.

Präger, qui cherche à innocenter la Kripo, a déposé qu'au début de 44 des ordres de Berlin fixèrent que les officiers évadés repris n'étaient plus sous la protection de la convention de Genève ; Berlin statuait dans chaque cas le retour au camp, ou la remise à la Gestapo ou quelque autre destination. Bockelmann, du service du général Rossum, prétend que ceux qui étaient repris par la Wehrmacht restaient aux mains de la Wehrmacht : ce que contredisent et les faits et les informations d'autres interrogatoires. O. F. Bruger-Thiemer, chef de la Kripo de Kiel, a précisé qu'au cours d'une conférence tenue chez Thiele, à Hambourg, Bassewitz-Behr, chef S. S. du service de sécurité pour la région de Hambourg, ordonna que tous les officiers P. G. évadés fussent remis à la Gestapo pour « Sonderbehandlung », traitement spécial. Enfin, Carl Holler a spécifié que les officiers évadés devaient être traités conformément à l'ordre de l'O. K. W. 666, Stufe III : ordre

(1) *Kriminalpolizei.*

applicable à toutes les nationalités, sauf l'anglaise et l'américaine, et prescrivant la remise à la Gestapo (voir en appendice à ce *Mémorial*, le texte de cet ordre).

Concrètement, cela signifiait pour nous que les officiers évadés repris étaient envoyés au centre d'interrogatoire de Fühlsbuttel, près de Hambourg. Ils y étaient conduits de l'endroit où ils avaient été repris et portaient les menottes pendant le trajet (1).

La section de prison affectée au centre d'interrogatoire de Fühlsbuttel était, a déclaré H. Hinz, une annexe du camp de concentration de Neuengamme. Un de mes amis jésuites, le P. Nicod, qui fut enfermé à Fühlsbuttel du 27 novembre 43 à la fin de janvier 45 sut, bien qu'il fût en cellule au secret, la présence de quatre officiers français à la prison au début de l'été 44 : mais ces quatre officiers sont probablement nos camarades Bykovetz, Zofiropoulo, de Broca et Masse. Il est vraisemblable que nos autres camarades ne firent que passer à Fühlsbuttel et que ce n'est pas là qu'il faut chercher une indication sur leur sort ultérieur (2).

Des S. S. venaient prendre livraison d'eux, a déclaré Fr. Meyer, employé au centre d'interrogatoire. Où les emmenaient-ils ? A Mauthausen, déclare Carl Heyenne, qui tenait le fichier du centre et qui dit se rappeler les noms de Schaeffer, Béchard, Mairesse et Brunet. En principe à Neuengamme, selon la place disponible, affirme Willy Pannier, chef de service à la Gestapo. Les listes de Mauthausen, consultées par notre camarade Caillaud, ne portent le nom d'aucun de nos amis disparus. On ne tirera de ce fait aucune conclusion si on se rappelle que plus d'un interné des camps de concentration n'y avait aucun état civil, rentrant simplement dans cette catégorie des *N. N.*, *Nomen nescio*, dont les Allemands, ignorants du latin, avaient fait *Nebel und Nacht*, Nuit et Brouillard... Au surplus, si l'ordre de l'O. K. W. 666, « degré III » était appliqué à nos camarades, c'est à l'absence de toute indication d'écrouage qu'il faut, hélas, se résigner.

Les officiers français du Service des Prisonniers de guerre, alertés par nous, venus au camp pour s'informer à l'été 44, ont alors fait des démarches et mené une enquête par leurs propres moyens. Ils inclinaient,

---

(1) Déposition de Kossack et de Lundin, de la Gestapo.

(2) Le P. Nicod m'a écrit : « A l'arrivée des Anglais, la prison a été évacuée sur la route de Lubeck et la plupart des détenus ont été fusillés ou mitraillés... »

si j'ai bon souvenir, à penser que plusieurs de nos camarades étaient dans un camp spécial en Autriche. Mais ce n'était peut-être là qu'une hypothèse de recherche.

On sait assez bien ce qu'ont été les camps de Mauthausen et de Neuengamme. On sait aussi comment finit ce dernier (1). D'aucun de ces camps ne nous est venue la moindre indication concernant l'un seulement de nos camarades. En sorte que, sauf peut-être pour Béchard, le mystère de leur disparition reste entier. Il semble bien pourtant, hélas, qu'on ne puisse guère douter que, les considérant comme des agents capables de leur nuire efficacement, « ils » les ont, d'une manière ou d'une autre, sauvagement « liquidés ».

---

(1) Le camp fut abandonné lors de l'approche des Anglais, dans la seconde quinzaine d'avril 45. La plus grande partie du camp fut dirigée sur Lubeck, où à l'exception de quelques centaines qui furent envoyés vers la région du Lunebourg, les prisonniers furent embarqués sur quatre bateaux : Le « Deutschland », l' « Athena », le « Thielbeck » et le « Cap-Arcona ». Les survivants que je visitai et interrogeai quelques jours après notre libération et leur sauvetage, à Neustadt, m'ont dit que les jours qu'ils passèrent là dans la cale des navires avaient été les plus épouvantables de leur captivité. Entassés dans les bateaux, ils ne recevaient par jour qu'une soupe claire et un morceau de pain. La faim, les conditions effrayantes de leur réclusion, le désespoir, avaient rendu nombre d'entre eux sauvages. Pour avoir un morceau de plus, certains piétinaient ou même tuaient les autres. Beaucoup de Français sont morts ainsi, assassinés ou piétinés, en particuliers par des Russes et des Polonais. Je me demande si la fosse commune remplie de cadavres découverte au cimetière de Lubeck au moment de la libération ne doit pas être mise en rapport avec les victimes de ces jours affreux.

A l'arrivée des Anglais, le 2 mai, les bateaux prirent le large. Ils portaient le pavillon nazi et l'un d'eux au moins était armé. Les avions anglais les survolèrent au large du petit port de Neustadt, à quelques kilomètres du rivage. L' « Athena » ouvrit le feu sur les avions. Ceux-ci ripostèrent et coulèrent les bateaux. Une tentative faite auprès de la R. A. F. par M. de Blonay, l'admirable représentant suisse de la Croix-rouge à Lubeck, pour faire savoir que les bateaux étaient chargés de déportés, n'avait pu réussir. Le « Cap-Arcona » prit feu, le « Thielbeck » et le « Deutschland », dont on voit encore la coque couchée sur le fond, coulèrent. L' « Athena » fut touché aussi, mais tout près du rivage, et une partie des déportés qui se trouvaient à son bord put gagner la terre. Cependant, tant des bateaux qui coulaient que du rivage, les SS tiraient sur les malheureux qui essayaient de se sauver. Moins de 500 déportés purent échapper au sinistre parmi les milliers — 12.000, m'a-t-on dit — qui se trouvaient sur les bateaux.

Les rescapés, tels que je les vis à Neustadt, quelques jours après l'événement, avaient passé par de telles horreurs, revenaient de si loin qu'ils en demeuraient comme interdits. Ils savaient qu'il y avait parmi eux un assez bon nombre d'officiers français, mais, semble-t-il, plutôt des déportés pris en France pour faits de Résistance. D'autres anciens de Neuengamme, que j'ai interrogés, ne se souviennent pas qu'il y ait eu parmi eux d'anciens officiers prisonniers de guerre évadés.

Ce que fut leur vie à partir du moment où nous en perdons toute trace, nous ne le savons et ne le saurons sans doute jamais. Nous ne sommes sûrs que d'une chose, c'est qu'ils sont restés fidèles au type d'homme sous lequel nous les avons connus. Pas plus qu'ils n'avaient cédé, ne s'étaient avoués définitivement vaincus, ils n'ont, réduits à l'extrémité de la faiblesse physique et de la déréliction morale, abandonné les raisons de vivre que nous leur avions connues et qui devenaient pour eux des raisons de mourir. Ceux d'entre eux — et sans doute aussi les autres — que nous avions connus fermement et positivement croyants, ont su, dans la prière, que Dieu ne nous abandonne pas et que ses exaucements, pour mystérieux qu'ils soient souvent, sont vrais.

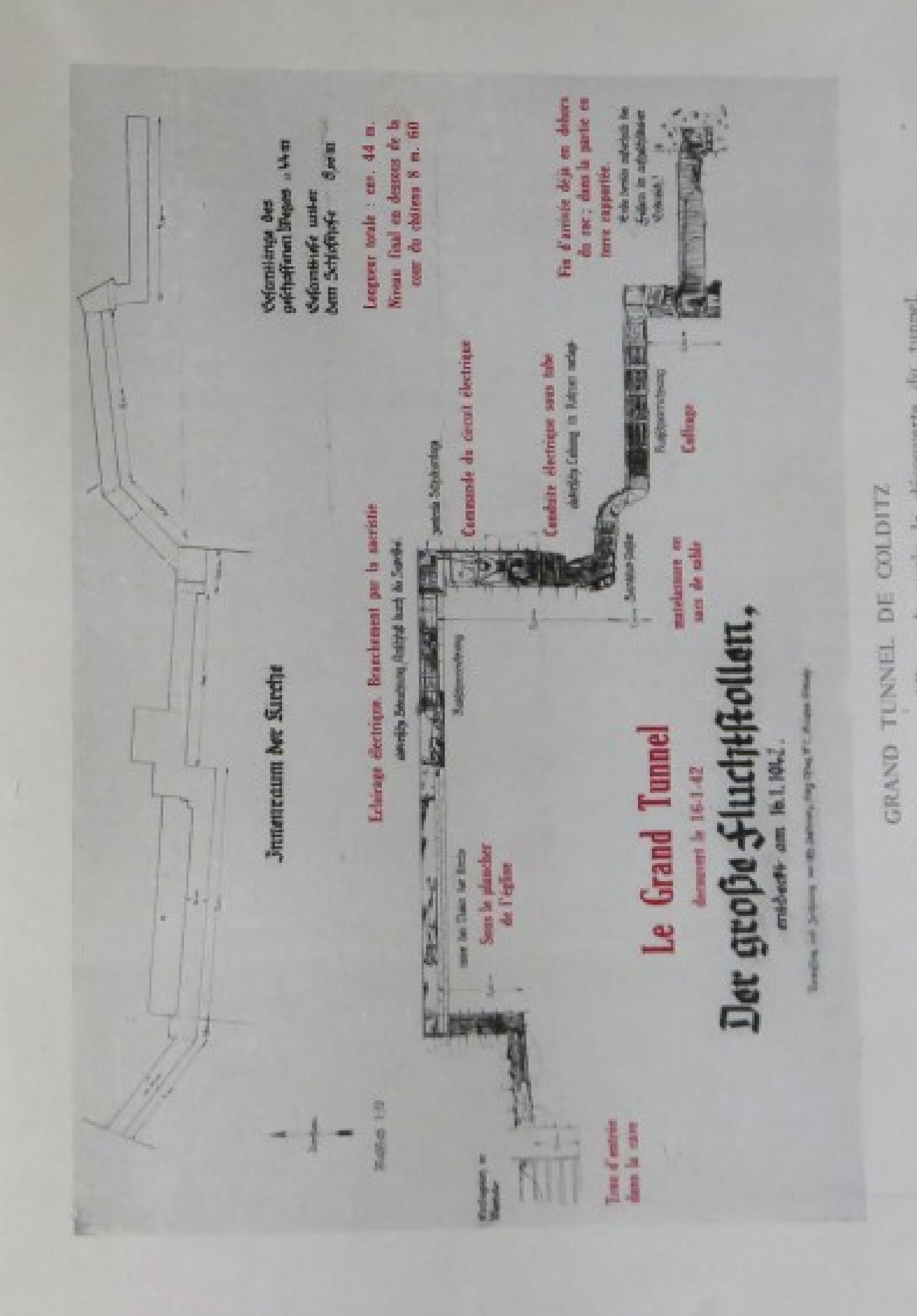
Ce que fut leur mort, nous ne le savons et ne le saurons sans doute jamais (1). Sur quelle vision leurs yeux se sont-ils fermés ? Sans aucun doute sur celle de ces visages qu'ils avaient tant espéré revoir, sur celle de ce petit coin de France, de ce seuil, de cette chambre intime et chaude où, depuis, je me suis assis pour parler d'eux... Ecrivant le soir même à son frère pour lui raconter sa condamnation à mort et la scène de l'exécution, Dostoïevski, gracié *in extremis*, dit comment, son numéro dans la rangée dont il faisait partie lui laissant quelques instants avant qu'il ne fût pendu, il comprit alors seulement combien il aimait son frère. Nos camarades durent aussi comprendre alors combien ils aimaient les leurs.

Nous mêmes, nous avons compris seulement depuis combien, vraiment, nous les aimions.

Pâques 1947.

Y. C.

(1) J'ai reproduit, en appendice de ce *Mémorial*, un document dont je n'ai eu connaissance qu'après avoir rédigé, et qui jette peut-être une lumière sur le sort qu'ont eu nos camarades.



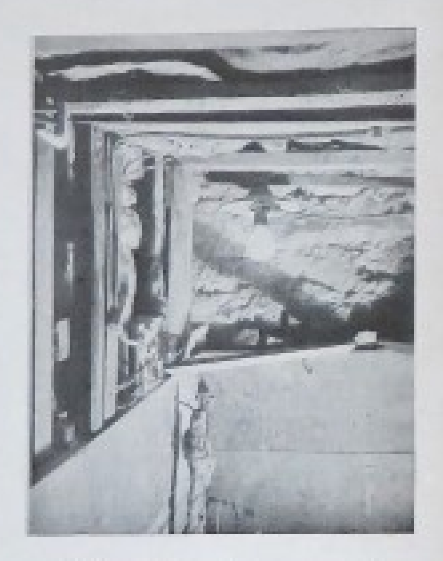
GRAND TUNNEL DE COLDITZ

Plan du travail dressé par les Allemands après la découverte du tunnel

En rouge traduction des légendes



Passage sous la Sacristie



Bord supérieur du grand puits



Galerie en plein roc,
en dehors des murs du château



Entrée du passage sous la Sacristie



Lieutenant Alfred GALLAIS

Il fut le premier tué de nos camarades.

Nous avons tous encore présent à l'esprit le souvenir de ces premières semaines de Lubeck, vers la fin desquelles se situe sa tentative. A notre arrivée de Colditz, vers la mi-juillet, nous avions le sentiment, dont nous revînmes par la suite, d'un camp médiocrement tenu et médiocrement gardé. Dans notre optimisme excité par la sensation nouvelle d'un peu d'espace et presque d'horizon, nous voyions déjà les barbelés partout franchis, les souterrains menés à terme, les tuyaux d'égout praticables, les sentinelles inattentives et abusées. Pour un peu, nous aurions pensé qu'en quelques mois tout Colditz serait parti.

Nous rentrions mal, également, dans l'idée qu'au lieu de prendre par ruse ou de force ce qu'il nous fallait, nous pouvions l'acheter contre des cigarettes, sinon aux Allemands, du moins aux Polonais. Le 9 août, il y eut l'histoire de la cisaille volée aux Allemands. L'affaire déclencha toute une suite de fouilles, de menaces ; la suppression des lettres et des colis, du terrain de jeu et des jardins, puis celle du réfectoire, du théâtre... Evidemment, les gens de Colditz, plus agités et brouillons que sérieux, avaient amené des ennuis de toutes sortes... Les ennuis ne faisaient pas peur et Lubeck en avait connu d'autres, mais ils étaient quand même des ennuis. Et cela, au fond, pour que quelques individus reprissent leur liberté personnelle. Pas toujours par des voies dignes d'une approbation sans réserve : toutes ces substitutions d'identité avec des Anglais, des Belges, qui avaient amené dans la Compagnie française des officiers étrangers ; ces permutations avec des ordonnances, c'était militairement peu régulier... Bref, plusieurs, dans le camp, et certains

non négligeables en raison de leur caractère comme de leur situation, voyaient avec esprit critique les prétentions et les agissements du groupe récemment venu de Colditz.

Le 2 septembre 43, nous apprenions que les officiers belges devaient quitter le camp : les officiers d'active pour Prenzlau, les réservistes pour Fischbeck.

Leur départ était, pour Lubeck, infiniment regrettable. Nous avions tous, parmi les Belges, des amitiés auxquelles donnait toute sa saveur le fait qu'ils étaient, à la fois, si proches de nous et si différents, si semblables au fond et si originalement eux-mêmes. Par leur vitalité, leur bonhomie, leur esprit d'organisation, leur honnêteté évidente, les Belges avaient apporté beaucoup au camp ; leur départ était unanimement regretté.

Nos camarades y virent d'emblée une occasion possible pour l'évasion. Nalet, Madin et Castel se faisaient mettre chacun dans une caisse des bagages et, le 8 septembre, dans la colonne des officiers d'active partant pour Prenzlau, cinq officiers français et deux polonais avaient pris la place d'autant de camarades belges (1). Gallais avait permuté avec le lieutenant Piraprez.

Le 10 septembre, le bruit courait parmi nous que sept officiers avaient sauté du train des Belges, qu'un d'eux serait blessé et un autre tué. Je pensai de suite à Gallais ; parce qu'il était le plus chic, le meilleur. C'était bien son nom qui nous était indiqué le lendemain. Nous étions alors enclins à penser qu'il avait été tué par un coup de fusil au cours de son évasion. Le 14 septembre, à la chapelle du camp, pour la première fois, je parlais d'un de nos camarades tués. J'avais écrit mon texte, l'avais « geprüfté » moi-même et l'ai ramené d'Allemagne. Je me permets de le transcrire ici *tel quel*. Ayant conscience de parler au nom de tous nos camarades et tout particulièrement au nom de celui dont nous déplorions la perte, j'exprimais nettement notre position en face de l'attitude et des appréciations auxquelles j'ai fait allusion plus haut. Le prix dont notre groupe venait de payer sa résolution m'en donnait le droit. Autour de cette mort, Colditz et Lubeck commençaient à ne faire qu'un, notre unanimité se scellait.

(1) C'étaient Graftieaux, Michel, Gallais, André Perrin et Charvet. Graftieaux s'était légèrement blessé en sautant ; il réussit peu après à s'évader de Prenzlau et à regagner la France. Michel fut repris à Berlin ; il revint au camp un peu plus tard avec le grand Sker et c'est lui qui nous apprit le détail de ce qui était arrivé. Perrin et Charvet réussirent, non sans avoir eu à forcer la chance.

Voici ce qui s'était passé. Nos camarades étaient dans des wagons de marchandises verrouillés de l'extérieur. Dans la nuit du 8 au 9 septembre, alors qu'ils approchaient de Prenzlau, les cinq officiers français et deux belges, dont Sker, sortirent par la petite lucarne carrée dont ils étaient arrivés, je ne sais plus comment, à enlever la grille, et, l'un après l'autre, accrochés au flanc du wagon, profitant d'un ralentissement, sautèrent sur le ballast. Gallais tomba et donna de la tête sur une pierre. Il fut tué sur le coup. Il fut enterré dans le cimetière d'une bourgade voisine nommé Strassburg. Une délégation d'officiers belges venue de Prenzlau, avec le général van den Bergen, chef d'Etat-major général de l'Armée belge, lui rendit les honneurs.

Alfred Gallais était né à Tours, le 26 juin 1918, dans une famille de six enfants, simple et laborieuse. Je ne sais rien sur son enfance. Il était entré à Saint-Cyr en octobre 1938 et faisait partie de la même promotion que Thibaudin et Laland. Il avait été affecté, comme Laland, au 66e Rég. d'Infanterie. Sa famille était fière de lui et comptait pour lui sur un bel avenir. Je ne sais rien de particulier sur sa guerre 39-40. Son régiment, après avoir été en lignes dans le secteur de Boulay, tint les postes de la pointe de Givet et se battit en Belgique, devant Dinant.

A l'Oflag IV D, il avait formé équipe avec Laland qui, tout différent qu'il fût de lui, avait au moral bien des traits communs avec lui. Laland avait entrepris un souterrain partant de la baraque qu'il occupait, la 36, au printemps 41. Ce travail avait été pris, alors qu'il était très avancé, à la suite d'un effondrement qui s'était produit au niveau des barbelés. Laland et Gallais étaient, un peu plus tard, entrés dans l'équipe de Popol Houdart, faite en presque totalité de scouts et qui, fin août-début septembre, entreprenait un souterrain qui lui, devait réussir.

Dans un camp comme IV D, les souterrains étaient, si l'on peut dire, inscrits dans la nature des choses, puisqu'on y avait à la fois un sol sableux et de grandes réserves de bois, pour le coffrage, dans le double plancher des baraques. Mais les Allemands étaient devenus très vigilants et, pour détecter les tunnels, ils disposaient, outre de leurs « indicateurs » — il y en eut, hélas ! — de leurs équipes de « scaphandriers ». En combinaison de grosse toile brune, ceux-ci ne cessaient d'inspecter le plancher des baraques, d'en fouiller le dessous et tous les endroits suspects. Deux choses surtout faisaient prendre les souterrains :

l'entrée et les terres extraites du sol. Toutes les astuces furent employées pour camoufler les entrées ; bien peu ont résisté à des recherches systématiques menées avec tiges en fer, lampes électriques, etc..., une fois que la présence de terre fraîche et rapportée, ou quelque autre indication, avait excité les soupçons des scaphandriers. Il fallait donc trouver un système d'entrée inédit et situé hors des lieux ordinaires d'investigation. Ce fut, dans le cas, une corbeille de fleurs amovible au milieu d'un bout de jardin, dans le coin mal repérable d'une baraque relativement proche des barbelés, la 35, sur la face est du camp. Le tunnel fut mené bon train et prêt à déboucher vers la mi-octobre. Maurice Bayen, qui en était, a raconté cette sortie sous les projecteurs, un peu au delà du chemin de ronde (1). C'était dans la nuit du 14 au 15 octobre 1941. Gallais avait pour compagnon Raoux qui, repris avec lui, réussit six semaines plus tard, en partant avec de Broca, dans le coup des faux interprètes (2). Tous deux, malheureusement, furent repris, cette fois, en gare d'Hoyerswerda ou tout à côté, une alerte venant d'être donnée, non pour le souterrain de l'Oflag, mais pour une évasion de soldats d'un stalag voisin...

Comme tous les repris de cette sortie, Gallais fut mis, après sa tôle, à la baraque 1 : une baraque isolée du reste du camp par des barbelés spéciaux et même des sentinelles, où les Allemands avaient d'abord mis des officiers juifs et qu'ils consacraient maintenant à une surveillance plus efficace des évadés du camp. Elle avait été inaugurée en sa nouvelle destination par l'équipe de du Gardin, prise toute entière, le soir du départ, dans le tunnel du sautoir du bloc des ordonnances ; du Gardin en était le chef, et la quarantaine de camarades qui vécut là jusque fin janvier 42 conserva, avec un esprit commun, une cohésion, une camaraderie, une unanimité dont je n'ai connu nulle part l'équivalent.

Ce fut essentiellement cette équipe, devenue une équipe du Gardin élargie, qui entreprit, au début du printemps 42, un nouveau travail, le souterrain des cabinets du bloc VI, dont je parlerai plus longuement à propos de Laland. Gallais en était. Il y fut repris avec tous les autres, la nuit du départ, celle du 7 au 8 juin 42. Ce fut alors que je le connus, dans la baraque 1 devenue cette fois prison. Puis nous allâmes ensemble

---

(1) M. Bayen, *Passage de lignes*. Gallimard, 1946.

(2) Raoux a été tué sur le front, en 1943 je crois.

à Colditz, où je le connus encore mieux, le voyant tous les jours depuis la gymnastique matinale, où nous nous retrouvions, et la messe, qui la suivait de près et qu'il me servit si souvent.

Alfred Gallais était d'une qualité exceptionnelle. Il était jeune de caractère, toujours gai, prêt à rire et surtout à égayer les autres, mais avec une espèce de retenue toute simple, de sérieux vrai, par lesquels on sentait combien il n'était pas superficiel. Il y avait en lui une sorte de disponibilité, de disposition à se donner, à lier amitié, à rendre service. Il souffrait de ne pas trouver partout l'entente et la simplicité. Sa jeunesse, son scoutisme, son esprit soldat, son christianisme ne faisaient qu'un dans une attitude toute simple, toute franche, d'ouverture et de don de soi. A côté de lui, je me sentais affreusement lourd, pédant, triste, égoïste. Chez lui, rien ne pesait, rien ne freinait le don et le service, pour lesquels tout ce qu'il était se trouvait simplement disponible.

Très fort, sportif — bien qu'il eût une charpente et une musculature plutôt massives —, il était endurant et courageux. Il avait surtout un allant et un optimisme extraordinaires. Formant équipe, pour le travail de sape, avec des camarades peut-être plus efficients au point de vue technique, il leur communiquait son optimisme. Avec lui, il n'y avait plus de difficultés, les éboulements n'étaient plus à craindre, les lampes brûlaient bien, etc... Et les choses se passaient vraiment ainsi : car il n'était ni brouillon ni bluffeur. Il était de ceux en compagnie desquels on pouvait, avec confiance, risquer le maximum dans les meilleures conditions.

Aucun de ceux qui l'ont connu ne trouvera que j'ai embelli le portrait de notre camarade.

ALLOCUTION PRONONCÉE A LA CHAPELLE DE LUBECK LE 14 SEPTEMBRE 1943

Mon Colonel, Messieurs,

Après avoir prié ensemble pour le lieutenant Alfred Gallais, il nous faut honorer sa mémoire.

Qui eût dit, il y a huit jours, que nous serions réunis aujourd'hui autour de son catafalque ? Et pourtant, dès qu'on nous a averti qu'un de nos camarades était tué, c'est à lui que, pour ma part, j'ai pensé, c'est son nom que j'ai prononcé. Pourquoi ? Parce que c'était le meilleur.

Ce qui frappait d'abord chez le lieutenant Afred Gallais, c'était sa gaieté. Il n'y avait pas en lui le moindre pli d'amertume. Il me faisait penser à ces paroles que ses voix disaient à Jeanne d'Arc : « Sois bonne enfant et prends tout en joie... Ne te chailles pas de ton martyre » ; et encore à ce témoignage qu'on rendait à

Jeanne elle-même lors de son procès : « Il n'y avait personne qui dît du mal d'elle ». Derrière cette gaieté, il y avait chez notre camarade une immense serviabilité ; une sorte de disponibilité totale et toujours intacte. On pouvait toujours lui demander un service. Il se donnait. Et pourtant il n'y avait en lui rien de nerveux, rien d'excessif, mais au contraire une sorte de réserve, de sérieux, accompagnant la gaieté et le don de soi.

Et voilà, je crois, un trait extrêmement remarquable de sa physionomie : le sérieux dans le service. Tout ce qu'on lui confiait, on était sûr que ce serait fait sérieusement. Tout ce qu'il faisait, il le faisait bien, avec fidélité, avec une sorte de respect, une attitude intérieure toute simple, mais profonde, de respect pour la mission reçue. Il y avait en lui quelque chose du bon serviteur ; si j'osais, je dirais : du bon chien fidèle, affectueux, disponible quand on faisait appel à lui, ne demandant rien quand on ne lui demandait rien, prêt à bondir joyeusement à vos côtés si on lui faisait signe.

Evidemment, gaieté, serviabilité, sérieux, cela avait une âme, cela procédait d'une source intérieure profonde. Je crois que cette source, outre des qualités naturelles certaines, outre de bons principes d'éducation reçue dans une famille nombreuse vers laquelle notre pensée fraternelle et notre douloureuse sympathie vont aujourd'hui, c'était sa vie intérieure. Une profonde humilité ; un grand souci de pureté ; un don de soi sans détour ni réserve. Sa vie chrétienne avait été une découverte et une conquête personnelles de la captivité. Découverte et conquête qu'il avait faites surtout à l'aide du scoutisme. Et tout cela, chez lui, était viril. Il aimait servir la messe et j'étais sûr, parce qu'il me l'avait dit plusieurs fois, lui faire toujours plaisir en lui demandant de me la servir. Et pourtant, combien peu il était « enfant de chœur » !

Quelles que soient les circonstances, encore mal connues, de sa mort, le lieutenant Alfred Gallais est mort pour la France. Et sa mort représente la conséquence d'un service simplement mené jusqu'au bout. Sa mort, qui scelle le sérieux de toutes ses actions, donne à ses entreprises d'évasion leur vrai sens, leur véritable poids. Elle montre bien qu'il ne s'agissait pas d'un jeu, d'une manière d'occuper son temps, d'une sorte d'impatience et d'indocilité de jeune ; mais de beaucoup plus que cela. Sans aucun doute, pour lui, l'évasion représentait un service de la France. Soit que, peut-être, avant novembre dernier, il eût simplement rejoint l'Armée, se mettant sous l'obéissance de ses chefs, soit que, sans aucun doute depuis novembre dernier il eût cherché à rejoindre directement l'Afrique, il s'agissait pour lui de continuer la guerre, de retirer à l'ennemi un otage auquel il attache tant de prix, de rendre à la France un dévouement, de ne pas accepter la captivité. Tant qu'on n'accepte pas la volonté que veut nous imposer l'adversaire, on fait acte de guerre. L'évasion était, pour le lieutenant Gallais, l'acte le plus caractérisé de ce refus ; c'était sa manière de continuer la guerre.

C'est pourquoi, lui, qui était la serviabilité même, ne se laissait absolument pas arrêter par la pensée que des tentatives d'évasion nécessairement particulières pussent amener à ceux qui restaient l'un ou l'autre désagrément. L'évasion ne lui apparaissait nullement comme le fait de quelques individus ennuyant tous les autres pour leur profit personnel, mais comme une des formes — pour ceux qui pouvaient la choisir — d'une activité de guerre, d'un devoir de guerre, qui incombent à tous. Même menée par quelques-uns, elle était donc la chose de tous.

C'est tellement vrai que le lieutenant Gallais faisait partie d'un groupe pour lequel l'évasion constituait véritablement un service. Un groupe qui était animé par le désir, non de partir chacun pour soi, soi seul, mais de réaliser des travaux de rendement collectif, d'en faire partir le plus possible. Ce n'est qu'après avoir travaillé en ce sens pendant deux ans qu'il a fait cette tentative individuelle qui, pour lui, s'est terminée dans l'éternité. Du reste, ici comme là, s'il était cranteux, toujours prêt pour une expédition, une prospection nouvelle, un risque à courir, il n'était nullement téméraire et nous pouvons être sûrs que ce qu'il a tenté pouvait raisonnablement être tenté.

Nous rendrons un jour ce témoignage à sa famille, à ses camarades de Saint-Cyr, à ses amis scouts. Nous écouterons la leçon qu'il nous adresse car, selon la règle formulée par Pascal, nous croirons ce témoin qui s'est fait tuer.



Monument en marbre sculpté
pour la tombe de Gallais.

*(Exécuté par les soins
de l'abbé Jeanjean).*



Lieutenant Jacques PROT

Ce beau grand garçon qui ne se livrait pas facilement, était arrivé à Colditz dans la seconde quinzaine de février 41, à un moment où la Compagnie française atteignait à peine la cinquantaine. Il venait de l'Oflag XI A, Osterode, au titre de « deutschfeindlich ».

La Kommandantur d'Osterode avait inventé un certain nombre de menues mesures de discipline qui, je crois, n'ont pas existé dans d'autres Oflags : par exemple de faire faire les commandements de l'appel, par des officiers français, en allemand, ou encore de faire dire par tous les officiers ensemble, quand l'officier allemand arrivait pour l'appel : « Bonjour, Monsieur le lieutenant », toujours en allemand. Inutile de dire que cela n'a pas réussi. L'esprit aussi réaliste que magnanime qui avait inventé ces aménités avait aussi trouvé, comme punition pour les infractions bénignes, de mettre les officiers au piquet le long des barbelés près de la Kommandantur, le piquet étant sanctionné et se terminant par un appel personnel. Jacques Prot fut ainsi mis au piquet, de telle heure à telle heure, un jour de février, pour avoir fumé à l'appel ou pour un motif de ce genre. Au bout d'un temps assez court, l'officier allemand vint lui dire, à travers les barbelés, qu'il pouvait disposer. Mais Prot lui répondit qu'il voulait ne recevoir aucune grâce de lui et ferait sa punition jusqu'au bout. L'Allemand prit cela très mal. Combien de fois l'avons-nous constaté : ils voulaient qu'on les aimât, ils étaient scandalisés et souffraient presque de constater que nous méconnaissions leurs bontés les plus délicates. Aussi un incident dépourvu de la plus chétive importance prenait-il une valeur symbolique.

Sur un point où un officier allemand avait montré la générosité et la *Gemütlichkeit* de son peuple, un entêté de Français, qui n'avait rien appris ni rien oublié, faisait front au vainqueur débonnaire ? Et d'autres Français, attroupés, goguenardaient...

L'occupation, comme la captivité, fut remplie de ces mêmes incidents où se manifestait, malgré tout, notre volonté de ne pas accepter. Et les Allemands ne s'y trompaient pas.

A Colditz, Prot s'occupa beaucoup de musique et de théâtre. Je le revois dans un rôle des *Plaideurs*. J'ai sous mes yeux la photo de l'orchestre où, au milieu de ses amis anglais et hollandais, muni de son saxo, il était pleinement à son aise. Les répétitions l'occupaient beaucoup ; je me rappelle combien il était difficile de le voir et de trouver une heure où il fût vraiment libre. Il parlait parfaitement l'anglais. L'atmosphère un peu cosmopolite de Colditz lui plaisait. Plus encore son atmosphère de franche et active opposition aux Allemands ; une opposition qui, à cette époque, n'avait encore développé que son côté si tonique de crânerie, presque de grand chahut de collège.

Tout au cours de l'automne 41, Jacques Prot, en de longs conciliabules le soir, dans les coins, mit au point avec de Frondeville un projet d'évasion qu'ils exécutèrent le 17 décembre. A cette époque il n'y avait pas de dentiste au camp et les officiers allaient, de loin en loin, se faire soigner en ville, accompagnés de sentinelles. L'idée était de se faire envoyer chez le dentiste, de prolonger la séance jusqu'à la nuit tombée et de profiter de l'obscurité pour prendre une tout autre direction que celle du retour au château. Outre Prot et Frondeville, Durand-Homus, Raymond et Willemet étaient de l'expédition : Willemet avec la mission de prolonger la séance et de créer des diversions. Comme si la chance s'annonçait pour de bon, le matin même, Prot avait reçu des papiers dans un colis que Jung avait fait sauter.

Chez le dentiste, tout se passa à merveille. Willemet amusa les enfants, mit tout le monde en confiance. Au moment de partir, l'obscurité venue, on bouscule les sentinelles en haut de l'escalier et, avant qu'elles se soient bien rendu compte de ce qui arrivait, Prot, Frondeville et Durand avaient dévalé les marches et atteint la rue. Un peu plus tard, sur la place, Raymond essayait aussi sa chance, mais sans succès. Les sentinelles, qui en ramenaient deux sur cinq, pourraient au moins faire valoir qu'elles avaient maîtrisé ceux-là et limité les dégâts...

Dans la soirée, l'alerte étant donnée partout, des camarades purent

voir et entendre des coups de feu tirés aux lisières d'un bois sur les collines, en face le château, au delà de la Mulde. Les fugitifs étaient-ils par là ? Après avoir déjoué la surveillance et les contrôles aux environs de Colditz, Prot, qui avait de bons papiers, arrivait à Paris le 24 décembre, pour passer la Noël.

De France, il passa en Tunisie, où ses parents avaient une entreprise de parfumerie. Il se mit au travail avec cette espèce d'allégresse virile qui était chez lui un trait de famille. Quelques mois après, 9 novembre 42, c'était le débarquement allié en Afrique du Nord ; mais pour Prot c'était aussi le débarquement allemand à Tunis. Il ne pouvait être fidèle à ses options du premier jour, à celles de Colditz, qu'au prix d'une nouvelle option. Il quitte Tunis et prend la route d'Alger. Voulant aussitôt se remettre en campagne, il rejoint le premier régiment d'artillerie qu'il rencontre, le 67e, de Constantine. Il participe avec lui à l'action du col du Faïd où les Allemands sont arrêtés dans leur poussée et rejettés sur Kairouan. A ce moment un ordre d'Alger rappelant aux arrières les anciens prisonniers évadés le fait quitter sa batterie et l'amène à poursuivre, à l'Ecole inter-armes de Cherchell, la formation des Aspirants (janvier-mai 43). Il vécut avec une joie exultante les journées de mai 43 qui virent la fin et la capitulation de l'Africa-Korps, la libération de Tunis. Cette satisfaction d'une revanche longtemps attendue, que les récits de nos camarades gaullistes nous avaient, à Colditz, fait goûter de loin et d'une façon toute platonique, il s'en exaltait maintenant en voyant les Divisions orgueilleuses de Rommel désarmées et réduites à la condition de troupeau gardé dans un enclos entouré de barbelés. Pauvre satisfaction, d'ailleurs, et qui ne survit guère aux premières impressions, à la première explosion de joie pour la liberté reconquise et l'oppression vaincue.

Après des stages nécessaires pour se familiariser avec le matériel américain, Jacques Prot, réintégré au 67e Rég. d'Artillerie d'Afrique, fut embarqué pour l'Italie en octobre 43.

Nous nous souvenons encore des communiqués de cet hiver où les Alliés, parmi lesquels se trouvaient deux Divisions françaises, se voyaient tenus en échec, au niveau de Cassino, par un ennemi terriblement tenace. Nous nous sommes tous, une fois ou l'autre, impatientés devant les lenteurs de la progression alliée. La plaisanterie, à laquelle un sens sinistrement ingrat et épaissement bête pourrait être donné, sur la prise de la cabane du garde-barrière de Cassino, exprimait cette impatience.

Du sein de notre vie inutile et larvaire, nous ne nous rendions pas compte. Au surplus, un jour, peut-être, comme à la dernière page du livre de Remarque, le communiqué annonça-t-il que, sur le front de Cassino, il n'y avait « rien de nouveau ». Si cela était arrivé, cela aurait pu tomber par exemple, le 29 janvier 44...

Jacques Prot aurait pu facilement être affecté à un poste d'Etat-Major, ou de liaison avec les Américains — il parlait parfaitement l'anglais —, ou même à quelque camp d'instruction en Afrique ou en Amérique ; sa fiancée était américaine... A plusieurs reprises il eut à refuser formellement une affectation de ce genre, et sa citation posthume pour la croix fait allusion à ce fait. Il voulait le combat, il voulait exercer directement et lui-même la pression de la force sur l'envahisseur ; il voulait aussi la troupe, le contact des hommes. Type très pur d'une génération nouvelle où des fils de la bourgeoisie choisissaient, comme le voudra bientôt Hanus, le service, le service dangereux, le service au milieu des hommes, au contact fraternel des hommes.

Il demeura donc officier de tir. C'est à ce titre qu'il prit part aux combats de Cassino et à la prise du Belvédère. Dans la nuit du 28 au 29 janvier 44, son groupe étant en position de tir sur la crête du Mont Belvédère, il fut tué sur le coup par un obus qui atteignit son abri de plein fouet. Il repose maintenant dans le cimetière français de Venafro, aux environs de Rome. A Lubeck, nous avons appris sa mort le 5 mai.

Le 29 janvier, ses hommes repoussaient neuf contre-attaques ennemies.

Un homme comme Jacques Prot ne se forme pas tout seul. D'ailleurs, rien de ce qui a *de la qualité* ne pousse tout seul. D'une famille de cinq garçons, Jacques avait grandi dans un milieu viril, simple, sain, où le courage et la décision semblaient choses toutes naturelles. Il avait fait ses études à Sainte-Croix de Neuilly, puis était entré à Centrale où il avait été l'un des boute-en-train de sa promotion. Il avait ratifié par des options personnelles, non sans s'être posé des questions, les orientations morales et religieuses de la formation qu'il avait reçue. Je le revois encore, à Colditz, pressé affectueusement par le général Le Bleu, ne se rendant pas facilement, soucieux d'un engagement où il n'y eût rien que de loyal, de tiré au clair, de vrai.

Il avait fait son service, qu'il était près d'achever quand la guerre survint, au 4e Rég. d'Artillerie à Colmar. Ceux qui l'ont connu alors ont

gardé à son sujet le souvenir d'un excellent officier, très discipliné sous des airs parfois « chahuteur », très amateur de cheval et très allant. Il jugeait sévèrement les « vieilles badernes », ceux qui avaient l'esprit d'un bureaucrate plutôt que d'un officier. Il s'était promis, après son retour de captivité, de dire sévèrement son fait à un supérieur dont il avait jugé la conduite lâche en 40, et il paraît qu'il tint parole. Dans son souci de loyauté, estimant qu'on avait été battu, en partie, à cause de la veulerie qui amenait à tolérer des choses inadmissibles, il poussait la sincérité jusqu'à la brutalité et savait appeler un chat un chat : trait assez général d'ailleurs, dans le milieu de Colditz et qu'on trouvait très accusé, pour ne parler que des morts, chez un Michel Girot, un Pierre Boutard, un André Lejeune ou un Thibaudin. Comme eux aussi, Jacques Prot défendait farouchement l'accès de sa forteresse morale et de sa personnalité intime. Il avait d'excellents amis, mais son cœur et sa sympathie n'étaient pas à l'encan. Il avait vraiment du caractère.

Evadé chanceux, maintes fois envié, il avait été un de nos succès. Il reste à jamais une de nos fiertés.

CITATION POSTHUME DU LIEUTENANT JACQUES PROT

POUR SA PROMOTION DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Jeune industriel comptant dans l'élite du Pays et appelé au plus brillant avenir. Participe vaillamment à la campagne de France avec le 4e R. A. comme officier observateur de Groupe. Interné dans une forteresse de représailles à l'issue de la campagne, réussit à s'évader et gagne l'Afrique du Nord en temps voulu pour prendre part à la campagne de Tunisie. Animé d'une foi patriotique profonde, tient à servir dans une batterie de campagne, considérant le poste d'officier de tir comme un titre d'honneur et, rejoignant à plusieurs reprises ce poste, malgré tous les obstacles. En Tunisie (prise du col du Faïd) puis en Italie (prise du Belvédère), donne de multiples preuves de son cran et de sa qualité d'âme. Tué à son poste de combat en pleine bataille du Belvédère, au cours de la nuit du 28 au 29 janvier 1944. Adoré de ses hommes comme de ses chefs, restera pour tous un modèle d'officier français, plein de cœur, d'intelligence, d'esprit d'organisation et de bonne humeur.



Capitaine JEAN MARX

Colditz, juillet ou septembre 41. Dans la salle de théâtre du château nous sommes réunis, Français, Anglais, Hollandais, Polonais, Belges, Serbes, et nous communions dans la beauté. Notre camarade Jean Marx est au piano. Par ses mains, ce n'est pas seulement son âme à lui qui parle à la nôtre, une harmonie qui vient de l'esprit et qui va à l'esprit, mais c'est celle de Bach, de Mozart de Beethoven, de Franck qui, par-dessus l'espace, le temps, les frontières, les races et les langues, nous devient amicalement, souverainement présente. D'autres présences encore se révèlent à chacun selon son cœur. On ferme les yeux et, pour un moment, on n'est ni prisonnier ni même tout à fait lié au monde, mais contemporain et concitoyen des grands créateurs de beauté.

Auschvitz, mars 44. Un convoi de 1.500 condamnés vient d'arriver de France. Les SS de service en sélectionnent 150 qui entreront dans le camp de l'épouvante et de la faim, et dont une dizaine reverra un jour la France. Les autres passeront directement du train à la chambre à gaz et de là au crématoire. Ce ne sont que des Juifs !

Parmi eux se trouve notre camarade Jean Marx, lui dont je n'oserais pas me dire l'ami si lui-même ne m'avait fidèlement reconnu cette qualité.

Jean Max était né à Nantes le 20 janvier 1894. Fait pour le bonheur et sachant le goûter humblement partout, il l'avait trouvé au foyer familial, avec sa mère et ses sœurs. Sa mère était excellente pianiste ; elle éprouvait une immense joie à suivre, à encourager les débuts prometteurs et précoces de son fils. Mourante et déjà ne pouvant plus parler, elle scellait encore le lien d'amour qui sera, jusqu'à sa mort, la force intérieure

de Jean Marx : elle réunissait dans ses vieilles mains celles de ses trois enfants. Son souvenir, sa présence ne quitteront plus ceux-ci. « Que mon cher petit Jean, avait-elle dit, continue à jouer du piano comme si j'étais là, car j'y serai sûrement ». Et lui, en effet, jouait en cette présence dont le sentiment ne le quittera pas.

1914. Jean Marx a vingt ans. Ajourné au début de l'année, il s'engage à l'appel de sa classe. Artilleur, il reçoit, au bout de quelques mois, les galons de brigadier, puis de maréchal des logis. Sa correspondance tait généralement les dangers auxquels il est exposé. Il est protégé par la tendresse et la présence des siens. Il note :

Vraiment, il est impossible que les âmes et les cœurs de ceux qui ne sont plus ne soient pas absolument liés les uns aux autres. Je ne me suis pas senti seul une seconde, comme je l'aurais pensé. Au contraire, j'ai senti comme une infinie tendresse autour de moi..

Aux siens, plutôt que des récits d'horreurs et que des plaintes, il transmettait surtout les impressions poétiques qu'il recevait d' « un bois de sapins au bord d'une route », d'« un ciel plein d'étoiles et de cette odeur de foin coupé qui enveloppait tout », des étapes à cheval dans le silence des sentiers et des champs, d' « une belle soirée d'automne où les arbres avaient de jolis mouvements » ... De temps en temps, il retrouvait des possibilités de musique. O merveille ! par deux fois il tombait sur « le petit cahier » de *L'Organiste* de César Franck. Une fois, c'était dans un presbytère dévasté, une autre fois dans une petite église. Dans le silence des arrières du front, il recréait l'univers « des sons et de masses mouvantes de la symphonie »...

Pourtant, c'était Verdun, où il était en lignes, où il remontait en lignes...

Hier soir, avant dîner, je suis allé tout seul faire une reconnaissance. Quelle impression de tristesse on ressent en voyant ces fermes abandonnées, ces jardins qui devraient être remplis de fleurs complètement incultes et parfois saccagés. Et puis toujours ce silence impressionnant, cet abandon peut-être définitif de la vie... Comme on souhaiterait de voir de beaux gars travailler dans les champs et de belles filles aussi comme il doit y en avoir encore ailleurs. Ici rien, toujours l'armée, le militaire, la guerre (1).

En 1917, il recevait la croix de guerre avec cette citation : « Le 16 août 1917, pendant un violent bombardement, a fait abriter ses

(1) Plus tard, pendant la guerre de 39-40, lisant le *Verdun* de P. Mac Orlan, il y retrouvera ses propres impressions.

hommes et est resté seul avec son pointeur, tout en assurant le tir de sa pièce ». Ensuite, il était envoyé à Fontainebleau où il suivait un cours d'élèves-officiers et d'où il revenait sous-lieutenant.

C'est en 1935 que Jean Marx fit, dans son chemin vers Dieu, une nouvelle étape. Ce chemin, qui est celui du Peuple de Dieu vers la terre des promesses, il comprit que son véritable nom était Jésus-Christ et qu'en devenant chrétien il ne ferait que donner toute sa mesure à l'obéissance à laquelle Israël avait été et demeurait pour toujours appelé. Sa religion fut dès lors, à l'image de toute sa vie, discrète, mais profonde et sincère, humble et tendre, délicate et intérieure.

Commandant de batterie à la mobilisation de 39, il est d'abord en Lorraine puis, pour les opérations de mai, de l'armée qui monte en Belgique. Il reçoit le choc allemand entre Givet et Namur. Tout de suite, c'est l'ordre de repli sur la frontière française. Le 16 mai, à quelques heures du dernier combat et de la capture, il écrit à ses sœurs :

J'ai repassé avec mes quatre canons la frontière française, mais j'ai laissé tout le reste là-bas. J'espère que tout sera sauvé, mais quelles angoisses depuis ces jours ! Quant à la fatigue, le délabrement physique est indescriptible. Cependant, je tiens le coup. J'espère que nous allons nous reformer par ici et faire du bon travail, mais je crois rêver tout ce que je viens d'écrire. Je pense à vous, à maman, à papa. Tous vous avez sauvé votre Jean de la pire des choses. Merci au bon Dieu.

Encerclé avec sa batterie dans un petit bois près de Guise, il tire ses derniers obus et se fait prendre avec ses hommes (18 mai). La citation qui lui avait été attribuée n'avait pas été homologuée en raison de sa qualité d'israélite. La voici :

Lieutenant Marx Jean, commandant la 18e B^{ie} du 218e R. A. — A rempli avec calme et sang froid les missions difficiles qui lui ont été confiées dans les journées du 14 au 18 mai 1940.

Sur son journal de captivité qu'il tient dès lors, il écrit :

Nous sommes prisonniers. Tout est consommé. C'est atroce et je ne pensais pas qu'une telle souffrance morale puisse exister. Je pense aux miens, au passé, au présent, à tout, mais, dans cette minute, je fais le serment de ne pas perdre courage. Haut les cœurs !

Et un peu plus tard, le 22 juin, à Nienburg (Oflag X B) :

Ce sont les jours les plus durs de tout ce calvaire. Cette défaite, ce triomphe des Allemands. Etre là, derrière ces barbelés. Quelle souffrance ! Cependant, même prisonniers, nous devrons nous efforcer de rester des hommes libres.

La liberté, il la trouvait pour lui et il en aidait bien d'autres à la

trouver non seulement dans le sanctuaire inviolable de la vie intérieure et personnelle, mais dans la musique. Il montait un orchestre, organisait des concerts...

Cependant, dès l'hiver 40-41, les Allemands s'appliquaient à repérer les officiers juifs, à en établir la liste. Le capitaine Marx, pas un instant, n'avait l'idée de tenter d'échapper à la solidarité de ses camarades israélites. Il donnait son nom. Le 9 avril 41, il était avisé qu'il partait le lendemain : c'était la charrette pressentie. Elle aboutissait à Colditz.

L'ambiance de Colditz lui plaisait. Elle ne laissait aucune place, aucune possibilité pour le plus petit atome d'ambiguité dans l'attitude envers les Allemands. Et ceci en 1941, au moment de l'affaire de Syrie, aussi bien qu'en 1942 ou en 43. Et pourtant nous ne comprîmes pas, ou ne comprimes pas assez, tant nous étions peu axés sur les questions d'idées et surtout de politique, que c'était céder au vainqueur en quelque chose que d'accepter, même en une question de pur cadre extérieur et de distribution des locaux, une discrimination entre les camarades israélites et les autres. Quand j'arrivai à Colditz avec l'abbé Jeanjean le 25 juin 41, cette discrimination était un fait accompli. Je sais que la question était moins simple qu'on ne serait porté à le penser. Dans la situation concrète du camp à cette époque, étant donné sa composition, cette mesure comportait des côtés positifs. Mais nos camarades anglais ne la comprenaient pas et nous ne pouvons nous vanter de l'avoir acceptée aisément.

Cependant l'évasion, les trous, les escalades n'étaient pas la part du capitaine Marx. Son domaine, son beau domaine, c'était la musique et les dépassements qu'elle permet.

Quand les anciens combattants quittèrent le camp pour être libérés, on put se demander un moment si les officiers israélites bénéficieraient de la faveur. Le 23 septembre, cependant, plusieurs d'entre eux, dont Jean Marx, étaient avertis de leur libération. En raison d'une circonstance où la question juive n'a rien à voir et qui tenait à la présence parmi eux d'un certain nombre de colonels, le rapatriement définitif de nos camarades fut d'ailleurs différé de deux mois qu'ils passèrent dans une baraque du *Vorlager* de IV D.

A son retour en France, la joie immense de revoir les siens et son pays fut voilée pour Jean Marx par la tristesse de voir la France soumise au joug nazi et s'engager dans la voie des persécutions contre les Juifs. Il se jugea lui-même à l'abri à Paris, chez sa sœur. Dans la suite surtout, la prudence lui eût sans doute conseillé de se cacher plus sérieusement.

Mais une raison qu'on ne sut que plus tard le retenait à Paris : il était entré dans la Résistance. Sa famille ne l'apprit que longtemps après. Comment fut-il repéré ? En suite de sa fiche et de son dossier de Colditz, ou par son courrier, ou grâce à une dénonciation ? Il fut arrêté le 31 janvier 44 comme officier juif (1). Sa jeune sœur, présente avec lui dans l'appartement, fut arrêtée avec lui et, avec lui, envoyée à Drancy. Elle le précéda, dans la suite, à Auschvitz.

Dans l'impossibilité de communiquer avec les siens, c'est par le moyen de l'un de nous, Gérard Ziegel, qu'il put, de Drancy, envoyer à sa sœur demeurée libre ces dernières lignes, infiniment émouvantes :

> Me sens près de vous dans cette nouvelle épreuve. Votre filleule [sa jeune sœur] est partie depuis plusieurs jours pour destination inconnue. A mon tour je vais partir ces jours-ci. Supporterai courageusement épreuve, soutenu par espoir, foi, prières, et bientôt nous reverrons. Soyez interprète auprès des miens auxquels pense ardemment. Courage à tous.

Un camarade de déportation, M. Livartowski, qui fit avec Jean Marx, dans le même wagon, l'atroce voyage vers Auschvitz, a témoigné du moral magnifique, du courage tranquille, du calme, du mépris total de la mort dont fit preuve notre ami. Il ne s'attristait que de la peine de ceux qu'il laissait et du sort inconnu de sa jeune sœur, qui l'avait précédé à Auschvitz. Dans le wagon, quelques compagnons de route voulaient tenter de s'évader en sciant le plancher et en se laissant glisser de nuit sur la voie à la faveur d'un ralentissement du train ; ils avaient les moyens de réaliser ce projet ; ils y faisaient entrer notre camarade qui leur donnait quelques conseils. Mais un misérable Polonais, déporté comme eux, craignant les représailles, déclarait qu'il les dénoncerait aux SS s'ils commençaient leur travail. Rien ne fut donc entrepris. Comme on approchait du terme encore inconnu, mais qu'on pressentait tragique, Jean Marx disait calmement : « Si nous devons y rester, ce sera comme si nous étions morts au combat ... » ; et encore : « Combien il serait plus utile de mourir en combattant, si nous devons mourir ».

Mêlées à celles de deux millions et demi d'autres êtres qui avaient, eux aussi, leurs tendresses, leur famille, leur musique intérieure, ses cendres ont été jetées sur une terre lointaine et maudite. Ce qui, en lui, était poussière, est retourné à la poussière. Mais le reste demeure à jamais.

---

(1) L'agent de la Gestapo qui l'arrêta vint d'abord au commissariat de police du quartier et y dit qu'il allait arrêter un officier juif.

Le reste ? Mais : son cœur, son âme, ce qu'il y eut de meilleur et de plus lui-même en lui.

Il était bon, d'une bonté délicate et sans retour sur soi. Il avait spontanément une interprétation bienveillante des paroles et des gestes d'autrui. Optimiste et toujours prêt à prendre les choses en bonne part, il ne soupçonnait pas le mal. Il avait à un haut degré le don de la sympathie, elle qu'on a si justement appelée « le petit nom de la charité ».

Il était sensible, d'une sensibilité qui n'était pas des sens et de l'imagination seulement, mais du cœur. Aussi ne sentait-il pas seulement d'une façon aigüe, mais avec fraîcheur et enthousiasme.

Il était humble, modeste, estimant que, des choses et des hommes, il recevait toujours quelque chose. Aussi était-il toujours reconnaissant. Cette humilité toute simple faisait qu'entre lui et les autres rien ne s'interposait qui déformât ou éloignât. Il était toujours disponible et tout proche de tous.

Il était tendre, attaché dans sa tendresse. Il avait une nature aimante, sans amertume. Les êtres qui habitaient son cœur étaient pour lui aussi réellement présents que ceux que ses mains touchaient et que voyaient ses yeux. Pour lui, le monde spirituel existait. Avait-il tort, était-il un rêveur, ou n'avait-il pas, de ce qui existe, une perception plus intégrale et plus exacte ?

Ici se trouve engagée, avec leur vérité, la parenté profonde de la religion et de la poésie.



Lieutenant
Elisée-Alban DARTHENAY

Son premier nom était Elisée et sa famille l'appelait Lison. Sa fiancée l'avait appelé Alban, son deuxième nom. Nous l'appelions Banban. Tout ce qui le touche rayonne d'une sorte de délicatesse, de tendresse, de poésie. Pour un peu, quelques-uns ne l'auraient pas pris tout à fait au sérieux, avec son air un peu fillette, sa voix douce qui n'a jamais prononcé pour personne une parole qui fût un reproche. Et voilà que son service au Maquis l'a classé parmi les « obstinés » (1) et que sa mort l'a fixé pour toujours à nos yeux dans l'attitude du plus pur héroïsme...

Je le connus pendant le mois de prison que nous fîmes côte à côte à la baraque 1 de IV D, après la tentative des cabinets du bloc VI. Je lisais quelques livres d'histoire ou de philosophie, Gobineau par exemple, quelques livres religieux, Bossuet. Il me demandait de les lui passer, les lisait avec moi, et nous en reparlions. Il avait lu Platon, Descartes, Malebranche, et cet alliage d'idéalisme platonicien et de logique cartésienne l'enchantait. Je le trouvai dès lors profond, original et personnel dans ses appréciations, mais je ne soupçonnais pas encore la qualité de son cœur si délicat, de son âme poétique et religieuse : plus religieuse, j'en suis sûr, qu'il ne s'est dépeint lui-même dans son *Naucourt*, cette autobiographie romancée où il a accentué un côté stoïcien et presque Montherlant de son caractère. En tout cas, il avait un sentiment extraor-

(1) Tel est le titre du livre de H. Romans-Petit, le colonel de notre camarade au maquis de l'Ain (Lille, Jarricot, 1945), et où il est question de Naucourt-Darthenay pp. 100-101.

dinairement vif de la grandeur spirituelle de l'homme qui, libre et ouvert sur des aspirations infinies, peut se dresser en face du destin même qui le broie, comme un véritable dieu.

Je ne soupçonnais surtout pas alors ce qu'il portait en lui de force et l'héroïsme dont il était capable. A vrai dire, je ne commençai vraiment à le comprendre que plus tard, à Colditz, dans les semaines qu'il passa à l'infirmerie où j'allais le voir tous les jours ; puis surtout après son évasion ; puis encore mieux quand nous apprîmes quelle mort avait été la sienne, et enfin mieux encore quand, plus tard, je vis ses parents et entendis de sa mère des phrases comme celle-ci : « Sa fille aînée lui ressemble : c'est lui, mais avec les yeux qu'il aurait voulu avoir, moins doux que les siens ... »

Cher Banban !

Il était né le 3 janvier 1913, à Montrouge, et les bombardement de 1918 l'avaient impressionné. Son autobiographie *Naucourt* le révèle très marqué par la Grande guerre, par les attitudes morales d'avant 1919, très en réaction contre un monde d'après-guerre devenu bassement utilitaire et jouisseur. Ensuite, sur la côte bretonne, il avait passé des mois heureux ; plus tard, dans ses lettres, il devait évoquer volontiers ces paysages préférés. Il avait un sentiment très vif, très pur, des beautés de la nature : un bois, une rivière, un ciel, une belle nuit ...

Il fit ses études au lycée Lakanal, sa corniche à Condorcet, puis il entra à Saint-Cyr (octobre 1935). Son ancien, Jacques Billet aimait, à Colditz, le traiter toujours un peu en « bazar » ; mais Saint-Cyr avait représenté pour lui une si grande chose que, plus tard, après avoir réussi son évasion et avoir retrouvé sa famille, il disait aux siens : « Je me réjouis d'avoir réussi deux grandes choses : l'entrée à Saint-Cyr et mon évasion ». De son Naucourt, Banban écrira :

Tandis que tout le monde parle du désarmement général des peuples et de la prochaine conférence qui doit s'ouvrir à Genève, il rêve de devenir soldat ! Il veut être Saint-Cyrien. Ses amis le raillent ou le plaisantent. Il n'en souffre pas. Il déborde de mépris pour les autres. Il veut se libérer des siens et des soucis de ceux qui se laissent entraîner à toujours vouloir gagner plus. Il rêve d'avoir une solde modeste et d'être indépendant dans son corset de discipline consentie et d'orgueil...

Il sortait en 1937 comme sous-lieutenant au 4e Rég. d'Infanterie d'Auxerre. Puis il se mariait en 1940. Une petite fille devait lui naître alors qu'il était déjà prisonnier depuis plusieurs mois, cette petite Geneviève pour laquelle, à Colditz, il fera le délicieux album dont on

aurait voulu reproduire ici quelques aquarelles. Il ne connaîtra sa Geneviève que plus tard, après son évasion, et sa seconde petite fille, naîtra un mois après sa mort, à une époque où sa famille n'avait aucune connaissance de son sort.

De la guerre de 40, il faisait la campagne de Belgique, il menait la bataille entre Gembloux et Namur, puis la retraite vers la mer ; il gagnait sa croix de guerre en défendant Haubourdin, aux portes de Lille. Et c'était la captivité, la défaite ressentie douloureusement et portant à des réflexions sérieuses. Quelques pages d'une sorte de journal écrites au crayon en août 40 montrent que Banban Darthenay voyait à notre défaite des causes politiques internes et qu'il mettait une espérance dans un mouvement de « révolution nationale ». Il n'y a pas à cacher de tels sentiments qui furent alors l'expression même, généralement très pure, du patriotisme du plus grand nombre des Français. Dans son *Naucourt*, écrit en France fin 43, encore qu'il fasse une place aux causes morales du désastre, Darthenay a, je crois, projeté sur l'époque de l'été 40 ses sentiments de 43 ; au moins dans l'état primitif du manuscrit, car il a ensuite biffé certains passages.

Je ne sais à quel moment au juste l'idée de l'évasion le saisit. Avant de gagner l'Allemagne, en Belgique, il avait fait évader ses deux sous-lieutenants. Lui-même, à IV D, où il était arrivé fin mai 40, avait tenté de s'évader vers la mi-novembre 41, en se dissimulant sous les tuyaux, sur le flanc du camion de vidange. En descendant de sa cachette après être sorti du camp, il avait été repéré par la sentinelle d'un mirador. Il avait été mis à la baraque 1, était entré dans l'équipe du Gardin, avait participé à ses travaux et avait été repris avec elle, dans la fosse d'aisance du bloc VI.

A Colditz, à partir du 9 juillet 42, Banban fut logé, avec toute l'équipe du Gardin, dans un dortoir du 2e, côté Mulde. Encore que l'atmosphère de Colditz ne fût plus ce qu'elle avait été un an avant — la discipline étant devenue plus rigoureuse, l'évasion encore plus difficile et la vie plus morose — l'imagination de Banban subit certainement une sorte d'ensorcellement par le cadre du vieux château et par le paysage harmonieux et paisible qu'il pouvait voir de la fenêtre de sa chambre. Il confia son rêve en même temps que sa tendresse à cet album que nous le vîmes alors peindre et rédiger pour sa petite fille et que j'ai en ce moment sous les yeux : *Le Château des preux de la ronce dormante...*

Il était un chevalier enfermé dans un vieux château, il attendait, il espérait une fée qui viendrait lui rendre la liberté ; sa vie s'écoulait « au gouffre de la nuit », « au cœur du grand buisson », « dans la gorge du monstre », dans « la nuit de la cellule ». Mais il montait parfois « au créneau de lumière » d'où il épiait dans l'attente les signes de l'espérance. Il y avait encore « la fontaine des clartés », qui était aussi « la source du rêve » : il l'imaginait comme un puits profond — la cour du château faisait l'impression d'un véritable puits, et la racine slave du nom même de Colditz signifie puits — ; assis à la fenêtre de sa chambre où, du haut des vieux murs, il voyait, au delà de la petite cité, un beau paysage tranquille où s'en allaient les eaux de la rivière, il se tenait comme sur la margelle d'un puits de rêve et de clarté :

Dans le renfoncement du mur
Affleure un peu d'espace pur,
Flot d'air chargé de parfums d'herbes,
Flot porteur de rêves en gerbe...
Source sacrée de la prison
Dont l'eau reflète l'horizon,
Limpide abîme de nuages
Où chantent cloches et villages.
Dans votre espace au large ouvert,
Un angelus monte au ciel clair...
. . . . . .
Mais au large puits d'espérance,
Sur les jurons, sur les chansons,
Glisse la vague du silence...
Puits profond jusqu'à l'horizon
Mon âme au bord de la margelle
Ecoute le vent qui l'appelle.
Mon âme au bord de la margelle
Sonde le puits et jette au fond,
Dans l'envolée de la lumière,
Le blanc cailloux de sa prière.
Mais ce puits clair est si profond
Que l'on n'entend jamais la pierre
Atteindre l'eau de la lumière...
Celle qui est partie première
N'a pas encore atteint le fond.
A la grille du puits, j'attends
Chaque matin depuis deux ans
Que sur le flot bleu du lointain
Résonne le destin.
Mais ce puits clair est si profond
Que l'on n'entend jamais la pierre
Atteindre l'eau de la lumière.

Qui d'entre nous, dans tous les camps où il passa, n'a pas rêvé devant la vision d'un coin de bois, de champ ou de prairie, ne s'est pas tenu longuement devant un coin de la terre où il espérait, un jour, se défiler vers l'espace libre et, rêvant de départ et de route, n'a pas senti son cœur se gonfler d'aspirations et d'espérances ? Ah, ce paysage de Colditz, que de fois il évoqua, chez Banban comme chez tant d'autres, la nostalgie de l'espace et de la liberté ! Comme, dans le texte de son album, on perçoit qu'il en a rêvé derrière les barreaux de sa fenêtre, ayant devant les yeux cet éperon verdoyant que contournait la Mulde, sur lequel une carrière de basalte faisait une tache rouge et qu'il appelle si joliment « la colline écorchée ».

A Colditz, notre Banban fut longtemps très mal en point. Il avait de l'impétigo. Tout son corps était couvert de pustules et de croûtes craquelées à travers lesquelles la lymphe coulait, le baignant littéralement. Le docteur Le Guet n'avait pour le soigner que du bleu de méthylène qui le tachetait partout. Il était tout défiguré : sur son visage, il n'y avait plus de lui-même que ses bons yeux. Il disait que cela lui ferait de la peine de rentrer chez lui comme cela, qu'il n'oserait ; mais quand, chaque matin, le trouvant baignant dans ses croûtes et sa lymphe, on lui demandait comment il allait, souriant il répondait de sa voix douce : cela va mieux... Finalement, Le Guet obtint qu'il partît à l'hôpital en même temps que Fahy, dont le bras ne s'améliorait pas. A tous deux nous souhaitions bonne chance : et ils entendaient bien, comme nous, par là, l'évasion autant que la guérison. A un camarade qui lui disait que, de toute façon, il rentrerait bientôt en France, soit qu'il fût rapatrié sanitaire, soit qu'il s'évadât, notre Banban répondait : « De la seconde manière, soit, mais cela me déplairait beaucoup de rentrer en France par la bonne grâce de ces Messieurs ». Dans son *Naucourt*, il fait entendre qu'il avait volontairement envenimé son mal pour se faire envoyer à l'hôpital et s'en évader.

Ce fut à l'hôpital d'Hohenstein-Ernstal qu'il conçut son roman autobiographique, dont la rédaction est de novembre-décembre 43. La Compagnie française devant quitter Colditz pour Lubeck, Banban et Fahy devaient la rejoindre, de l'hôpital, au début de juillet 43. Ils eurent vent de cette éventualité. Banban allait mieux ; justement, il recevait de sa femme un colis de vêtements civils avec un chapeau. Ils partirent, chacun de son côté, conformément à ses moyens. Banban prenait les trains ouvriers du matin, moins contrôlés, et passait les nuits

dans les jardins publics ou les cimetières ; il y vit des feux follets : qui, sinon lui, y aurait vu des feux follets ? A Metz, il se faisait cacher et héberger huit jours chez ces admirables patriotes auxquels tant de nos camarades, et donc nous tous collectivement, doivent une telle reconnaissance. Il était à Metz pour « la fête silencieuse du quatrième 14 juillet de guerre ». Il passait la frontière le 17 dans une caisse, sous du charbon, et arrivait chez lui.

Il n'y passa pas six mois en tout. Ce n'est pas qu'il ne sentît très fort la tentation de rester auprès des siens. Cette tentation de la vie tranquille, à laquelle il s'arracha toute sa vie, il l'a exprimée au début de son autobiographie : l'histoire de « Naucourt », avait été celle d'un « combat avec l'ange » : avec l'ange du Destin, à qui Naucourt voulait imposer sa volonté et la poursuite de son rêve ; avec l'ange du conformisme et de la vie facile aussi. Sans cesse, au fond, Naucourt s'était évadé, non seulement de la captivité, mais successivement de tout ce qui avait voulu le retenir : sa famille, son milieu, la douceur du foyer retrouvé... Sans cesse aussi il s'était senti « isolé au milieu des autres ». Et maintenant, c'était solitairement encore qu'il lui fallait poursuivre son rêve, réaliser son idéal de chevalier au milieu d'une France beaucoup plus blessée, divisée, exsangue qu'il ne l'avait imaginée... Cet idéal de chevalier, il le savait maintenant, ne serait réalisé que quand il aurait tout donné. Naguère encore, dans la vie, il avait surtout cherché à prendre. Mais le temps était venu de se donner totalement à un amour absolu, sans se laisser arrêter ni retenir par rien.

Il essayait d'abord de passer en Afrique et faisait plusieurs fois le voyage de Toulouse dans cette intention. Mais, en février 44, il rejoignait l'Armée secrète de l'Ain dans la région de Bourg-en-Bresse. Je laisse ici la parole à son beau-frère, le capitaine Misserey qui, parti sur les lieux quand, un mois après la libération, sa famille apprit sa mort près d'Oyonnax, écrivait, le 11 décembre 44, à l'ancien colonel d'Alban au 4[e] d'Infanterie :

Arrivé dans la région en Février, le lieutenant Naucourt se met aussitôt en relations avec les chefs de l'Armée Secrète de Bourg-en-Bresse et se fit vite remarquer d'eux par ses qualités d'officier, son énergie et sa douceur, sa simplicité et son audace. On lui confia peu après le commandement d'un camp au lac Génin, près d'Oyonnax, puis à l'Embossieux près des Bouchoux.

Heureux de son métier retrouvé, il était toujours par monts et par vaux, se déplaçant sans cesse au milieu des montagnes et de la neige, faisant des étapes de 50, 60 kilomètres, et plus.

Au cours de ses missions, il couchait souvent chez de vieilles mercières d'Oyonnax qui le logeaient, le nourrissaient, l'aidant comme un fils.

Le soir du Vendredi-Saint 7 avril, on apprenait à Oyonnax qu'il avait été arrêté à Thoirette (Ain) alors qu'il rentrait d'une liaison au P. C. du Colonel commandant l'A. S. de l'Ain. Relâché aussitôt, puis arrêté un peu plus loin, on le vit arriver, dans la soirée, poussant son vélomoteur, entre deux gendarmes allemands, à l'Ecole d'Oyonnax transformée en prison. Il s'y trouvait déjà 150 à 200 détenus ; certains le connaissaient, mais il fut, peu après, mis au secret. Il fut alors interrogé par la Gestapo dans des conditions qui restent à préciser, mais on sait qu'il ne parla pas, ne révéla rien.

Mais les événements allaient se précipiter. Le soir du Mardi de Pâques, 11 Avril, il était emmené en camion avec quatre autres détenus au petit village de Sièges, perdu dans les montagnes du Jura à douze kilomètres d'Oyonnax. Là, ils furent enfermés dans l'écurie d'une ferme et on fit défiler devant eux tous les habitants du pays en leur demandant si on les reconnaissait comme des gens de la Résistance. Personne ne les reconnut. Les Allemands arrêtèrent alors tous les hommes du pays ainsi que beaucoup de femmes et d'enfants, qu'ils emmenèrent le soir même en Allemagne ; il faut donc attendre leur retour pour connaître bien des détails.

Quant aux cinq malheureux, ils furent alors entraînés derrière le mur de la ferme et abattus à coups de mitraillettes. Puis les Allemands partirent après avoir incendié la ferme et tout le village.

Ce n'est que le vendredi suivant que des rescapés, cherchant quelques débris dans les ruines calcinées découvrirent les cinq corps. Celui de mon beau-frère fut vite reconnu comme étant celui de « Naucourt », mais on ignorait son vrai nom, aussi personne ne put prévenir ma sœur, ni Monsieur et Madame Darthenay. Les corps furent alors enterrés religieusement par le maire, le curé et les autorités d'Oyonnax, puis le silence se fit.

D'autres détails manquent mais je vous les communiquerai quand nous les aurons, les difficultés de la poste, des transports, etc..., rendent tout extrêmement difficile. C'est ainsi que je n'ai pu joindre le Colonel « Romans », qui commandait l'A. S. de l'Ain (arrêté récemment par le gouvernement actuel, cette fois, il était aux arrêts au fort Montluc et quand je suis arrivé à Lyon, j'ai appris qu'il venait d'être transféré à Paris). J'ai su seulement qu'il avait dit qu'en ne parlant pas, mon beau-frère avait sauvé la vie de 800 hommes dont la sienne et celle de tous les officiers du maquis de l'Ain. Depuis le Colonel « Romans » a été relâché et est en fonction au Ministère de la guerre à Paris.

Parmi les reliques que j'ai pu retrouver à Oyonnax et que m'ont remises les personnes qui l'ont si gentiment et si courageusement logé nous avons trouvé son manuscrit « Jean Naucourt » que mon beau-frère avait écrit après son évasion ; j'espère que vous le lirez un jour et il vous intéressera à tous points de vue ; c'est naturellement un peu une autobiographie : il raconte sa jeunesse, Saint-Cyr, Auxerre, la Guerre, sa Captivité et son Evasion. Tout cela est infiniment précieux, émouvant pour tous ceux qui l'ont connu et même pour les autres ; ma sœur le fera éditer dès que cela sera possible, mais laissez-moi vous citer aujourd'hui la dernière page, elle se passe de commentaires.

Et peut-être qu'alors, au grand jour d'une belle bataille, à la chaude lumière d'une journée de mai où les papillons seront éperdus, où les obus crépiteront, et où les abeilles et les balles bourdonneront, il épousera sa Belle... Ce sera la fin du rêve qu'il aura vécu et l'éveil à l'Eternité où il entrera jeune, beau et vainqueur.

De ses larges bras étendus, de ses doigts arqués, il nouera éperdument et pour toujours l'étreinte sacrée.

Bonne brise à son âme...

Le givre et la rosée tresseront alors les perles de leurs couronnes légères et les fleurs de leurs fines étoiles sur les lauriers de son tombeau.

Et cette autre phrase où il fait allusion aux tentations qu'il a eues après son évasion, de rester en famille, de renoncer à l'Afrique et au maquis pour vivre dans son jeune foyer.

Non, décidément il faut aller plus loin. Il faut partir comme hier, comme toujours. En sera-t-il donc ainsi jusqu'à la fin ?

Enfin celle-ci :

Il ne voulait pas vivre le temps de paix, où l'on prend, mais le temps de guerre où il pourrait se donner, et, pour son idéal s'offrir à son Dieu (*).

Je pourrais vous en citer cent autres aussi belles, mais ne croyez-vous pas que nous avons raison de penser que mon beau-frère est mort en héros et en saint ?

Je n'oserais rien ajouter à un tel texte ; j'aurais l'impression de déflorer quelque chose de trop pur et de trop délicat. Des paroles comme celles-là, quand on les a signées avec son sang, dépassent toute littérature et toute poésie.

(*) Je crois que, dans la perspective que Darthenay a donnée à son *Naucourt*, il s'agit du « Destin guerrier ». (Y. C.)



LE CAMP DE LUBECK

(photographie aérienne américaine prise le 26 avril 1945 à 8500 m.)

On a presque exactement le Nord si on tire une ligne du coin supérieur gauche au coin inférieur droit du camp des Prisonniers.

En haut à gauche, début du petit bois de sapins derrière lequel se trouvait le cimetière (la tombe de nos camarades se trouve à peu près à 500 m. des barbelés. — 6 ou 7 cm. sur cette photo — au-dessus de la baraque 15 marquée POW).

Sur la baraque 15, la baraque des colis et la partie du camp allemand occupée alors par les Anglais, les inscriptions POW et RAF.

En suivant la trace blanchâtre du sentier, on peut localiser le grand mirador au milieu de la face ouest du camp. On voit aussi très bien la porte sur la face est ; à gauche du grand garage où se trouvait le Poste de police allemand, un zig-zag de tranchées (de même entre les baraques 11 et 13).

A l'extrémité droite de la photo, en sombre, le petit ruisseau au niveau duquel ont été arrêtés Lussus et Girot.





Lieutenant Michel GIROT



Capitaine Albert LUSSUS

Nous ne les séparerons plus dans notre souvenir, eux que l'éternité a saisis ensemble et dont les pauvres cendres reposent côte à côte, dans le cimetière de Lubeck, au milieu des sapins et des fleurs.

⁂

Nous revoyons tous Michel Girot dans l'éclat de sa jeunesse : beau, sportif, plein de vitalité et de promesses, sûr des valeurs sur lesquelles il avait misé sa vie, pur de doutes et de déceptions. Issu d'un foyer de sept enfants, d'ascendance basque par sa mère, il appartenait tout entier à la génération de l'entre-deux guerres (il était né le 5 mai 1919, à Périgueux). Elève à l'Ecole Gerson, à Paris, il avait été profondément marqué par le scoutisme, pratiqué dès l'enfance, et sans aucun doute ceux qui l'ont connu dans le cadre du scoutisme sont aussi ceux qui l'ont le mieux et le plus intimement connu. Plusieurs ont déclaré qu'ils lui devaient la révélation du scoutisme, d'un idéal de foi, de service et de pureté. Je me suis rendu compte plus d'une fois, après sa mort, et même

longtemps après la libération, que Michel avait eu, malgré l'extrême et même farouche pudeur qu'il mettait dans l'expression de ses sentiments, un véritable rayonnement spirituel.

Reçu à Polytechnique à l'été 1939, il ne connut, d'Ecole, que celle de Fontainebleau où il passa six mois avant d'être affecté au 20ᵉ Rég. d'Artillerie Nord-Africaine. De sa guerre, un camarade de régiment a raconté cet épisode, auquel se réfère aussi sa citation à l'Ordre du Corps d'Armée : pendant la retraite de juin, vers le 14 ou le 15, dans les environs de Bar-le-Duc, trouvant un canon abandonné, il le mettait en batterie, le servait lui-même avec un sous-officier, pouvait détruire deux chars ennemis et en mettre un troisième en fuite.

Le premier camp de prisonnier de Michel avait été Soest, en Westphalie. Très tôt, il avait pensé à l'évasion. L'Oflag de Soest était installé dans des casernes neuves. Sur un caniveau souterrain assez large contenant les tuyauteries du chauffage desservant tous les « blocs », se branchait un conduit dérivé qui aboutissait à une construction inachevée située en dehors des barbelés. Là, une grille légère empêchait seule la sortie. Quant cette issue fut découverte, le 1ᵉʳ février 1941, le bruit s'en répandit vite parmi les candidats à l'évasion, qui s'ignoraient parfois l'un l'autre. Le soir même, la sortie fut tentée. Il neigeait. Avec son camarade Chappelier, quelques provisions dans une toile de tente, Michel Girot arriva, à pied, jusqu'aux abords de Munster, se dirigeant vers la Hollande. Malheureusement, tous deux étaient repris dans une grange, ramenés à Soest, mis en « tôle » : en fait, dans les caves de la Kommandantur, les prisons étant pleines. De la cave où était Michel Girot, un chant s'élevait : un chant de route et de grand air... Comme lui, avaient été repris et logés là Mondon, Sézary, Viallet, d'autres encore peut-être, avec lesquels, le 4 mars, il était envoyé à Colditz.

Là, Michel fut un de ceux qui, jamais, ne renoncèrent à chercher activement l'évasion, jamais ne s'avouèrent vaincus. Cela ne l'empêchait pas de travailler. Il faisait de l'allemand, de l'arabe ; il apprenait le polonais jusqu'à le parler assez couramment. Il dirigeait une équipe scoute où il semble bien avoir mis le meilleur de sa vie. Mais tout cela sans préjudice d'une recherche constante de l'évasion, ce qui n'apparaîtra banal qu'à ceux qui ne savent pas combien une telle recherche peut être accaparante et devenir exclusive. Michel participa aux travaux du « Grand Tunnel » qui, commencé en juin 41, à partir des combles, sous la direction de Paillé et de Madin, continué sous celle de Bréjoux, fut

découvert le 16 janvier 42 alors qu'il avait dépassé le chemin de ronde extérieur... Un véritable marasme toucha alors la Compagnie française qui avait été nettement, jusqu'à ce moment, à la tête des autres Compagnies du camp pour les questions d'évasion. Nos gardiens avaient fait leur profit de l'expérience acquise et le camp était vraiment bien gardé. De mois en mois, de nouveaux barbelés, de nouveaux dispositifs d'alerte, des réseaux d'avertisseurs électriques s'ajoutaient aux précédents. Sortir de là était vraiment très difficile. En fait, Michel fut l'un des rares français — avec Mairesse-Lebrun, Klein, puis dans d'autres conditions, Prot, Frondeville et Durand, Jeanjean et Le Guet —, à s'être évadé de Colditz même ; comme il est aussi l'un de ceux, et peut-être même celui qui totalisa le plus grand nombre de jours de prison. En 43, il ne sortait guère de tôle que pour y rentrer, et il en était devenu tout pâle...

Dans l'hiver 41-42, Michel essaya de remplacer une ordonnance, Petitperrin, qui, tous les matins, allait porter le « jus » à une infirmerie située à quelques deux cents mètres du château, et qui se trouvait être du pays où Michel passait ses vacances avec sa famille. Il le remplaça un jour pour étudier les lieux, puis le lendemain encore, résolu à tenter la chose : il eût fallu sauter une barrière et détaler en risquant un coup de fusil. « Je me suis dégonflé, confiait-il en rentrant à Sézary, j'ai senti le posten tout près derrière moi et je n'ai pas sauté... » Le troisième jour, il avait maîtrisé sa peur et serait sans doute parti s'il n'avait été reconnu au poste de police, démasqué et envoyé en tôle.

Le 27 mai 1942, par contre, il réussit une évasion toute en astuce et en décision. En remontant du coin de parc entouré de barbelés et de sentinelles, en contrebas du château, où, jusqu'à concurrence de 200, nous pouvions aller pendant deux heures, Michel réussit à quitter la colonne sans être vu des sentinelles ou repéré par les chiens, et à se cacher derrière deux ou trois méchants madriers dressés près de là contre un mur. La colonne passée, et bien que celle-ci ralentît au maximum l'allure, il n'avait que deux ou trois minutes pour chercher une cachette plus sûre : car les camouflages utilisés naguère avec succès au départ et au retour de la promenade avaient été éventés et son absence devait être décelée tout de suite. Il avait eu le temps, cependant, de quitter ses planches, de sauter les barbelés et le mur de clôture et de grimper dans un sapin touffu où il ne fut pas découvert. Les rondes passaient, non seulement à ses pieds mais, sur la pente toute voisine, à sa hauteur. Un chien avait bien flairé

et grogné dans sa direction, mais sans éveiller les soupçons de son posten. Michel attendait que la nuit vînt ; dans son arbre, il égrenait son chapelet. A la nuit, il descendait, prenait la route, se faisait reconnaître et aider par les soldats d'un kommando, arrivait à prendre le rapide de Francfort. C'est là que, repéré par un policier, il se réfugiait dans les cabinets, en brisait la vitre avec son pied, mais se blessait à la cheville et ne pouvait aller plus loin, se trouvant en présence d'un pistolet braqué sur lui. Sommairement pansé, il profitait d'un transfert dans un kommando, à fins d'interrogatoire, pour se sauver encore. Mais il était épuisé ; sa cheville d'où, à son retour, le Dr Le Guet extraiera un éclat de verre, le faisait souffrir. Arrêté un soir sur la route, il ne put s'échapper et, cette fois, fut ramené au camp.

Il y réessaya encore plusieurs « coups » : en particulier, en compagnie de Robert Hanus, un départ par les cuisines et la cour de la Kommandantur. Mais les deux complices furent découverts par le sous-officier allemand des cuisines qui les fit déguerpir, mais ne les dénonça pas.

A Lubeck, à l'été 43, Michel fut pris dans son équipe par Edouard Debats. Mais, trouvant les travaux entrepris trop longs, il chercha toujours une occasion d'évasion individuelle. Il était plus à son aise dans un coup de risque et de plein air que dans un travail de sape. Au cours d'une sortie pour aller à l'hôpital, il essaya de fausser compagnie à son gardien, mais fut aussitôt repris (4 sept. 43).

Je parle ailleurs du travail entrepris sous l'infirmerie et auquel il participa si activement. Je me rappelle encore tel après-midi de dimanche où je faisais le guet en surface tandis que, avec Lamaison, coincé péniblement entre le plancher de l'infirmerie et l'épaisse dalle de ciment coulée sous cette baraque, il travaillait à percer le ciment. Après avoir commencé à l'attaquer en grattant, tous deux décidèrent, devant l'insignifiance des résultats, de risquer le tout et de découper carrément la dalle à coups de marteau et de burin. Je me rappelle aussi cette journée de vendredi saint 44 que, encore avec Lamaison, nous avons passée ensemble sous terre, creusant, véhiculant les sacs de terre sous la baraque, dans des recoins inaccessibles, en passant et repassant sous le laminoir des chevrons. Ce travail, Michel n'y croyait pas trop. Non seulement, comme nous tous, il l'avait cru longtemps vendu, mais il avait pensé plusieurs fois être découvert, alors qu'il y travaillait : « Quel travail d'idiot nous faisons-là, disait-il... Nous n'aboutirons qu'à nous faire envoyer à Graudenz... »

Dans le tirage au sort du tour de départ, Michel avait reçu le n° 10,

Lussus le n° 9. Nous étions vingt dans l'aventure. La veille ou l'avant-veille du départ, j'eus nettement le pressentiment qu' « ils » tireraient sur Michel. Je le dis à l'un ou à l'autre, mais pas à lui. A cause surtout d'un défaut dans les transmissions, le souterrain ne fut ouvert que vers 3 heures 10. Mais, dès lors, le débit fut assez rapide. Un peu avant 4 heures, peut-être, Michel Girot, qui rampait sur le glacis en pente douce qui, du chemin de ronde, aboutissait à un petit ruisseau, fut pris sous la lumière des projecteurs. Le capitaine Debats qui, au bout du souterrain, camouflé sous une toile, réglait les départs en fonction du mouvement des sentinelles et des projecteurs, témoin direct de la scène, a raconté ce qu'il vit :

Lorsque, pour la dixième fois, j'eus ainsi la joie de lâcher Michel à son tour, écrit-il, mon espoir allait grandissant devant le succès de l'opération et c'est bien vers la liberté et le retour à l'action militaire que je pensais le voir partir à mes côtés. Mais il n'avait pas encore fait dix mètres en rampant que l'un des projecteurs, puis le deuxième se rallumaient plus rapidement qu'à l'ordinaire et venaient fixer leurs rayons sur notre zone. Certes, plusieurs fois déjà, au cours de l'heure précédente, cela s'était produit durant de longues secondes mais aucun camarade immobilisé dans le champ, ni le camouflage qui me recouvrait, n'avaient été remarqués par les gardiens. Ce coup-ci, cependant, la chose se prolongeait et mon cœur commençait à se serrer. Tournant mon regard vers l'extérieur, je pus apercevoir à quelque distance la forme de Michel, parfaitement immobile à plat sur le sol, comme il était prescrit.

Brusquement, j'entendis tout près de nous un bruit de pas précipités se rapprochant. Un fusil s'arma et alors, mais alors seulement, je pus voir Michel se lever et dévaler à toutes jambes la prairie, échappant par bonheur au coup de fusil. Le capitaine Lussus, parti peu avant lui se trouvait encore dans le champ à ce moment et se conforma strictement aux consignes. Malgré plusieurs autres coups de feu venus de droite et de gauche, je pus les voir atteindre tous deux le ruisseau situé à cent mètres de nous et les croire tirés d'affaire, lorsqu'une autre sentinelle leur coupa la route et les arrêta. Je ne pus en voir davantage : j'avais dû donner déjà aux suivants le signal de repli et dû, à mon tour, rebrousser chemin pour éviter également le coup de feu qui vint bientôt.

Nous avions, dès ce mois d'avril 44, de grandes inquiétudes sur le sort des officiers évadés repris. Les évadés de décembre repris encore en janvier, Lejeune, Corcostéguy par exemple, avaient été ramenés au camp ; mais Brunet, Willemet, qu'on avait de bonnes raisons de croire repris, n'étaient pas revenus. Nous pensions que les camarades repris étaient envoyés dans des camps spéciaux et très durs. C'est pourquoi, sachant que Lussus et Girot n'avaient été mis ni à la tôle du camp ni à la prison de la Kommandantur, le colonel Bouchacourt fit une démarche dès le lendemain auprès du colonel Berndt. Il lui fut répondu : « Vous

avertirez vos camarades que, pour contrôler les gens qui circulent en fraude, il existe une organisation allemande qui règne sur les territoires en état de guerre depuis la Pologne juqu'à la frontière espagnole. Tout prisonnier de guerre évadé qui, repris, est trouvé porteur de vêtements civils, de faux papiers d'identité, de faux papiers, de photos d'identité interdites, tombe sous la coupe de cette organisation. Ce qu'il advient de lui, je ne puis vous le dire, mais avertissez vos camarades que c'est excessivement sérieux ».

Le 24 juin, l'avis nous fut communiqué que Lussus et Girot avaient été « tués au cours d'une nouvelle tentative d'évasion » et que leurs cendres seraient enterrées au cimetière de Lubeck le 27 juin (1). Ce fut, dans le camp, un atterrement, une consternation, un véritable deuil. On découvrait tout à coup combien, en effet, c'était « excessivement sérieux ». Et, au delà de l'impression d'horreur, on ressentait une peine profonde, quelque chose comme la perte d'un ami personnel. Chacun se sentait atteint et comprenait que c'était un peu *pour lui* que ces deux camarades avaient donné leur vie.

Les Allemands épurèrent la liste qui leur avait été remise pour composer la délégation qui assisterait aux obsèques. Beaucoup d'amis de Michel, qui étaient comme par hasard spécialement « repérés », en furent exclus. Les camarades qui s'y rendirent trouvèrent là-bas, au milieu d'un déploiement de précautions, deux pauvres urnes. Elles contenaient ce qui avait été pour nous deux camarades pleins de vie et de courage. Les Allemands voulaient rendre les honneurs militaires et tirer une salve. Le colonel Bouchacourt leur fit savoir que les officiers français considèreraient cela comme une insulte, car ils estimaient que leurs camarades avaient été assassinés. La salve ne fut tirée qu'après le départ de la délégation française.

Le soir de la libération — 2 mai 45 — ma première sortie fut pour le cimetière. J'y allai avec l'abbé Jeanjean et deux autres camarades. En

(1) A une demande d'explications faite par le Service des P. G., il fut répondu, le 5 octobre 1944 que « ces officiers devaient être retirés le 9 mai de la garde de la Gestapo et reconduits à l'Oflag X C ; en chemin, ils tentèrent de s'évader à nouveau sur la grand'route de Rumohr aux environs de Kiel et trouvèrent la mort au cours de leur tentative. Il a été procédé à l'incinération de leurs corps en raison des difficultés de transport ».

Il est étrange que, dans cette version sans aucun doute mensongère, la date du 9 mai soit exacte ; elle est corroborée par le registre de la prison de Kiel. Il est possible que nos camarades aient été effectivement tués le 9 mai.

cette soirée du 2 mai, l'atmosphère était sereine, pleine des senteurs du printemps. L'immense cimetière était désert. Nous cheminions dans les allées bordées de verdure, tout embaumées de fleurs, tandis qu'au-dessus de nous, des avions allemands qui revenaient jeter quelques bombes étaient mitraillés par la D. C. A. de petit calibre. Nous goûtions au milieu de ce champ des morts, nos premières heures de liberté au sein d'une nature en fête. Nous ne pûmes, ce soir là, trouver les tombes. Mais j'y revins le lendemain et plusieurs fois les jours suivants. Nous nous y réunîmes tous pour un suprême adieu. Michel Girot et Albert Lussus reposent côte à côte au milieu des sapins, avec les autres Français ou Alliés morts à Lubeck pendant cette guerre ou la précédente. Depuis lors, ma pensée s'est portée bien souvent vers cette clairière dans les sapins, qu'on voyait presque du camp. Chaque fois je retrouve les profondes impressions de ce premier soir de liberté et, à travers elles, celles de ce 24 juin, celles de ce 27 avril, celles enfin de la présence amicale et apaisante de ces deux camarades morts *pour nous*.

Michel Girot, je l'ai dit plus haut, avait été façonné par les disciplines familiales et par le scoutisme. A son idéal scout il adhérait simplement, sans phrases. Un de ses compagnons de Route a dit comment, priant ensemble à la chapelle quelques jours avant la dernière évasion de Michel, ils avaient demandé à Dieu le courage d'être toujours décidés à s'évader, même au prix de la vie, et avaient conclu en relisant le texte du *Départ routier* : « Un Routier qui ne sait pas mourir n'est bon à rien ». Nul doute que Michel n'ait vu venir la mort dans ces dispositions.

Un Routier authentique, tel quel, sans addition, selon la loi et l'idéal du Mouvement : tel fut Michel Girot. De cet idéal, il réalisa plus particulièrement les aspects de loyauté, de pureté, de force et de devoir. Michel Girot, dit un de ses camarades qui l'ont le mieux connu, ne mentait jamais. Il mettait même parfois dans sa loyauté une brusquerie véritablement déroutante et désagréable. Il disait ce qu'il pensait sans souci de ménager quiconque. Mais il cherchait à dominer cette brusquerie excessive et il devait s'imposer de la racheter par volonté. A Colditz, il avait un jour insulté un camarade pour lequel il avait de l'aversion et qui était plus âgé et plus gradé que lui. Un ami lui fit remarquer ce que sa conduite avait de peu chrétien et de peu scout. Le lendemain, Michel se présenta en grande tenue devant le camarade auquel il avait manqué, et lui fit des excuses. Je connais d'autres traits de ce genre, de sa part. Un autre camarade qu'il avait, à Colditz, très sévèrement jugé, auquel il avait

dit des choses très dures, avec lequel même, un soir, après l'appel, il avait eu une « explication » à coups de poing, ayant fait, à Lubeck, plusieurs tentatives d'évasion belles et courageuses, Michel Girot l'accostait aussitôt et, le prenant par les épaules, lui disait : « Mon vieux, vous êtes un type épatant ; pardonnez-moi, je vous connaissais mal ».

Il est toujours très délicat, entre hommes, de parler de la pureté autrement que d'une façon générale et théorique. Pourquoi ne le dirais-je pas, pourtant, puisque d'autres, déjà, l'ont dit : Michel Girot était un être pur, et dégageait autour de lui une impresion de pureté. « Je ne sais si j'ai l'esprit assez pur pour parler de lui », a écrit un de nos camarades. « Ceci peut paraître prétentieux ou ridicule ou incompréhensible, mais pour ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé, ceux-là comprendront la crainte que je puis avoir de parler de Michel Girot. Une telle pureté émanait de tout son être, une telle joie enfantine de son sourire, une telle paix de son simple passage, mais aussi une telle inébranlable volonté d'aller toujours tout droit là où il faut aller, de faire tout ce qui doit être fait, que je n'ai pu m'empêcher de l'appeler dans le fond de mon cœur « Ange et Soldat ». »

Le souci de faire dominer le devoir sur l'impulsion ou la commodité était, chez lui, très net, et se remarquait dans maint détail quotidien. Quand quelque chose *devait* être fait, il lâchait ses autres occupations et, sans discussion, comme d'instinct, se présentait disponible. Chez un être aussi capable de haïr ce qui lui déplaisait, le fait de surmonter ses aversions était très remarquable.

Sa brusquerie, parfois déconcertante, ne l'empêchait pas d'être extrêmement attirant et sympathique. Quand, en juin 45, je visitai sa famille, je compris mieux de quelle sève la belle tige, trop tôt coupée, était issue ; quelles réserves de foi et de haute vie avaient alimenté son âme et, au moment de prendre congé, je me surpris à dire, les larmes aux yeux : « Nous aussi, nous avons et garderons le culte de Michel ».

***

Celui du capitaine Albert Lussus sera entretenu à son foyer, hélas ravagé : deux charmantes petites filles, souriantes et appliquées, mais qui l'ont trop peu connu et dont l'aînée faisait sa première communion dans le temps même où son papa était condamné à la mort...

Né le 20 février 1900 à Paris, Albert Lussus était pourtant périgourdin de cœur comme de souche familiale. Etait-ce à cet enracinement dans un vieux pays qu'il devait son goût pour la préhistoire ? Il avait participé

à des fouilles et manipulé personnellement les silex taillés, reliques d'un mystérieux passé. Il nous avait fait, à Colditz et à Lubeck, des conférences sur la préhistoire. Il avait une culture très considérable et continuait à travailler beaucoup, bien que son service parmi nous accaparât une grande part de son temps.

Sorti de Saint-Maixent, il était, au moment de la guerre, lieutenant au 161e Rég. d'Infanterie de Forteresse. Il avait défendu son ouvrage (citation à l'ordre du Corps d'Armée) et, comme beaucoup de garnisons de la Ligne Maginot, n'avait été fait prisonnier qu'après l'armistice (4 juillet). Envoyé au camp de Nienburg (Oflag X B), il s'en était évadé par un tunnel dans la nuit du 22 au 23 juin 1941. Repris par une patrouille à 15 km. du camp, il n'avait cependant été envoyé à Colditz, où il n'y avait plus de place, qu'environ un an après, quand Colditz devint purement camp d'évadés. Peu après son arrivée, Guigues, accaparé par toutes sortes d'affaires de radio et de fausses clefs, lui avait repassé son officine de faux papiers. C'était un travail ingrat, toujours entouré d'un certain mystère, pour lequel il fallait du soin, de l'ordre, de la patience, et de l'esprit de méthode. Albert Lussus a pu ainsi rendre service à des dizaines de camarades. Travaillant pour l'évasion des autres, il n'avait guère le temps de préparer sa propre sortie, et c'est pourquoi Edouard Debats, d'accord avec toute son équipe, lui avait offert une place dans la sortie de son tunnel (26-27 avril 1944).

Du reste, depuis son arrivée à Lubeck surtout, Albert Lussus avait ajouté à son travail de faux papiers celui de rassembler et de rechercher les renseignements qui pourraient, éventuellement, êtres utiles dans les circonstances qu'amèneraient avec la défaite et le recul des forces allemandes, l'approche de notre propre libération. A Lubeck comme à Colditz, où ces éventualités avaient été également prévues et préparées, notre grande idée était de prendre contact avec les kommandos, d'en grouper et, éventuellement, d'en encadrer les éléments. Et pour cela, d'abord, d'être renseignés sur leur position, leur composition, leur effectif ; puis, si possible, de garder avec eux un contact secret, d'établir des conventions, une possibilité de liaison éventuelle. Programme ingrat car, dans des camps comme Colditz ou Lubeck, où rien ne rentrait, d'où rien ne sortait, tout contact avec le dehors se heurtait à de grandes difficultés.

A Lubeck, Albert Lussus travaillait en ce sens sous la direction du colonel (maintenant général) Curnier. Il avait pour son chef qu'il avait

connu à Nienburg, une estime et une confiance que celui-ci lui rendait et dont il a franchement témoigné après la mort de notre camarade. Entièrement donné à sa tâche, Albert Lussus avait ordonné ses projets d'évasion en conséquence. Avec un très haut esprit de devoir et d'abnégation, il s'évadait, le 27 avril, en uniforme de soldat, et il comptait rester quinze jours, trois semaines, le temps qu'il faudrait, dans la région de Lubeck, avant de rejoindre la France et si possible, l'Armée combattante, afin d'organiser sur place le service de renseignements sur les kommandos et de liaison avec eux. Albert Lussus n'avait pas reçu, il s'était donné cette mission ; mais elle avait été homologuée par ses chefs. Plus que tout autre de nos camarades, il est vraiment mort pour servir et dans le service de la France.

Il rampait encore dans le champ et il allait atteindre le petit ruisseau, à 100 mètres en contrebas du chemin de ronde, lorsque des coups de feu forcèrent Michel Girot à courir vers le ruisseau. Il fut entouré et repris en même temps que Michel par des sentinelles postées sans doute au niveau du ruisseau et dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Le sort de nos deux camarades fut dès lors lié.

L'enquête menée à l'été 1946 par le lieutenant Leb a éclairé jusqu'à un certain point le mystère de la disparition de nos deux camarades. Le jour même de l'évasion, 27 avril, une fouille générale du camp français devait avoir lieu, pour laquelle étaient arrivés, outre le général Rossum, commandant les P. G. de la Région X, une soixantaine de membres de la Gestapo et de la Kripo (1). Sur l'ordre de Rossum et de Präger, de la Kripo, chargés pour la Région X de l'arrestation des P. G. évadés, nos deux camarades ont été aussitôt remis par Klau à la Kripo de Kiel venue pour fouiller le camp. Emmenés par Mann, de la Kripo de Kiel, ils ont été écroués à la prison de Kiel ce 27 avril à 20 heures 30, avec la mention : « Arrestation » (*Verhaftung*). Le 6 mai, le registre de la prison porte : *Gestapo* ; puis, le 9 mai : « Libérés le 9 mai 1944. Gestapo Schins ». Ils ont donc été, ce même jour, remis à un agent de la Gestapo et emmenés par celui-ci pour une destination inconnue. Un officier hollandais se trouvant dans une situation semblable à la leur a été, au mois d'août, transféré de Kiel au camp de Russes qui était sous les ordres de l'officier de Gestapo Post et où beaucoup de prisonniers ont été fusillés.

Dans le courant de juin, Schleuss, assistant de Präger pour la région

(1) *Geheimstaatspolizei* ; *Kriminalpolizei*.

de Lubeck ramena à la Kommandantur deux urnes, qu'il croit se souvenir avoir reçues de Berlin et qui contenaient les cendres de nos deux camarades. Ceux-ci, prétendait Schleuss, avaient été tués par la police lors d'une nouvelle tentative d'évasion : version classique des exécutions de la Gestapo ou des camps de concentration, et que les Allemands devaient répéter tant au colonel Bouchacourt qu'à la Mission Scapini, ajoutant cette précision : dans la région de Kiel. En l'absence de papiers, l'administration du cimetière refusait de procéder à l'inhumation des urnes. Il fallut qu'un officier du camp, sans doute Klau, vînt ordonner cette inhumation au nom d'un intérêt militaire.

Le capitaine Albert Lussus restera dans notre souvenir comme un modèle de service sérieux, souriant, mené jusqu'au bout dans un esprit d'abnégation totale. Il était exceptionnellement en mesure, s'il avait réussi dans son évasion, de rendre dans la Résistance des services efficaces. Il alliait à un sérieux et à un équilibre qui inspiraient confiance une bonne humeur rayonnante. Il était toujours prêt à rendre service, à répondre à une demande. Il était gai ; lorsqu'il évoquait, par exemple, ses souvenirs d'un ancien chef et qu'il lançait, en l'imitant, son « Je ne vous le fais pas dire... », il était irrésistible. Dans sa chambre, à sa popote, qui était l'une des plus bruyantes et des plus agitées, il était très aimé.

A son foyer, où sa femme continue courageusement l'éducation de ses enfants, son portrait est encadré de sa croix de guerre et de sa légion d'honneur. Et sans doute la citation qu'il gagna près de nous, dans l'obscurité d'une mort atroce, est-elle plus belle encore que celle qu'il avait gagnée comme officier d'un régiment de forteresse commandant un petit ouvrage.

CITATION DU LIEUTENANT MICHEL GIROT
A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE EN DATE DU 22 JANVIER 1942

Officier de liaison auprès du 15e R. T. A., s'est porté volontairement à l'aide de la section antichars de Montplonne, assurant lui-même le service d'une des pièces qui, sous le feu de l'ennemi, est parvenue à détruire deux chars, dont un char lourd, et à mettre le troisième en fuite.

CITATIONS DU CAPITAINE ALBERT LUSSUS
A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE EN DATE DU 17 MARS 1941

Officier très brave et d'une très grande énergie. Excellent commandant d'ouvrage. A fait échouer, grâce à son sang froid et à son magnifique exemple, toutes

les tentatives ennemies dirigées contre son ouvrage. Par l'appui de feux judicieusement préparés et déclanchés avec à-propos, a apporté en diverses circonstances un appui précieux aux ouvrages voisins.

PROMOTION POSTHUME DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Officier ayant le plus haut sentiment du devoir. Fait prisonnier en juin 1940, a fait preuve pendant toute la captivité d'un moral remarquable. Grâce à une activité inlassable, une hardiesse et un esprit d'observation peu communs, a pu recueillir les renseignements les plus nombreux et les plus privés. A contribué au succès de plusieurs évasions. Evadé deux fois, dont la dernière fois du camp de Lubeck en février 1944, a été repris, remis à la Gestapo qui l'a assassiné.



Lieutenant Robert HANUS

Je le connus d'abord à Mayence, où il arriva le 10 janvier 41 dans un groupe de Nord-Africains venant de Weinsberg (Oflag V A). Il était bien du Nord, en effet, mais il n'avait rien d'africain. Seulement, on avait promis à ces officiers de les envoyer sous un ciel plus ensoleillé, quelque part en France, et Hanus s'était, comme un certain nombre d'autres, fait ajouter à la liste, espérant gagner au change et sans doute avoir des possibilités meilleures pour revenir à la liberté. Comme ses camarades, il fut déçu. Mayence n'était pas la France et je comprends par surcroît que diverses circonstances avaient fait de l'Oflag XII B, à cette époque, un camp qui devait décevoir.

Je le remarquai le jour même de son arrivée car, en compagnie d'un ami dont il était inséparable, il était venu de suite visiter la chapelle, à laquelle on accédait par ma petite chambre. Avec ce même ami, il faisait d'interminables tours de camp, le col de son manteau négligemment relevé à la manière des jeunes gens d'avant-guerre, bavardant de ceci ou de cela.

Il eut pourtant très tôt, à Mayence, le désir de l'évasion et prit part à différents projets ou travaux, en particulier à ceux dont s'occupait Rondenay : des souterrains à partir soit du bâtiment dit de la Quarantaine, soit des caves. Il porta finalement son choix sur ce recoin du camp, un peu reculé et d'une topographie compliquée, où l'on avait chance de pouvoir manigancer quelque chose sans être repéré : celui de la baraque des colis et de la bibliothèque. Finalement, c'est de là qu'il partit, avec Lasgnier, le 15 décembre 41. Les deux conjurés se cachèrent et se laissèrent

enfermer, le soir, dans la bibliothèque ; leur absence fut camouflée, à l'appel, par des mannequins. Assurés de ne pas avoir éveillé l'attention, ils réussirent à sortir, de la bibliothèque, sur le chemin de ronde et, de là, à franchir les barbelés et à gagner le mur de la citadelle. Il fallait, une fois sorti des barbelés, descendre les remparts de la citadelle, à proximité des sentinelles. Ce fut une opération longue ; la corde, faite de bouts de ficelle ramassés partout et partiellement en papier, se rompit ; nos deux camarades mirent presque toute la nuit à gagner la route. De là, voyage classique en train. Ils passèrent la frontière entre l'Alsace annexée et la France dans un train de marchandises dont ils ignoraient qu'il fût en réalité chargé de munitions, et donc attentivement surveillé. Découverts par une patrouille, ils s'enfuirent et tentèrent de se réfugier dans un bois voisin. La garde du convoi, croyant avoir affaire à des saboteurs, fit stopper le train, cerna le bois et monta une véritable chasse à l'homme, avec chiens et coups de fusil. Ils se rendirent.

Ils étaient à quelques kilomètres de Nancy...

Après avoir purgé sa peine, Hanus et son compagnon furent envoyés à Colditz. Déjà sérieusement aguerri, il y était cependant encore le jeune homme aimable et soucieux d'élégance. Il écrivait un roman qu'il comptait, je crois, soumettre à Maxence van der Meersch qu'il avait rencontré avant la guerre (qu'est devenu son manuscrit ?) ; il tenait fort bien et avec beaucoup de naturel, au théâtre, un rôle comme celui du jeune mondain dans *Topaze*. Un peu plus tard, il se mit sérieusement à un travail et commença l'anglais avec Boutard. Mais dans la période noire au point de vue des évasions qui alla, pour Colditz, du début de 42 au départ pour Lubeck, Hanus demeura un de ceux qui cherchèrent et tentèrent activement la sortie.

Il était entré dans une équipe de Hollandais dont le plan, reposant comme toujours sur l'observation d'un détail particulier, supposait beaucoup de « culot », de savoir-faire et de chance. Ils avaient remarqué que la toiture d'un petit grenier, recouvrant l'étroit couloir qui courait au-dessus du portail d'entrée, se relevait, en rejoignant le Saalhaus, jusqu'au niveau du théâtre. En perçant le mur de celui-ci au ras du plancher et à l'endroit voulu, on devait pouvoir déboucher dans le petit grenier, le traverser, atteindre les combles du bâtiment où se trouvait le poste de police et, par l'escalier, descendre jusqu'à celui-ci... Dès lors, *il n'y avait plus qu'à*... le traverser et franchir l'une des deux portes de la cour de la Kommandantur... Pour cela, l'un des Hollandais parlant bien l'alle-

mand serait habillé en sous-officier allemand censé conduire une corvée d'ordonnances. Le trou fut percé dans de bonnes conditions et les premiers, le faux sous-officier en tête, s'engagèrent dans les greniers. Mais, ô malchance, dans celui du Corps de garde ils tombaient sur un vrai sous-officier allemand, qui appréhendait le faux... Les autres arrivaient cependant, en rebroussant chemin, à se dégager, et Hanus nous revenait sans avoir été pris.

Quelques mois plus tard il tentait, avec Michel Girot, une sortie par les cuisines, dans la cour de la Kommandantur. Repérés, mais non dénoncés par le sous-officier allemand des cuisines, tout deux rentrèrent dans le camp sans avoir pu déboucher.

Robert Hanus faisait partie du second convoi de Colditz à Lubeck : il arriva donc le 15 juillet dans ce grand hangar servant de garage, où se passait la fouille d'arrivée. Avec Boudaud et Janota, un Polonais que les Allemands nous avaient adjoint, il se glissait pendant la fouille dans la fosse aménagée pour le nettoyage des camions et recouverte de madriers. Après avoir attendu dans cette cachette la nuit et la solitude, ils seraient aisément sortis du garage et du camp allemand où celui-ci se trouvait. Malheureusement, le camouflage de l'appel se fit mal, les trois absents furent signalés, recherchés, retrouvés, et notre camarade fit un séjour en tôle avant même d'entrer dans le camp.

Comme les substitutions d'identité avec des ordonnances avaient bien réussi, Hanus, vers la fin de l'automne 43, prit la place de Baquet, tandis que Lasgnier prenait celle de Coussy. Nous vîmes alors nos deux camarades Zizi (Hanus) et Coco (Lasgnier) faire les corvées, vider les poubelles, arranger et désherber les barbelés, nettoyer les cabinets... L'hiver arrivait, les semaines passaient, aucune corvée à l'extérieur ne se présentait. Il semblait que les Allemands se méfiassent définitivement et qu'aucune occasion de travail à l'extérieur des barbelés ne se présenterait plus. Cependant, le 25 janvier 44, Hanus et Béchard, en ordonnances, allaient chercher des pommes de terre dans le camp allemand, et Hanus pouvait « gicler » sans laisser à Béchard, malheureusement, le temps ou l'occasion d'en faire autant.

On a su, depuis, qu'il avait travaillé d'abord une huitaine de jours dans une usine où l'on tournait des obus : le temps d'acquérir des papiers qui lui permissent de prendre le train. Cependant, craignant d'être repéré au passage de la frontière, notre camarade la franchit à pied ; il traversa

de même la Belgique jusqu'à Roubaix, où il retrouva sa femme, et Tourcoing, où il embrassa son père.

Evadé d'Allemagne, il voulait aussi s'évader de France. Il chercha à passer en Espagne : c'était trop tard. Il chercha surtout à gagner l'Angleterre. Il faillit de peu y réussir. A grand peine, Dehen, évadé de Lubeck le 17 décembre 43 sous un camion, avait obtenu une place pour lui et même une autre pour Hanus dans une vedette qui partait pour l'Angleterre du pied des falaises de Plouha. Hanus fut en retard au rendez-vous et manqua l'occasion. Nous avons eu, à l'époque, dans une lettre clandestine, un écho de sa déception. Il eut même quelque difficulté, d'abord, à entrer et à être homologué dans la Résistance et dans l'Armée secrète.

Au maquis, il commença une vie nouvelle, celle pour laquelle il était appelé, pour laquelle il s'était préparé, pour laquelle il s'était évadé. Après la défaite de 40, il s'était demandé souvent s'il avait fait tout son devoir ; un jour, il avait écrit sur son carnet de captivité : « Jusqu'ici je croyais avoir fait mon devoir. Je sais maintenant qu'il aurait fallu être un héros. La guerre demande le don complet de soi. » Ce don, l'heure en était venue comme était revenue celle du combat. Robert Hanus vécut au maquis des Côtes-du-Nord des semaines heureuses. Il faisait partie d'un groupe où beaucoup venaient du scoutisme et où l'on communiait dans les mêmes sentiments de patriotisme et de foi chrétienne profonde. L'atmosphère dans laquelle ce groupe travailla solidairement avec d'autres a été évoquée par M.-P. SALONNE dans *Fends-la-bise. Scènes du Maquis breton*, où notre camarade est dépeint sous son nom de maquis de lieutenant Raoul. Alors Robert Hanus put réaliser pleinement, dans le don de soi, la vocation de chef qu'il portait en lui. Avec lui, pour lui, ses camarades auraient fait n'importe quoi. De s'entendre dire simplement par lui : « Ça, c'est au poil ! », ses maquisards se sentaient récompensés de toutes les fatigues endurées, de tous les dangers courus.

Ce furent alors tous les travaux de l'organisation d'un secteur dont la responsabilité reposait sur lui depuis l'arrestation de son chef, le commandant Métairie ; la préparation et la réception des parachutages, la transmission des messages, les rencontres inopinées, parfois sanglantes, avec les patrouilles, la Gestapo... Robert Hanus avait eu peur, s'il était pris et torturé, de parler. Mais on sait que ni lui ni aucun de ses camarades n'a parlé.

On attendait un parachutage important dans la région de Hénon, à

l'ouest de Moncontour. Robert Hanus et ses camarades étaient réunis à la ferme des Salles. C'était le dimanche 8 juillet 44. Au cours de la nuit et au petit matin, la ferme fut cernée par les Allemands. Les maquisards se défendirent et, pour protéger le départ de ses hommes, Robert Hanus resta avec les autres chefs, Félix Veillet-Deslandelles, Edouard Martin et quelques autres, poursuivant leur résistance jusqu'à épuisement des munitions. Le combat dura une heure et demie, les Allemands y perdirent une trentaine d'hommes. Ils finirent par mettre le feu à la ferme. Robert Hanus et ses camarades se rendirent. Avec les habitants de la ferme, ils furent emmenés en camions un peu au sud, à Uzel, où la Gestapo avait son centre d'interrogatoire et de torture dans l'école. Ils furent, à plusieurs reprises, interrogés, atrocement battus et ensanglantés (1). Ni Robert Hanus ni aucun de ses compagnons ne parla. Un de ceux-ci, rencontré alors par un témoin survivant, le lui fit entendre en mettant un doigt sur sa bouche. Puis, le 14 juillet, ils furent emmenés et fusillés dans la forêt de l'Hermitage de Lorge, entre Uzel et Hénon.

Ce jour-là, précisément, à Lubeck, après des mois de palabres et de discussions, nous nous étions tous réunis dans une atmosphère de réelle union patriotique, sur le plan du pur service de soldat qui était le nôtre. Ainsi la France se retrouvait-elle, et la « Marseillaise » qui était chantée partout, devant les mitraillettes en lisière d'une forêt bretonne comme dans toutes les prisons et tous les barbelés où le nazisme blessé à mort tenait captifs des hommes libres, prenait-elle une fois de plus un sens d'une plénitude bouleversante.

Robert Hanus était né à Paris le 29 janvier 1915, le second d'une famille de huit enfants dont l'aîné, Michel, fut tué en 1940, en Champagne. C'était cet aîné qui, à des recommandations que lui faisait son père, répondait pendant la guerre : « Tu peux être tranquille, le souvenir de Maman est là » O familles françaises, ô nos mères, savez-vous que tout ce qu'il peut se trouver de bon en nous vient de vous ?

Son père, ancien bâtonnier du barreau de Dunkerque où Robert avait fait ses classes au collège Notre-Dame des Dunes, était notaire. Robert faisait sa licence de droit. Plus tard, il épousait la fille d'un industriel de Roubaix. Serait-il notaire, serait-il dans les affaires ? Il y avait certes en lui un ami du confort et de la vie bourgeoise. Tel que je l'ai connu à Mayence en 41, puis à Colditz au début, il portait en lui les possibilités

(1) Cf., dans le livre de M.-P. Salonne, p. 211, le témoignage de madame Baratoux, qui se rapporte à notre camarade et à ses amis.

d'un parfait homme du monde ; catholique par tradition, mais gardant quelque chose de mondain et de superficiel du côté du caractère. Cependant il portait également en lui un ferment d'idéalisme, cet appel du héros et du saint qui ne cesse de travailler les consciences. Contre l'attente de sa famille, de sa belle famille, m'expliquait-il un jour, il avait choisi de rester dans l'armée et, officier de réserve au 13ᵉ Dragons, il avait, avant guerre, demandé à demeurer en activité.

De sa conduite dans la guerre de 39-40 sur laquelle, comme bien d'autres, il connaîtra plus tard des scrupules, les citations qui lui furent décernées portent témoignage. Nous avons vu ce que furent sa captivité et sa résistance, du moins quant aux actions extérieures.

Mais l'approfondissement moral et spirituel qui s'opéra alors en lui ne fut pas moins remarquable. Il voulut ne pas se laisser vivre, moins encore se contenter d' « exister », mais faire vraiment quelque chose de sa vie.

> Dieu a permis, écrivait-il dans son carnet, que je sois sauf pour être plus apte, plus utile, doué de plus de cran et de connaissance de la guerre, en vue de la revanche ! Pour que j'aie, surtout, plus d'enthousiasme et plus de compréhension de cette nécessité nationale : servir. Pour que je sois aussi plus prêt au sacrifice, parce qu'il me paraîtra plus facile.
>
> Etre chrétien sans être une punaise de sacristie. Etre pieux, humble devant Dieu, faible devant lui, tout en étant fort aux yeux des hommes et du monde. Etre un mystique et vivre dans l'action : c'est l'équilibre que je dois chercher et trouver.
>
> M'étudier moins ; étudier davantage les autres. M'offrir aux autres pour me dégager de moi-même. Parler moins. Ecouter plus. Etre calme dans la discussion pour m'assimiler les arguments de l'adversaire.
>
> Je sais que je dois faire quelque chose de ma vie. Surtout, mon Dieu, donnez-moi de ne pas m'avouer avec angoisse, à mon dernier jour, que j'ai tout gâché et rien fait.
>
> L'impossibilité que je sens de ne rien pouvoir refuser à ceux que j'aime...

Durant ces mois de décembre 43 et de janvier 44 où il vidait les poubelles et faisait les corvées, il me confia à plusieurs reprises sa joie d'avoir pu vivre quelques mois dans le milieu des ordonnances. « Même si cela ne devait me mener à rien, disait-il, je ne le regretterais pas, mais recommencerais volontiers, parce que j'ai appris là beaucoup. J'ai connu une humanité que j'ignorais. » Il ajoutait — pourquoi ne le dirais-je pas, moi, puisqu'il eut la simplicité de me le dire ; et qui donc oserait en sourire ou s'en étonner ? — il ajoutait que ce séjour parmi les ordonnances lui avait fait beaucoup de bien au point de vue de sa foi, de sa vie religieuse et de la lutte, où il se voulait également vainqueur, de la pureté.

Combien l'opacité des consciences les unes aux autres, en même temps qu'elle est une sauvegarde et permet l'exercice de la liberté, est aussi une terrible limite ! Comme nous avons pu, ayant vécu ensemble pendant des années, passer les uns à côté des autres sans nous connaître, sans nous être révélé notre vrai visage, sans savoir ce que nous avions pu être les les uns pour les autres, obstacle ou aide, tentateur ou révélateur du bien... Les siens, à son retour, l'avaient trouvé moralement changé : il était à la fois le même et très différent. Il était plus homme, plus fort, mais toujours aussi sensible, aussi idéaliste.

Je trouve très remarquable cette montée d'un caractère dégageant soi-même sa personnalité et réalisant son idéal ; développant, de ce qu'il avait reçu de son milieu, les germes de force et de pureté, et dépassant les possibilités de vie superficielle, égoïste et facile ; choisissant, contre une partie de soi-même et de sa tradition, pour une autre partie, meilleure et de réalisation plus difficile. Il eût pu être un « bourgeois », selon le sens péjoratif qu'on donne parfois à ce mot. Il avait choisi de mettre dans sa vie une part d'aventure, d'art, de poésie, et surtout une plénitude de don. Peu avant son départ du camp, ayant entendu dire qu'en France les milieux bourgeois retenaient leurs enfants de participer au maquis ou à la résistance, il en avait été indigné. Il avait, lui, lucidement et d'une façon de plus en plus résolue, choisi la voie d'un Psichari, celle qui mène d'un cadre bourgeois à un ordre de service rude, et finalement à accomplir la mystérieuse mission de « racheter la France par le sang ».

CITATIONS DU LIEUTENANT ROBERT HANUS

A L'ORDRE DE LA DIVISION, EN DATE DU 30 MAI 1940

Officier brave et calme. Le 14 mai 1940, au cours d'un repli difficile exécuté sous le feu de l'ennemi, a rallié autour de lui des éléments épars et les a ramenés en ordre parfait dans les lignes françaises. A exécuté le 21 mai une liaison moto avec un peloton de chars sous un violent bombardement.

A L'ORDRE DE LA BRIGADE, EN DATE DU 18 JUIN 1940

Le 16 juin 1940, chargé avec un groupe de chars de débloquer l'entrée d'un village, a contre-attaqué avec allant malgré une violente réaction anti-chars. Ayant eu son char plusieurs fois transpercé et immobilisé, et lui-même blessé, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir ramené son équipage (1).

(1) Madame Hanus m'a communiqué que cette citation n'est pas de tous points exacte ; le commandant L. a refusé de la faire rectifier comme le lui avait demandé notre camarade.

CITATION POSTHUME DANS LA RÉSISTANCE

Lieutenant Robert Hanus (Raoul). Devint un des chefs de la Résistance dans l'Armée secrète. Après quatre évasions d'Allemagne, dont trois infructueuses, adjoint du commandant Métairie, il réorganisa, après l'arrestation de celui-ci, tout le secteur qui lui était confié. Animé du patriotisme le plus ardent, il insuffla à ses hommes un magnifique esprit de résistance. Torturé et tué par la Gestapo après avoir été pris au moment où il organisait un parachutage dans le secteur de Moncontour.

PROMOTION POSTHUME DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Cet officier, après s'être vaillamment battu en 39-40, a été fait prisonnier le 16 juin 1940. Après trois tentatives d'évasion il réussit à rentrer en France en mars 44. Il se rallia aussitôt à la Résistance et fut fait prisonnier après un dur combat le 10 juillet 44 au cours d'une opération de parachutage à Hénon. Il fut fusillé le 14 juillet dans la forêt de l'Hermitage Lorge, près de Saint-Brieuc.



Colonel André RONDENAY

Le 12 ou 13 octobre 1940 arrivait au camp de Mayence (Oflag XII B) un groupe de camarades venant de Warbug (Wesphalie). Dans ce groupe se trouvait, pour le plus grand bonheur du camp, un orchestre complet, avec ses instruments. Le dimanche suivant, installé sur une petite estrade en bordure du préau, l'orchestre donnait son premier concert de chansons françaises et de jazz. Dans ce camp passablement morne et qui était alors peu organisé et difficilement organisable, parce que peu nombreux et très instable, l'orchestre fut, dès lors, pour beaucoup, une distraction attendue. L'orchestre, qui avait obtenu de demeurer groupé, logeait dans une grande chambre sous les combles. Il régnait là une atmosphère extraordinaire. Juché au quatrième étage d'un empilement de lits, l'un jouait du saxophone ; au milieu des violons qui s'exerçaient, d'un tintamarre d'instruments et d'interpellations, des crépitement de la cuisine, l'un composait ou harmonisait, un autre étudiait de l'allemand ou prenait une leçon de mathématiques. C'est dans ce cadre, où il se trouvait à l'aise, que j'ai vu bien des fois Rondenay. Je le trouvais le plus souvent étudiant, ou composant quelque chanson ou quelque sketch. Son talent de chansonnier était extraordinaire. Il savait pasticher, « mettre en boîte », monter un scénario comme pas un. Sans peine, il se serait fait, dans ce domaine, un nom et une situation. Du reste il avait pour tout une facilité exceptionnelle.

Il avait, et sans doute tenait-il de sa mère, une nature d'artiste. Extérieurement, tel que je l'ai connu d'octobre 40 à avril 41, il avait

quelque chose de bohème et fantaisiste qui le faisait représenter plus un artiste qu'un militaire : avec son calot planté de côté sur une abondante chevelure, arrivant toujours l'un des derniers à l'appel, hâtivement habillé ou ayant simplement passé sa capote, avec un je ne sais quoi de frondeur et de non-conformiste dans le regard, le port de tête, les reparties, il déroutait plutôt. Sa conversation déroutait davantage encore. Le faisait-il exprès, ou par une sorte d'instinct qui le portait à entourer comme d'un masque une personnalité étonnamment créatrice, à laquelle tout cadre pesait ? il avait comme un besoin de scandaliser le Bourgeois, de démolir en paroles ce pour quoi même, bientôt, il donnera sa vie dans les conditions les plus magnifiques.

Pour ma part, je n'ai compris qu'à la lumière de cette mort et du combat qui l'a précédée, de quelles qualités ces apparences étaient comme la menue monnaie, à quelles attitudes profondes elles servaient d'alibi autant que d'expression. Partout où il était passé, Rondenay avait pris, par rapport au cadre, une sorte de tangente : au lycée, à Polytechnique, il avait été l'homme des chahuts, des effractions de serrures, l'animateur des fêtes, l'auteur de chansons et de revues. Utilisant son talent naturel, c'était un besoin profond de non-conformisme qui s'exprimait ainsi. Ce goût des tangentes anodines présageait des évasions plus cranteuses. La blague constante de tout trahissait la volonté de ne se laisser retenir par rien, de n'être le prisonnier d'aucun système de convenances. L'action clandestine magnifiquement efficace et intrépide que Rondenay devait mener pendant près d'un an s'alimenterait à des réactions de fond dont les manifestations, dans ce milieu mesquin et artificiel des écoles ou de la captivité, n'avait pu montrer que les aspects superficiels du non-conformisme foncier.

Il se préoccupa d'évasion au moins depuis le printemps 41. Il fut d'une entreprise de souterrain à partir d'une chambre de la « Quarantaine ». Comme d'autres il chercha, à partir des caves, un souterrain de l'ancienne citadelle qu'on disait avoir existé. Il seconda les évasions d'Hanus et Lasgnier, de Boscheron et Lamidey. Il avait repris un travail de tunnel à partir des caves ; un jour, alertés par du bruit, les Allemands survinrent ; Rondenay, arc-bouté de toutes ses forces, maintint fermée la porte qu'ils poussaient, jusqu'à ce que ses camarades aient eu le temps de fuir par un soupirail par lequel il s'enfuit lui-même, d'un bond, au dernier moment.

Repéré ainsi en diverses circonstances et, d'une façon plus constante

encore, par les chansons et les sketchs à double sens, où les Allemands savaient bien qu'ils étaient bernés mais se trouvaient impuissants à en faire la preuve et même à tenter de la faire sans se rendre plus ridicules encore, Rondenay fut, en janvier 42, envoyé à Colditz. Surveillé par un Allemand tandis qu'il faisait ses bagages, il ne peut extraire de leur cachette des papiers qu'il avait reçus de sa femme ou qu'il avait fabriqués. Cette circonstance, et le manque de vêtements civils lui fit manquer de saisir, durant son voyage de Mayence à Colditz, une occasion d'évasion qu'il eût pu exploiter aisément et qu'il dut regretter dans la suite de ne pas avoir suivie. Ses gardiens l'avaient enfermé, pour la nuit, dans un cabanon glacial, puis étaient partis se détendre. Il força la serrure et alla rejoindre ses posten au *Soldatenheim*, les avertissant qu'ils aient à le chercher dans la salle d'attente... Ah, s'il avait eu alors ses papiers et une meilleure tenue !

Mais, à Colditz même, il recevait de sa femme de l'argent, des papiers de travailleur pour une usine de Mayence, une tenue d'enseigne de vaisseau venant de son frère et facilement transformable en vêtements civils : « C'est l'uniforme des artilleurs parachutistes », expliquait-il, comme plus tard Graftieaux devait présenter ses culottes de golf en velours brun comme l'uniforme de la Garde noire du Sultan... Ce fut à Colditz que Rondenay composa, sur l'air de la Marche du Maréchal Pilsudski, des paroles que la chorale chanta dès lors dans les grandes circonstances. A Colditz, c'était le moment où, après plus d'une année de tentatives d'évasion quasi quotidiennes, la Compagnie française subissait le coup très dur de la découverte du grand tunnel (mi-janv. 42) et la reprise en mains qui se marquait par la condamnation à mort de notre camarade Verkeste. Mais, de toute façon, Rondenay, n'eut pas le temps de rien tenter alors ; en mai 42, la partie de la Compagnie française classée non-évadée, c'est-à-dire qui avait sur sa fiche signalétique, au fichier de la Kommandantur, non un cavalier vert (évadés), mais un cavalier jaune (juifs) ou rouge (« gaulliste », ou « communiste », ou « syndicaliste » ; toujours « deutschfeindlich ») était envoyée à Lubeck, où les Allemands formaient un Oflag de P. G. « politiques » dont les hôtes de choix, objets d'un traitement spécial de cellule et de surveillance, furent alors le fils de Staline et le fils de Léon Blum.

Aux premiers groupes de Français qui arrivèrent à ce « second Lubeck », le commandant allemand du camp déclara : « Vous êtes ici parce que vous êtes des ennemis de l'Allemagne, et vous y resterez. Quand la guerre sera finie, vous ne reverrez pas la France. »

Rondenay pensait toujours et plus que jamais à l'évasion. On lui avait bien pris son uniforme de marine à la fouille d'arrivée. Mais aucune serrure ne lui résistait ; il pénétrait, comme Guigues et ses semblables le feront par la suite tant de fois, dans la baraque des colis où les objets saisis étaient gardés en dépôt ; il récupérait son costume. On le lui reprenait le lendemain ou le surlendemain au cours d'une fouille ; il le récupérait une seconde fois clandestinement au dépôt des objets saisis (« beschlagnamés », disions-nous)... Ainsi paré, Rondenay tâtait les possibilités du camp, il mûrissait divers projets. Il participait d'abord aux travaux d'un souterrain qui partait de la baraque 1, dont un angle était très proche, scandaleusement proche des barbelés de la face sud du camp. Cet angle était occupé précisément par la chambre affectée au lieutenant Jacob Djougachvili, fils aîné de Staline (1). Le souterrain était très avancé quand, un gros orage ayant raviné le terrain, un affaissement du sol se produisit entre les deux panneaux de barbelés, qui fit découvrir le travail. Le fils de Staline quitta le camp de Lubeck ; en août 43, la baraque 1 fut démontée. Le coup, de toute façon, était gâché. Un soir, en compagnie de Blanguernon, Rondenay essaya de gagner et de passer les barbelés en rampant sous un camouflage, à partir d'une baraque polonaise. Une sentinelle buta dans le premier rampeur et fit tout échouer. Ce second échec révéla à Rondenay la difficulté d'une évasion directe, en force, pourrait-on dire. Il fallait trouver quelque chose qui relevât à la fois du cran et de l'astuce, une évasion plutôt en ruse et en culot.

Une évasion est souvent suspendue à une astuce, à l'utilisation d'une circonstance qui se présente parfois rarement et sur laquelle une recherche attentive et longtemps poursuivie a éveillé l'attention. Une observation de ce genre avait suggéré à Rondenay un projet tout en finesse et en audace. Pour cela, il lui fallait une de ces cartes que les officiers allemands et les fouilleurs montraient à la sentinelle à l'entrée et à la sortie du camp. Au cours d'une fouille, Rondenay subtilisait une de ces cartes dans la poche de l'officier qui dirigeait la fouille ; il en notait instantanément

(1) Sur le séjour de celui-ci au camp de Lubeck, voir un article circonstancié dans le *Figaro littéraire* du 19 avril 1947.

le texte et la disposition, la remettait dans la poche d'où il l'avait extraite puis, tranquillement, la reproduisait à deux exemplaires : une pour lui, une pour son binôme d'évasion, qui sera finalement Krugel, auquel Blanguernon avait laissé sa place parce qu'il fallait quelqu'un qui parlât parfaitement l'allemand.

L'équipe de sentinelles spécialisée dans la fouille du dessous des baraques utilisait des combinaisons bleues et un matériel de crochets et de lampes à l'acétylène qu'elle remisait dans un local à l'extrémité de la baraque des prisons. A cette époque, les fouilleurs n'opéraient plus depuis la fin de la matinée du samedi jusqu'au lundi matin, et leur matériel demeurait dans ce local. Le samedi 26 décembre 42, vers onze heures, Rondenay et Krugel franchissaient la clôture de barbelés qui donnait accès au petit espace situé entre la baraque des colis et la prison (le mirador du milieu du camp sur cette face ne fut construit qu'en juin-juillet 43) et ils allaient se cacher dans la poubelle adossée à la baraque des colis. Rondenay allait à l'extrémité du bâtiment des prisons, il s'habillait, ainsi que Krugel, en fouilleurs (il avait confectionné des calots verts). A midi, tous deux gagnaient, sans se cacher, la sortie du camp qui se trouvait en contrebas de la prison, vers les douches. Ils se présentaient à la porte, devisant en allemand, montraient négligemment leurs cartes et s'éloignaient. Un peu plus loin, dans un hangar vide, ils quittaient leur tenue allemande et se mettaient en civil. Mais, Krugel n'ayant pas de papiers pour continuer sans de plus grandes précautions, pria Rondenay, mieux pourvu, de prendre sa liberté de mouvements. Rondenay gagnait Hambourg, puis la région de Mayence pour laquelle ses papiers étaient valables ; il descendait à Strasbourg, passait le Rhin mêlé à des ouvriers des usines Bat'a. De Strasbourg, il gagne Belfort, Dijon, il rejoint sa femme et son petit Claude qu'il avait quitté âgé d'un an, mais ne reste avec les siens que trois semaines.

Comme tant de nos camarades, au moins jusqu'au jour où on leur signifia que leur devoir était plutôt en France, il veut gagner, par l'Espagne, les troupes de la France combattante. Grâce à un relai dans un presbytère de la région de Saint-Jean-Pied-de-Port, il passe en Espagne en janvier 43, muni de faux papiers d'officier anglais. Il ne connaît, d'anglais, que quelques mots. Arrêté, interrogé par un interprète, il se débrouille comme il peut ; il évite le camp de concentration, mais pas l'internement dans un hôtel surveillé. Là, il fabrique des fausses cartes d'officier allemand, s'évade avec trois camarades et, à marches forcées,

gagne le Portugal où le consulat américain le met dans un avion pour l'Angleterre. Après une période d'internement et d'interrogatoires qu'il subit en compagnie de ses amis Boulloche et Palaud, il est homologué, il est libre. Il prend le nom de son fils et s'appelle le capitaine André Claude. Un hasard le met en rapports avec le capitaine Prévost, du B. C. R. A. Celui-ci apprécie les aptitudes exceptionnelles de Rondenay qui se déclare volontaire pour les « missions spéciales ». Avec ses amis, Rondenay fait un stage et subit un entraînement en vue du travail de renseignements et de sabotages qu'il aura à faire.

Le 12 septembre 43, Rondenay et ses amis, les premiers Délégués militaires régionaux, sont parachutés dans la région de Tours. Il gagne Paris. Il met sa jeune femme au courant mais ne se permet pas de voir son petit Claude, trop jeune encore et qui pourrait raconter. Dès lors, son admirable femme, dont des citations reconnaîtront plus tard le mérite, se joint à lui pour être de moitié dans tout son travail, après avoir confié le petit Claude à sa mère. Rondenay a reçu pour mission de préparer l'application du « Plan Tortue » destiné à détruire ou à retarder dans leurs mouvements les blindés et les motorisés allemands, quand le grand jour serait venu (1). Pour cela, il devait suivre de très près le dispositif des divisions allemandes.

C'était donc, a écrit M. Tuffrau (2), dans les zones côtières et précôtières, autour des grands centres de communications, qu'il devait opérer ; autant de secteurs où la Gestapo était particulièrement vigilante. Il fallait cependant obtenir des mouvements locaux de résistance qu'ils cédassent leurs hommes les plus résolus ; leur choisir des chefs qualifiés ; les armer, les instruire, les munir clandestinement de moyens appropriés... Rondenay obtint des F. T. P. d'excellentes équipes qui s'engagèrent à fond ; il récupéra un peu partout des armes cachées depuis juin 40 (plus de 100 F. M. dans les fermes au nord de Paris) ; c'est surtout pour grouper les moyens destructifs qu'il dut s'ingénier, car ses demandes, naturellement considérables, ne furent jamais satisfaites que partiellement. Néanmoins, grâce à son entregent, grâce au concours de camarades comme Termant, dit Jantet, le plan « Tortue » était prêt à fonctionner en juin 1944.

---

(1) On pourra lire dans *La France intérieure*, n° 54 (15 mars 1947), sous le titre « Introduction à l'histoire de la Résistance », un article sur ce « Plan Tortue ». L'auteur, qui puise sa documentation dans un rapport écrit par l'adjoint de Rondenay, semble croire que celui-ci laissa la direction du plan à cet adjoint, alors que Rondenay en dirigea lui-même l'application jusqu'à la fin.

(2) Dans la très belle et très précise Notice qu'il a consacrée à André Rondenay dans le *Livre d'or* de l'Ecole Polytechnique.

Je remercie ici M. Tuffrau, professeur d'Histoire et de Littérature à Polytechnique, de m'avoir autorisé à utiliser et à citer cette notice. Je lui suis redevable de plusieurs détails et de formules entières.

En janvier 44, le Délégué militaire pour la région parisienne, Boulloche, était arrêté et blessé dans des conditions dramatiques, puis hospitalisé à la Pitié, sous bonne garde. Rondenay n'hésitait pas. Il montait, pour délivrer son ami, deux coups de main successifs. Les deux fois, il échouait. Il acceptait alors d'ajouter à sa mission la charge laissée par Boulloche, et devenait délégué militaire pour onze départements, dont la Seine. A ce titre, il devait organiser et entretenir les filières de transmission, s'appliquant à changer toute la chaîne quand une arrestation en avait fait sauter un maillon. Il devait établir des responsables qui le représentassent, dans chaque sous-région, auprès des chefs F. F. I. Il devait organiser le parachutage d'armes et de personnel, puis la distribution des armes. Enfin, il devait poursuivre le sabotage de plusieurs usines de la région parisienne : moyen, tout en paralysant en un secteur important l'économie de guerre ennemie, d'éviter à la population civile de cruels bombardements. Il opéra ainsi, payant de sa personne, se découvrant parfois franchement pour obtenir des ingénieurs des facilités pour son travail, dans les usines de la C. M. A. à Ivry, Bronzavia, Hotchkiss Englebert, Tim-Kem, Rossi, Air liquide, Malicet et Blin, Renault-Billancourt, la Cimenterie de Beaumont-sur-Oise...

Quand on apprend ce qu'a été la guerre clandestine d'un Rondenay, on ne peut s'empêcher de se reporter par la pensée à notre vie de prisonnier à la même époque. Cette vie apparaît alors comme ce qu'elle était réellement, une vie de larves, d'êtres élémentaires et non évolués. Et pourtant nous faisions, nous aussi, ce que nous pouvions : septembre 43, janvier 44, bientôt avril 44, c'était, à Lubeck, l'époque des tentatives d'évasion multipliées, souvent réussies. C'était en septembre que Rondenay était parachuté, et que Gallais trouvait la mort ; en avril 44 que Rondenay exécutait ses coups audacieux, et que débouchait le tunnel de l'infirmerie, où six d'entre nous devaient trouver un sort tragique... Rondenay a été, à coup sûr, un soldat exceptionnel, un chef hors de pair dans la lutte clandestine contre l'envahisseur. Mais un Willemet, un Lejeune, un Thibaudin, d'autres encore, auraient été à la hauteur d'être ses lieutenants.

En avril 44, Rondenay devenait Délégué militaire, non plus pour onze départements, mais pour toute la zone Nord, se partageant la France avec son camarade Bourgès-Maunoury, qui recevait la zone Sud. A ce titre, il devait, précise M. Tuffrau, « recevoir le personnel militaire délégué pour l'action, l'aboucher avec la Résistance, établir les subordinations

indispensables en atténuant les heurts, maintenir constamment les liaisons, parer aux disparitions trop fréquentes par des désignations immédiates qui furent toujours très heureuses. Ici, le prestige que confèrent une forte personnalité et des succès exceptionnels ne suffisent plus : il y faut encore du doigté et une juste appréciation des hommes. Grâce à cet ensemble de qualités, Rondenay put coordonner son action avec l'organisation des cheminots chargés de saboter les transports de l'ennemi (Plan Vert), avec celle des P. T. T. chargée de saboter ses communications souterraines à longue distance (Plan Violet). L'ennemi reconnut à sa façon les mérites de *Lemniscate*, alias *Sapeur*, alias *Jarry* (il semble avoir toujours ignoré son identité véritable) : il mit sa tête à prix pour cinq millions. » On peut dire que Rondenay-Jarry a été l'un des artisans les plus efficaces de la défaite allemande et de la libération de la France.

Le 5 juin 44, s'absentant pour une mission, il conseillait à sa femme d'écouter la radio. Nommé lieutenant-colonel le 6 juin 44, il recevait en même temps l'ordre de quitter Paris et de rejoindre un maquis. Il choisissait celui de la région Aube-Yonne-Nièvre. Il quittait Paris avec sa femme, emmenant un convoi de huit autos qu'il tenait prêt dans un garage situé près de la Porte de Saint-Cloud. Il transportait des armes et des munitions. Plusieurs fois, dans ses randonnées ou ses missions, il avait eu des incidents dont il s'était tiré en jouant d'aplomb et grâce à cette faculté de décision instantanée qu'il avait. Un jour, transportant des armes et se trouvant en panne d'essence, il en avait demandé à des Allemands. Une autre fois, sans doute vers la fin de l'hiver 43-44, il était allé chercher des armes dans un de ses dépôts clandestins et devait les amener à Troyes. Il pleuvait. Et voici que trois soldats allemands faisaient signe au camion, demandaient à monter. André Rondenay les prenait, les installait sur les caisses d'armes et, ô chance, un peu plus loin, les uniformes verts lui servaient de caution pour passer un barrage de gendarmes.

Cette fois, il dut alléger une de ses voitures qui fatiguait. Rencontrant une voiture des P. T. T., il la requérait, au nom de la Résistance, et le postier, la déchargeant de son courrier, la remettait sans discuter, promettant de ne rendre compte que le soir.

Au maquis, où l'avait suivi sa femme, il fut tel qu'on pouvait l'attendre.

Immédiatement, a écrit un capitaine du maquis de la Nièvre, M. Paul Bertrand, dit Camille, il a donné une impulsion à la Résistance et nous avons reçu du

En janvier 44, le Délégué militaire pour la région parisienne, Boulloche, était arrêté et blessé dans des conditions dramatiques, puis hospitalisé à la Pitié, sous bonne garde. Rondenay n'hésitait pas. Il montait, pour délivrer son ami, deux coups de main successifs. Les deux fois, il échouait. Il acceptait alors d'ajouter à sa mission la charge laissée par Boulloche, et devenait délégué militaire pour onze départements, dont la Seine. A ce titre, il devait organiser et entretenir les filières de transmission, s'appliquant à changer toute la chaîne quand une arrestation en avait fait sauter un maillon. Il devait établir des responsables qui le représentassent, dans chaque sous-région, auprès des chefs F. F. I. Il devait organiser le parachutage d'armes et de personnel, puis la distribution des armes. Enfin, il devait poursuivre le sabotage de plusieurs usines de la région parisienne : moyen, tout en paralysant en un secteur important l'économie de guerre ennemie, d'éviter à la population civile de cruels bombardements. Il opéra ainsi, payant de sa personne, se découvrant parfois franchement pour obtenir des ingénieurs des facilités pour son travail, dans les usines de la C. M. A. à Ivry, Bronzavia, Hotchkiss Englebert, Tim-Kem, Rossi, Air liquide, Malicet et Blin, Renault-Billancourt, la Cimenterie de Beaumont-sur-Oise...

Quand on apprend ce qu'a été la guerre clandestine d'un Rondenay, on ne peut s'empêcher de se reporter par la pensée à notre vie de prisonnier à la même époque. Cette vie apparaît alors comme ce qu'elle était réellement, une vie de larves, d'êtres élémentaires et non évolués. Et pourtant nous faisions, nous aussi, ce que nous pouvions : septembre 43, janvier 44, bientôt avril 44, c'était, à Lubeck, l'époque des tentatives d'évasion multipliées, souvent réussies. C'était en septembre que Rondenay était parachuté, et que Gallais trouvait la mort ; en avril 44 que Rondenay exécutait ses coups audacieux, et que débouchait le tunnel de l'infirmerie, où six d'entre nous devaient trouver un sort tragique... Rondenay a été, à coup sûr, un soldat exceptionnel, un chef hors de pair dans la lutte clandestine contre l'envahisseur. Mais un Willemet, un Lejeune, un Thibaudin, d'autres encore, auraient été à la hauteur d'être ses lieutenants.

En avril 44, Rondenay devenait Délégué militaire, non plus pour onze départements, mais pour toute la zone Nord, se partageant la France avec son camarade Bourgès-Maunoury, qui recevait la zone Sud. A ce titre, il devait, précise M. Tuffrau, « recevoir le personnel militaire délégué pour l'action, l'aboucher avec la Résistance, établir les subordinations

indispensables en atténuant les heurts, maintenir constamment les liaisons, parer aux disparitions trop fréquentes par des désignations immédiates qui furent toujours très heureuses. Ici, le prestige que confèrent une forte personnalité et des succès exceptionnels ne suffisent plus : il y faut encore du doigté et une juste appréciation des hommes. Grâce à cet ensemble de qualités, Rondenay put coordonner son action avec l'organisation des cheminots chargés de saboter les transports de l'ennemi (Plan Vert), avec celle des P. T. T. chargée de saboter ses communications souterraines à longue distance (Plan Violet). L'ennemi reconnut à sa façon les mérites de *Lemniscate*, alias *Sapeur*, alias *Jarry* (il semble avoir toujours ignoré son identité véritable) : il mit sa tête à prix pour cinq millions. » On peut dire que Rondenay-Jarry a été l'un des artisans les plus efficaces de la défaite allemande et de la libération de la France.

Le 5 juin 44, s'absentant pour une mission, il conseillait à sa femme d'écouter la radio. Nommé lieutenant-colonel le 6 juin 44, il recevait en même temps l'ordre de quitter Paris et de rejoindre un maquis. Il choisissait celui de la région Aube-Yonne-Nièvre. Il quittait Paris avec sa femme, emmenant un convoi de huit autos qu'il tenait prêt dans un garage situé près de la Porte de Saint-Cloud. Il transportait des armes et des munitions. Plusieurs fois, dans ses randonnées ou ses missions, il avait eu des incidents dont il s'était tiré en jouant d'aplomb et grâce à cette faculté de décision instantanée qu'il avait. Un jour, transportant des armes et se trouvant en panne d'essence, il en avait demandé à des Allemands. Une autre fois, sans doute vers la fin de l'hiver 43-44, il était allé chercher des armes dans un de ses dépôts clandestins et devait les amener à Troyes. Il pleuvait. Et voici que trois soldats allemands faisaient signe au camion, demandaient à monter. André Rondenay les prenait, les installait sur les caisses d'armes et, ô chance, un peu plus loin, les uniformes verts lui servaient de caution pour passer un barrage de gendarmes.

Cette fois, il dut alléger une de ses voitures qui fatiguait. Rencontrant une voiture des P. T. T., il la requérait, au nom de la Résistance, et le postier, la déchargeant de son courrier, la remettait sans discuter, promettant de ne rendre compte que le soir.

Au maquis, où l'avait suivi sa femme, il fut tel qu'on pouvait l'attendre.

Immédiatement, a écrit un capitaine du maquis de la Nièvre, M. Paul Bertrand, dit Camille, il a donné une impulsion à la Résistance et nous avons reçu du

matériel. Il connaissait toutes les armes et engins, à l'encontre des autres chefs qui nous avaient été présentés antérieurement. Il payait de sa personne et les missions périlleuses l'enchantaient... Il eut quelques difficultés avec les officiers qui se disaient accrédités à Londres, mais tous les maquis firent bloc derrière Jarry. (Cité par M. Tuffrau.)

Si Rondenay était demeuré au maquis, il serait sans doute encore des nôtres aujourd'hui. Mais il ne perdait pas de vue l'organisation des parachutages de la région parisienne. Il repartait pour Paris le 25 juillet, afin de mettre au point un certain nombre de choses, en compagnie de sa femme et d'un jeune Saint-Cyrien, Alain de Beaufort, dit Pair, qui dirigeait le Bureau d'opérations aériennes de la région parisienne. Il avait pris un certain nombre de rendez-vous. Le jeudi 27 juillet, il était au rendez-vous de 10 heures (Chaban-Delmas), il manquait à celui de 11 heures (Bourgès-Maunoury). Il avait prévenu sa femme qu'il rentrerait peut-être tard. Il ne rentra pas du tout. Il avait été arrêté, on ne sait au juste par qui — peut-être des miliciens — au carrefour de la rue Boileau et de la rue Michel-Ange, tout près de la maison de ses parents.

Emmené à Fresnes, conduit de là rue des Saussaies, puis avenue Foch, les deux grands centres d'interrogatoire de la Gestapo, il était interrogé huit jours de suite, passé chaque fois à la baignoire — un matin, il le fut trois fois —. « La baignoire, confiait-il à un compagnon de cellule, c'est une question de sang-froid et de maîtrise de la respiration »... Une fois, tandis que le capitaine Wagner, de la Gestapo, essayait de lui arracher des aveux au sortir de la baignoire, il lui allongeait un coup de pied qui manquait d'envoyer le tortionnaire dans l'eau glacée. Chic réflexe d'officier français. Ainsi Thibaudin, repris après sa première évasion, avait-il rendu immédiatement à un agent de la Gestapo la gifle qu'il avait reçue de lui... Rondenay ne donnait pas un nom, pas une indication. Arrêté sous le nom de Jean-Louis Lebel, il ne laissait soupçonner ni son identité réelle, que les Allemands ont toujours ignorée, ni sa qualité dans la Résistance et l'Armée secrète.

Le 15 août 44, les Alliés approchant de Paris, les détenus de Fresnes étaient amenés à Pantin, où le chef de gare devait en dénombrer 2.000, pour être mis dans des wagons à destination de l'Allemagne. Avant de quitter sa cellule, Rondenay avait enlevé à un tabouret une tige de fer avec laquelle il comptait bien percer le plancher du wagon dès que le train serait en marche...

Mais le capitaine Wagner arrivait en gare de Pantin, il faisait ouvrir des wagons, en extrayait cinq prisonniers, dont Rondenay et Alain

de Beaufort, arrêté le même jour que son compagnon. Et, tandis que Rondenay, passant sa tige de fer à un camarade, tardait à descendre : « Allons, Jarry, dépêchons-nous ! » disait Wagner. Le nom de Résistance de Rondenay était connu... Tous les cinq étaient emmenés en auto vers le Nord. Dans l'après-midi de ce 15 août, la gendarmerie française de Domont reçut par téléphone l'avis que cinq « terroristes » avaient été fusillés au lieu dit « des Quatre Chênes » et attendaient leur sépulture. Les corps, criblés de balles de mitraillette, étaient encore chauds. Ils furent ensevelis le lendemain, à Domont, sans qu'on eût pu les identifier, sauf celui de Lerouge, qui portait des papiers à son nom. Ce ne fut que plusieurs mois après, fin octobre, que le hasard d'une conversation où fut prononcé le nom de Lerouge, mit les amis de Rondenay sur la voie de le retrouver. Dans une fosse qui contenait 23 corps, Rondenay était couché à côté d'Alain de Beaufort. Il portait une chemise sur laquelle sa femme avait brodé au coton rouge le nom de Jean Lebel.

Le 3 novembre, aux Invalides, le général Kœnig présidait, accompagné de membres du Gouvernement Provisoire, les obsèques du colonel André Rondenay.

Notre camarade était mort, presque jour pour jour, à 31 ans. Il était né le 26 août 1913, à Saint-Germain-en-Laye. Enfant, il avait fréquenté à Paris, rue Boileau, une école primaire où, une dizaine d'années avant lui, avait passé également Brossolette qui, devenu Normalien, socialiste, speaker et publiciste, fut l'un des fondateurs du Mouvement « Libération ».

Entré à Fontainebleau en 1936, marié en 1937, affecté en juin 38 au 39ᵉ Rég. d'Artillerie à Metz, Rondenay avait fait la guerre comme commandant de batterie, en Sarre, en Lorraine, jusqu'au moment où il avait été pris, le 20 juin 40, entre Bayon et Charmes.

Rondenay avait eu un fils, Claude, en 1938 : ce fut le petit Claude, dont il avait pris le nom à Londres, qui reçut, le 8 juin 1945, des mains du général de Gaulle, la Croix de la Libération décernée à son père. Un second fils, Jean-Louis, est né le 22 novembre 44. Rondenay, qui ne devait pas le connaître mais qui avait prévu pour lui ce nom de Jean-Louis dont il devait faire son prénom quand il s'appelait Lebel, avait dit à sa femme qui l'attendait : « Celui-là, je ne perdrai pas une minute de sa vie... »

Dans de courtes phrases de ce genre, on sent à la fois l'intensité d'affection et le volontarisme intrépide qui caractérisent Rondenay.

Celui qui, tout à la fois, prenait à Londres le nom de son aîné et, parachuté en France, se refusait la joie de l'embrasser, était un homme chez qui les ressources de sensibilité et de tendresse égalaient celles de la volonté. Ce n'était pas seulement son non-conformisme que recouvrait et trahissait son masque un peu déroutant et fantasque, c'était sa sensibilité, une sensibilité qu'il ne voulait pas avouer aux autres : cela aurait constitué une entrave, une faiblesse... Sa volonté était étonnamment bien servie par un tempérament indépendant, inventif, fertile en idées et en expédients et en même temps capable, dans l'exécution, d'un flegme et d'un sang-froid grâce auxquels la plus extrême audace tournait en moyen de succès. Son indépendance même, qui s'était exprimée naguère en chahuts, en non-conformisme, en mots, en chansons rosses, capables de friser presque la méchanceté, devait trouver, dans la lutte clandestine, un champ d'application magnifique. Rondenay, qui a rempli dans cette lutte des fonctions très importantes et dont l'action pour la libération a été décisive, était pleinement à la hauteur d'un rôle de grandeur presque historique dans cette période où tous les cadres étaient débordés. Nous nous sentons tous élevés et grandis du fait qu'il avait été l'un de nous, par la solidarité, si ténue fût-elle, que nous avons eue avec lui dans cette sorte de préface à la Résistance et à la clandestinité qu'ont été, à Mayence, à Colditz et à Lubeck, notre action contre l'ennemi et ce combat souterrain, mais tenace, pour l'évasion en vue d'un service actif.

CITATIONS DÉCERNÉES A ANDRÉ RONDENAY

PAR LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Capitaine Claude André. Officier d'une haute valeur morale et technique. Evadé du camp de représailles de Lubeck. Volontaire pour mission spéciale en France. A la suite de l'arrestation de notre représentant dans une des régions les plus importantes de France, a pris, au pied levé, sa succession et a réalisé l'exécution d'actions de sabotage capitales.

Rondenay (Pseudo Lemniscate et Jarry) André, Officier d'Artillerie, Colonel de la Direction Générale des Etudes et Recherches. — Brillant officier. Entraîneur d'hommes. Le 13 juin 1944, à la tête de ses Groupes francs, a attaqué, dans des conditions difficiles, trois compagnies allemandes qui venaient d'encercler les Forces Françaises de l'Intérieur de Lorme (Nièvre). Cette action de diversion, menée avec une énergie farouche, a permis le décrochage du maquis et a causé à l'ennemi plus de 50 morts et blessés.

A fait l'admiration de ses subordonnés par son cran et son dynamisme.

Rondenay André-Louis, Colonel d'Artillerie. — Officier d'élite. Ardent patriote. Prisonnier en juin 1940, s'évade du camp de représailles de Lubeck, pour servir. Rejoint les Forces Françaises Libres. Chargé de missions importantes et périlleuses, en a poursuivi l'exécution pendant près d'un an. Appréhendé par les Allemands, a été torturé, n'a révélé ni son identité ni ses missions, donnant un témoignage nouveau de ses vertus civiques et de sa force morale. A été fusillé par les Allemands. Etait chevalier de la Légion d'Honneur et Compagnon de la Libération.



Lieutenant Louis BÉCHARD

Dans *sa* chambre de la rue des Saints-Pères, meublée en Empire authentique, j'écoute sa pauvre maman me parler de lui. J'ai dans l'esprit la silhouette élégante de ce beau garçon choyé par sa mère dont il était l'unique enfant. Son père avait été tué à la Grande guerre. Je le revois. le soir du départ, dans la fosse d'aisance du bloc VI, à IV D, tout pimpant sous un chapeau reçu de France, les yeux brillants de la perspective toute proche de la liberté.

Ils l'ont fusillé...

Louis Béchard était né à Paris, le 19 mai 1913, mais il était, par sa mère, de souche ardennaise, et il avait passé bien des jours heureux dans cette maison du Chesne que la bataille de 40 devait anéantir. Après l'Ecole Lavoisier, il avait fait les Arts et Métiers de Paris, puis l'Ecole supérieure d'Electricité de Malakoff, enfin l'Ecole du Génie à Versailles. En sorte qu'il possédait une très solide formation technique, un sérieux bagage mathématique. Sauf pendant un temps, il ne se consacra pas, en captivité, comme d'autres Gadzarts à fabriquer de fausses clefs, à camoufler des postes, à truquer, transformer ou monter de toutes pièces des installations électriques, etc... : activité où certains ont engouffré leur vie, rendant à tous d'inappréciables services. Il faisait travailler des ordonnances et travaillait lui-même ses mathématiques, sa physique, son anglais.

Il avait choisi le Génie militaire (2e Rég.) avait été en garnison à Metz, et était, en 40, dans un ouvrage de la Ligne Maginot. A ce titre, il ne fut pris qu'après l'armistice et avec tous ses bagages. Il fut d'abord interné à l'Oflag VI B (Warburg) où il s'était lié avec Mairesse-Lebrun

et d'où il vint, en octobre 40, à Mayence, dans le même convoi que Rondenay. C'est là que je le vis pour la première fois, mais sans faire vraiment sa connaissance. Il ne resta d'ailleurs pas longtemps et partit, le 22 novembre je crois, pour Nuremberg (Oflag XIII A) : un camp moins confortable de baraques légères construites pour être occupées pendant les mois d'été.

Dans le courant de l'été 41, il fut, avec d'autres camarades de Nuremberg, transféré à IV D. Ce fut là, le 23 décembre 41, qu'il tenta, avec Billet, une évasion très astucieuse. Après bien des difficultés où la direction française du camp n'avait pas été étrangère, ils s'étaient fait enfermer chacun dans un des tonneaux de bière qui repartaient vides de la cantine pour la Brasserie, et mettre sur un camion. Chaque tonneau était muni d'un trou d'aération et d'un petit périscope en carton permettant de se rendre compte du lieu où l'on se trouvait et de la proximité des sentinelles qui escortaient le camion au moins jusqu'à la sortie du camp. Malheureusement, au lieu d'aller directement à la Brasserie, le camion se rendit au camp allemand et y stationna. Ce fut là qu'un soldat ou une sentinelle aurait aperçu de la buée s'échappant dans l'air glacé d'un trou d'aération et aurait, en cherchant à se rendre compte, découvert la supercherie. Béchard fut mis à la baraque 1 ainsi que Billet.

Il y connut du Gardin, rentra naturellement dans son équipe où il doubla Dumas comme technicien. A ce titre il fut, avec Dumas et Courmes, l'un des ingénieurs de l'entreprise des cabinets du bloc VI et l'un des constructeurs du ventilateur qui y fonctionnait. Je dis ailleurs, à propos de Laland, ce que fut ce travail où il fut repris avec tous les autres le soir du départ.

Il fut envoyé à Colditz avec une quarantaine de camarades (9 juillet 42). Durant l'année qu'il y passa il travailla, je crois, assez peu pour l'évasion. De même dans les premiers mois de Lubeck. Mais, durant l'hiver 43-44, il trouva l'occasion de permuter avec un sous-officier de la compagnie des ordonnances, le sergent Hanquet. Cette résolution nous étonna un peu parce que, s'il y avait incontestablement un Béchard-garenne, il y avait aussi un Béchard-choux, ou du moins un Béchard soigneux de sa personne et mal fait pour les corvées. Mais il avait alors un grand désir de l'évasion et brûlait d'en trouver l'occasion. Peut-être en voulut-il un peu à Hanus, qu'il accompagnait dans la corvée au cours de laquelle celui-ci s'enfuit le 25 janvier 44, de ne pas avoir attendu que les circonstances fussent favorables pour les deux ensemble. Mais, quel-

ques semaines plus tard, le 2 avril, aux premiers jours du printemps, Béchard avait une chance meilleure, puisqu'il partait en kommando. C'était son rêve réalisé et tous l'enviaient, ne lui adressant d'autre vœu que celui de ne pas moisir dans sa ferme. Nous pensions tous avec lui qu'il n'y resterait pas plus de huit ou quinze jours. Il dut passer d'abord au stalag. En fait, ce ne fut que le 17 juin que le remplaçant de Béchard, Hanquet, fut convoqué par Klau, et sa véritable identité découverte. A Klau qui lui faisait des reproches, Hanquet avait répondu calmement qu'il était soldat et que, pour lui, un désir d'un de ses officiers valait un ordre... Béchard était donc, à ce moment, évadé, repris et connu selon sa véritable identité. De fait, on sait qu'il avait demandé et obtenu, dans l'intention de s'évader, d'aller poser l'électricité dans une maison. Le 7 juin, il écrivait une dernière carte à sa mère en lui disant qu'effectivement il montait l'électricité.

Il s'évada avec deux soldats. Une nuit, sans doute vers le 15 juin, voulant traverser un village dans la région de Trèves, il allait en avant pour reconnaître le chemin. Il fut aperçu par un civil et poursuivi par des sentinelles accompagnées de chiens. L'un de ses compagnons fut blessé. Tous trois furent malmenés par les gendarmes. Béchard dut alors se donner comme officier et indiquer sa véritable identité. Il fut mis à part mais put encore communiquer avec ses compagnons de route à travers les murs de sa prison. Bientôt, il fut emmené en voiture par des SS (1).

Il semble bien certain que Béchard fut alors amené au centre d'interrogatoire de Hamburg-Fühlsbuttel ; qu'ensuite il occupa, à la prison de Hanovre, la même cellule que Jorna, au moins les 12 et 13 août 44 ; enfin qu'il fut, toujours avec Jorna, emmené en camion, le 17 août, à destination de Cologne (déclaration du lieutenant Butterlein, arrivé à Lubeck un peu plus tard).

Une liste de 31 noms de soldats français, parmi lesquels un certain nombre d'indigènes, fusillés à une date qui n'est pas indiquée, fut communiquée dans la suite à la Croix-rouge par la Mission Scapini. Le nom de notre camarade s'y trouve, avec l'indication de sa qualité d'officier. Je ne sais trop sur quelle indication on pense que l'exécution eut lieu à Cologne le 27 août 44.

Pauvre Béchard ! Le beau garçon tendrement élevé, habitué à avoir ses affaires neuves, propres, selon son goût ; le jeune homme intelligent qui ordonnait et utilisait son temps pour son travail ; le camarade qui m'avouait reculer devant l'effort qu'il lui eût fallu faire, le dimanche, pour aller à la grand'messe : voilà qu'en une seule fois, il a tout donné. Chiquement. Il savait très bien que l'évasion n'était pas un jeu d'enfant, mais un acte de guerre et, à sa manière, un combat. Ce combat, il l'avait repris contre un adversaire déloyal qui, lui, le traita en espion ou en franc-tireur. Paris, son Paris, venait d'être libéré. Mais le combat pour Paris, ce n'était pas seulement aux portes de la ville ou dans ses murs qu'il se menait. Tout ce qu'avaient fait des Français contre l'envahisseur était, à quelque degré, un épisode du combat pour la libération de Paris...

(1) C'est ainsi que je rétablis les faits d'après le témoignage apporté par l'un des soldats à la mère de notre camarade. J'estime, malgré la divergence dans l'indication des lieux, que le témoignage d'un soldat rencontré par le D[r] Japhet, fin août 44, à l'hôpital de Sanbostel, se réfère à cette même histoire. Ce témoignage situe l'épisode à mi-chemin entre Sanbostel et la frontière hollandaise.



Lieutenant René SCHAEFFER

Entré à Saint-Cyr en 1939, il était passé brusquement de l'école à la guerre. Etait-ce à cause de sa jeunesse, d'une certaine inexpérience ou tout simplement parce qu'il portait sa capote de Saint-Cyrien aux grenades de laine jaune ? il représentait pour moi un Saint-Cyrien autant qu'un officier. Il avait encore beaucoup de jeunesse et je me souviens que les questions d'ordre culturel, philosophique ou religieux qu'il me posait étaient très « étudiant » ; il en avait conscience et avait un grand désir d'acquérir, de mûrir son expérience et d'affirmer son caractère.

René Schaeffer était né le 25 septembre 1918 à Luc-sur-Mer (Calvados). Il avait fait ses études au lycée de Bordeaux, où son père était contrôleur des douanes. Après six mois de Saint-Cyr, il en était sorti, cinquante-troisième, en mars 40, comme sous-lieutenant dans un régiment de Tirailleurs Sénégalais. Envoyé d'abord au camp de Rivesaltes (Pyr.-Or.), il montait en juin 40 au front fragile que le Commandement essayait d'accrocher à la Somme et à l'Aisne. Il se battait courageusement, demeurant seul officier à la tête de sa compagnie.

Son premier camp de prisonnier fut l'ancienne chartreuse de Bosserville, petit séminaire du diocèse de Nancy. De là il partait, en octobre 40, pour le lointain camp de Spital (Oflag XVIII C) à mi-chemin entre Vienne et Graz, sur la Drave. En 41, après la dissolution de ce camp, il fut envoyé à Munster (Oflag VI D), camp installé, comme celui de Soest, dans des casernes allemandes.

Avec une équipe dont les malchanceux ont formé ensuite sa popote à Colditz et à Lubeck, Schaeffer travailla pendant six mois dans les

égouts et les tuyauteries du camp, puis dans les drains du terrain. Le 27 mars 42 il sortit, ayant pour binôme de Segonzac. Tous deux prirent le train pour Cologne et Trèves. Dans le train, après Cologne, une Allemande aurait voulu que Schaeffer, qui était jeune et blond, s'intéressât à elle ; il n'avait pour ressource que d'affecter une froideur et une indifférence complètes. A Euskirchen, il fallait changer de train ; ils passèrent la nuit dans un champ où ils furent trempés et, le matin, ne sachant où aller pour attendre leur train, se réfugièrent à l'église où, tout en se séchant un peu, ils assistèrent à trois messes consécutives. De là, ils prirent un train pour Trèves où finit leur aventure, car ils y furent repris au cours d'un contrôle en gare.

Tous deux furent envoyés à Colditz. Je n'ai pas souvenir que Schaeffer y aît fait quelque tentative, mais il y conçut et poursuivit sans doute quelques projets.

Arrivé à Lubeck avec nous tous (mi-juillet 43), Schaeffer y fut l'un des premiers avec Levit, Civet, Eveno et, un peu plus tard, Manet, à chercher une porte de sortie en changeant d'identité avec une ordonnance ; il le fit dès le premier ou le second jour. Je le vois encore alimentant de nos paillasses la machine à épouiller ambulante. Il faisait cela très sérieusement et, tout comme lui, nous prenions bien garde, comme plus tard pour Hanus ou Béchard, de ne laisser surprendre aucun signe qui pût laisser soupçonner sa véritable qualité.

Le 23 août 43, se trouvant en corvée hors des barbelés, dans le camp allemand, avec Eveno et Manet, Schaeffer et ses deux camarades faussèrent compagnie à leurs gardiens. Poursuivis et rattrapés, ils durent évidemment purger une peine de prison. A Colditz, non seulement les cellules du château, mais même celles des prisons de la ville étaient toujours pleines et l'on attendait souvent plusieurs semaines, parfois deux mois, avant d'exécuter sa punition. A Lubeck, à ce moment, les tôles du camp, même occupées à deux par cellule, étaient pleines : c'était l'époque où se liquidaient les différentes substitutions d'identités entre Anglais et Français qui avaient marqué notre départ de Colditz ; c'était l'époque où le vol d'une cisaille avait valu à la Compagnie française la suppression de tous les terrains de jeu ou jardins, de la distribution du courrier, de colis et de conserves puis, plus spécialement à la baraque 7, un régime de fouille permanente ; c'était l'époque où, au milieu de scènes invraisemblables, ce fou de Léopold démolissait le « théâtre » ; c'était l'époque, enfin, des préparatifs de départ de nos camarades belges et des tentatives

faites par plusieurs pour partir dans leurs bagages. Sans compter, au même moment, d'autres tentatives par les démolitions de la baraque 1, par les barbelés, à l'occasion de visite passée à l'hôpital (Michel Girot)... Aussi, faute de place à la prison du camp, nos camarades durent-ils purger leur peine dans les tôles de la Kommandantur, en dehors des barbelés.

Schaeffer et Manet se mirent à entamer le mur de briques en s'aidant d'une cuiller. Dans la nuit du 5 au 6 septembre, ils partirent. Le trou qu'ils avaient pratiqué étant trop étroit, ils durent se déshabiller pour passer... Après avoir affiché au-dessus du trou « Ici, porte de secours », Schaeffer sortit le premier. Il se retrouva bientôt avec Manet en dehors du camp. Après avoir été hébergés par des travailleurs civils français tous deux se mirent en route. Ensemble d'abord. Mais Manet s'étant blessé au pied pria Schaeffer de ne pas l'attendre et, après Coblence, c'est chacun de son côté et pour son compte que nos deux camarades firent la route jusqu'à Metz en « empruntant » des bicyclettes, spécialement devant les bureaux de poste, endroits bien connus comme se prêtant à ce genre d'emprunt. Schaeffer, qui arriva le premier, mit une dizaine de jours à parvenir à Metz mais là, il eut la chance de rencontrer un de ses anciens colonels, de la Réserve, qui lui procura des papiers au nom de René Salangres, nom qu'il porta jusqu'à Buchenwald.

Schaeffer était à peine arrivé depuis quinze jours chez lui (25 septembre), dans ce domaine de Cantarane, près de Rodez, où sa famille se trouvait réunie, qu'il manifestait le désir de rejoindre en Afrique son régiment. Ne voulant pas compromettre les siens qui s'offraient de l'aider, il entrait lui-même directement en relations avec un certain Pujol, de Montauban, qui se chargeait de lui faire passer la frontière espagnole en compagnie du fils du colonel de Torcy et même, au delà de la frontière, de s'occuper encore de lui : « Allez trouver le curé de Fos, disait-il, il vous mettra dans les mains d'un douanier qui vous fera franchir la frontière »...

Schaeffer-Salangres et son ami arrivaient à Fos, près de Pont-du-Roi au Nord de la frontière, le 2 novembre vers midi ; mais ni le curé ni aucun douanier ne savait de quoi il s'agissait. Le curé qui était habituellement prévenu des passages à organiser, n'avait reçu aucun avis. Ayant quelques motifs de se méfier et de craindre les agents provocateurs, il ne pouvait que mettre les jeunes gens en garde contre les Allemands qui

occupaient et surveillaient étroitement ce village frontière. A peine Schaeffer et son ami était-ils sortis pour chercher une issue qu'ils étaient arrêtés (1).

Nous touchons là au drame et aux obscurités de la lutte clandestine. Sans doute les deux fugitifs étaient-ils un peu novices. Ils étaient entrés, à leur échelon, dans un monde redoutable, où celui-là même auquel, en se confiant, on remettait sa vie, pouvait la livrer à d'autres ; un monde « du courage et de la peur », de la fidélité et de la trahison, où les

---

(1) Ayant demandé à M. le curé de Fos s'il avait quelque précision à me fournir, j'ai reçu de lui la réponse suivante, que je me permets de transcrire, car elle éclaire les conditions dans lesquelles notre camarade et tant d'autres ont pu opérer leur évasion de France.

« Je me rappelle fort bien les deux jeunes gens qui sont venus chez moi, vers midi ; l'un se disait fils d'un contrôleur des douanes à Bordeaux et l'autre fils de colonel. Les noms, je ne m'en souviens pas, car je n'attachais aucune importance aux cartes d'identité qui m'étaient présentées, et pour cause... Ces deux jeunes gens se sont présentés d'une façon telle que j'ai douté de leur bonne foi. Au cours de la conversation je me suis rendu compte que leur histoire pouvait être vraie. Comme ils voulaient franchir la frontière immédiatement, je les ai mis en garde contre la surveillance très serrée de la part des Allemands et des douaniers français. La veille on venait d'arrêter en Espagne neuf juifs ; et en France, à la frontière, deux jeunes gens que j'avais reçus au presbytère. Moi-même je venais de subir un interrogatoire et avais été passé à tabac. Deux Allemands logeaient en face du presbytère et le bureau des douanes français est à dix mètres. Toutes les personnes qui rentraient chez moi étaient considérées comme suspectes, surtout en plein jour. J'en fis l'observation aux jeunes hommes. Ils résolurent de faire semblant de chercher des champignons ou des chataignes, et je crois qu'ils furent pris à ce moment-là. Rien d'étonnant. Ils avaient laissé leurs valises à l'église. Je les ai renvoyées à Montauban par l'intermédiaire du Commissaire spécial Martin.

Sur environ 2.000 personnes qui sont passées chez moi, 300 ont été arrêtées, surtout par les Espagnols qui les remettaient aux Allemands. Un officier belge, du nom de Charles, aviateur, avait vendu la chaîne. Moi-même j'ai été arrêté et n'ai dû mon salut qu'aux maquisards dont j'étais l'aumônier et qui ont tenté un coup de main contre la Kommandantur. Ordinairement, quand un passage avait lieu, j'étais averti par un mot ou par radio. Pour les deux en question, je n'avais rien reçu. La Gestapo opérait souvent et je me trouvais sur mes gardes. Elle venait souvent perquisitionner chez moi, m'interdisait la libre circulation dans ma propre paroisse et la sonnerie des cloches sans motif reconnu par eux. On les avait vu sortir de chez moi. Qui ? Je n'en sais rien.

« Beaucoup de fugitifs furent arrêtés en Espagne, à 10, 15 ou 25 kms de la frontière, par les carabiniers espagnols qui avaient reçu des ordres des Allemands résidant en Espagne. Luchon et Fos étaient deux passages trop faciles, les renforts de police étaient décuplés. Les consuls américain ou anglais, avec qui j'avais quelques rapports, n'intervenaient qu'au delà de 30 kms quand ils le faisaient. »

conditions mêmes du travail faisaient souvent frôler les deux. On ne dira jamais trop le mérite de ceux qui, au péril de leur vie souvent, ont aidé les évadés, organisé des relais de passage. Mais de quelle ignoble responsabilité se sont chargés ceux qui ont livré, dans des grandes ou des petites choses, leurs propres compatriotes : depuis ceux qui, dans nos camps, dénonçaient les souterrains ou les préparatifs d'évasion, jusqu'à ceux qui devinrent de véritables agents de l'ennemi. Celui qui semble bien avoir livré Schaeffer, Pujol, a été, dans la suite, arrêté, jugé et fusillé pour double jeu avec les Allemands.

Schaeffer fut mis en prison à Toulouse, puis envoyé à Compiègne. D'après la déposition de Klau, c'est de là qu'on aurait avisé la Kommandantur de Lubeck d'avoir à envoyer le chercher : ce qui supposerait que, dès lors, son identité d'officier prisonnier évadé était reconnue. Avant d'envoyer quelqu'un, a dit Klau, la Kommandantur apprit que Schaeffer avait quitté Compiègne ; ensuite, elle sut qu'il était à Buchenwald (bloc 26, n° 40.630). Là, d'après quelques-uns de ses camarades survivants, on l'avertit, au mois d'avril 44, que son identité d'officier était reconnue et qu'on allait le renvoyer à Lubeck. Ses camarades l'enviaient... Klau a déposé que le colonel Berndt avait, à cette époque, envoyé un sous-officier le chercher à Buchenwald pour le conduire au centre d'interrogatoire de Hamburg-Fühlsbuttel et, de là, le ramener au camp... De fait nous avions été avertis, nous, que Schaeffer allait revenir... De fait encore, le registre d'écrou de Buchenwald mentionne que Salangres quitta le camp le 17 avril 44, et la chose est confirmée par les camarades de Schaeffer-Salangres. Ceux-ci ont également rapporté que notre camarade voulait, éventuellement, tenter de s'évader au cours de ce transfert et qu'il était arrivé à se procurer des marks civils. Il est peu probable qu'il ait eu l'occasion de faire une tentative. Il semble qu'il parvint à Fühlsbuttel où Fr. Meyer, employé au centre d'interrogatoire, dit se souvenir de l'avoir reçu et sous le nom de Schaeffer. A partir de là, pour lui comme pour tous nos autres camarades, on perd toute trace.

Ainsi, après avoir si bien réussi son évasion notre pauvre camarade est-il allé de déception en déception : croyant suivre une chaîne de passage en Espagne et tombant par trahison dans les mains de ses ennemis, croyant sans doute quitter Compiègne pour Lubeck et envoyé à Buchenwald, ou quitter Buchenwald pour l'Oflag et restant à Fühlsbuttel, dans les griffes de la Gestapo... Quel affreux piétinement de son courage et de son moral ! Il semble cependant que ceux-ci fussent

intacts puisque, après plusieurs mois de camp de concentration il voulait encore s'évader et pensait en avoir les forces et les moyens. Sa foi patriotique avait résisté à tout ; sa foi religieuse était profonde et délicate. Il a gardé jusqu'au bout dans ses fidélités la fraîcheur de sa jeunesse et de son idéal. Le soldat écrasé par la brutalité d'un adversaire plus fort, s'il tombe en gardant sa flamme, ne peut pas véritablement être dit un vaincu.



Lieutenant Bernard BRUNET

L'Oflag IV D, situé en Silésie en bordure de la Prusse et de la Saxe, fut l'un des camps où le travail pour l'évasion fut le plus tôt entrepris et où il resta longtemps le plus actif. Comme un premier souterrain avait été tout près d'y réussir dès août 40, qu'un autre avait effectivement débouché en mars 41, puis encore un en octobre, comme le camp offrait des facilités pour ce genre de travail, son sous-sol fut, petit à petit, sillonné de galeries. Pendant l'hiver 41-42, que je passai dans ce camp, plus de vingt-cinq souterrains furent pris par les équipes de « scaphandriers », certains arrivant aux barbelés ou étant très avancés.

Le dimanche 12 avril 41, sept officiers manquaient à l'appel (1). On chuchotait à leur sujet ceci ou cela, des faux bruits lancés par les intéressés pour leur servir d'alibi. Les Allemands, cependant, après inspection attentive des barbelés, semblaient penser qu'ils n'étaient pas sortis du camp. Le lundi, ils entreprenaient une fouille en règle de toutes les baraques et, sur le soir, ils retrouvaient les absents dans un tunnel partant du coin d'une baraque du *Vorlager* toute proche des barbelés et d'un petit bois de sapins : le tunnel, mené à vive allure par un travail continu devait être terminé en quelques jours sans que nos camarades aient reparu dans le camp. Parmi eux se trouvait Bernard Brunet, que je ne connaissais pas encore.

Les sept firent un mois de tôle. Ils étaient bien décidés à tenter de s'évader à l'occasion de leur transfert à Colditz. En fonction des ressources en vêtements et en papiers, il fut entendu que Brunet et Dehollain feraient

(1) C'étaient Stockel, Dehollain, Fougère, Le Coz, Penduff, Glotz et Brunet.

le coup sur la route qui menait du camp à la gare d'Hoyerswerda. Ils étaient sur une berline, gardés par deux sentinelles, un officier et deux cyclistes. A un moment donné, Brunet et Dehollain sautèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, et déguerpirent tandis que les sentinelles les manquaient. Bernard Brunet, handicapé par son habillement (pantalon d'aviateur et chemise blanche sous sa capote), ne parlant pas du tout l'Allemand, fut repris deux jours après, dans la vigie d'un wagon. Comme Dehollain, repris lui aussi vers le même moment, il fut amené à Colditz, pour de bon cette fois. Pour prévenir toute nouvelle tentative d'évasion, les Allemands forcèrent les prisonniers à marcher en sabots, sans ceinture ni bretelle, en tenant leur pantalon ouvert. En gare de Leipzig, les gardiens auraient voulu faire cesser cette comédie, mais ce fut nos camarades qui, cette fois, tinrent à respecter l'ordre stupide...

A Colditz, puis à Lubeck, Brunet eut sans doute des projets d'évasion au courant desquels je n'ai pas été. Il faisait beaucoup de sport ; il avait été, à IV D, champion de course de 1.000 mètres et de 1.500 mètres. Son endurance, son adresse au hand-ball, voire au hockey, étaient exceptionnelles. Il était infatigable et pouvait courir pendant tout un match. Les Polonais l'appelaient « la locomotive » ou « le chat », rendant ainsi hommage à la finesse de son jeu en même temps qu'à ses qualités de fond. Ayant été en dernier lieu ingénieur à la S. F. A. N. (Société française aéronautique), Bernard Brunet continuait à travailler ; il s'occupait de très près de quelques ordonnances à qui il faisait faire du dessin industriel.

Au cours de décembre 43, à Lubeck, on le voyait passer de longs moments, à différentes heures du jour, sur le terrain de jeu, « mine de rien », observant les barbelés, les miradors, visiblement préoccupé par une idée. Il avait fait venir une cisaille et mûrissait un projet de franchissement des barbelés. Comme presque toujours en matière d'évasion, tout reposait sur l'utilisation d'un ensemble de circonstances favorables où entraient, dans le cas, la plus ou moins grande clarté du soir, l'humeur des sentinelles et la plus ou moins grande précision de leur surveillance le long du barbelé, etc...

Bernard Brunet et Lamaison, qui voulaient exécuter le coup, s'habillaient avant l'appel de 16 heures et se tenaient prêts à partir. Avec du Gardin et Guigues, qui dirigeaient le scénario éventuel du départ, ils jugeaient si les circonstances étaient favorables ou non. Si oui, une paire de camarades suivait chaque sentinelle, une autre paire surveillait le grand

mirador, une autre celui de l'infirmerie, une autre guettait le clairon ; toute une équipe était prête à créer une diversion dans le coin de l'infirmerie.

Le vingtième soir où Brunet et Lamaison s'étaient habillés et préparés à partir, tout était propice. Brunet, longeant la main courante à quelque distance des barbelés, se jette à plat ventre, atteint le réseau et coupe le premier panneau ; du Gardin déclanche la diversion mais celle-ci, trop bruyante inquiète le posten du grand mirador qui crie et arme son fusil ; du Gardin rappelle Brunet qui revient, très calme, avec sa cisaille. Il fallait aveugler au plus tôt la brèche faite et qui, assez visible, n'aurait pas manqué d'être remarquée par les rondes. Le lendemain matin, au cours d'une séance d'entraînement de foot-ball le ballon était envoyé au bon endroit et, tandis qu'on faisait et obtenait les signaux réglementaires pour avoir la permission de le rechercher, Lamaison rendait aux barbelés leur allure normale.

Ce soir-là, il n'y eut rien à faire mais le lendemain ou le surlendemain, 3 février, les circonstances paraissent de nouveau favorables. Brunet enlève le premier boudin de barbelés, coupe le premier panneau, passe par-dessus les ronces en vrac et attaque le second panneau. La cisaille fait un fort bruit métallique, on ne peut pas ne pas l'entendre. La sentinelle la plus proche revient sur le chemin de ronde, semblant se hâter ; du Gardin hésite un instant à rappeler Brunet et le laisse s'engager dans le second panneau qu'il passe tandis que la sentinelle n'est plus qu'à vingt mètres à peine. Heureusement, aussitôt après avoir bondi, Brunet profite d'une levée de terre pour se défiler et le coup de fusil du posten part dans le vide. Brunet avait eu le temps et la présence d'esprit de renvoyer la cisaille dans le camp.

A l'appel suivant, ce n'est pas Brunet qui est déclaré manquant, mais Goubaud, alors sous le coup d'un départ à Graudenz où il devait purger un an de prison.

Que se passa-t-il au juste ? Un peu plus tard, le 28 février je crois, les Allemands vinrent chercher Goubaud, disant qu'ils avaient repris Brunet. Dans son interrogatoire de juillet 46, Klau, qui se souvient assez bien des choses, a déclaré que Brunet avait été repris dans la région de Nienbourg et qu'il avait, pensait-il, été conduit au sinistre centre d'interrogatoire de Fühlsbuttel par le capitaine Bernhardt, dit Schitomir. De fait, Karl Hayenne, qui tenait le fichier de Fühlsbuttel, et selon lequel également nos camarades étaient envoyés à Mauthausen, dit se rappeler

le nom de Brunet. Celui-ci était-il l'un des trois officiers qu'un travailleur français aurait rencontrés, vers le 25 avril 44, en gare de Plauen, enchaînés, et dont ce travailleur n'a rapporté que le nom de Mairesse ? Un renseignement parvenu jusqu'à la famille de notre camarade a parlé d'une présence de Brunet au camp de Molschau (Autriche), mais on n'a pas retrouvé trace d'un camp de ce nom. Pour Brunet comme pour les autres, on ne saura peut-être jamais ce qui est arrivé après Fühlsbuttel. Les Allemands, eux, répondaient froidement aux réclamations du Service des P. G. que Brunet avait été ramené à l'Oflag X C.

Bernard Brunet, dont le père était officier, était né à Saumur le 23 février 1912. Il avait commencé ses classes avec l'abbé Thomas, puis était passé par le collège des Maristes de Riom et par l'I.C.A.M. de Lille. Comme ingénieur, il avait travaillé chez Henriot à Bourges, chez Solway près de Dôle, enfin à la Société française aéronautique. Mobilisé au 35° R. A. D., il s'était marié au cours d'une permission (30 avril 40). Rappelé brusquement par l'attaque du 10 mai, il ne devait pas revoir sa femme. Bientôt, c'était la montée en Belgique, la retraite, Dunkerque. Sa citation à l'Ordre de la Brigade dit ce qu'y fut sa conduite. Son capitaine étant blessé, il fut appelé à s'occuper de lui et ne le laissa qu'après l'avoir remis à un médecin fantassin ; en le quittant, il le baisa au front.

Bernard Brunet était très proche de la vie et des hommes, bien qu'il cherchât peu à s'extérioriser et eût quelque chose de sympathiquement brusque dans son abord. Très au courant des choses de la campagne par sa famille, et de la vie d'usine par son métier, il eut soit à IV D, soit à Colditz, soit à Lubeck, un contact humain très franc et très cordial avec les ordonnances. A IV D, il s'occupait de ceux qui appartenaient au groupe du Berry, dont il était l'animateur. A Colditz et à Lubeck, il donnait à quelques-uns des leçons de dessin et aimait à se promener avec eux autour du camp. Il avait été, avant-guerre, militant P. S. F. très convaincu, avait même quitté un de ses employeurs à cause de cette activité ; à Colditz, il nous avait fait, avec amour, une très belle conférence sur Mermoz ; le P. S. F. représentait pour lui un idéal d'ordre politique sain, allié à un sens social sans aucune arrière-pensée de classe ou d'intérêt. Bernard Brunet était profondément croyant et, avec une grande discrétion, il se montrait, à l'occasion, soucieux de porter son témoignage. Sans aucun doute il a laissé à tous l'image d'un homme sûr, loyal, foncièrement

honnête, sur qui on pouvait faire fond d'une manière inconditionnée. Il a laissé parmi nous un souvenir sans tache, tout pénétré de sympathie et d'affection. Il a fait preuve, dans sa dernière évasion, de beaucoup de cran et de ténacité. Celui qui, vingt jours de suite, se prépare pour un départ aussi dangereux ; qui, ayant presque abouti, revient, recommence et, au moment de sortir, alors qu'il est déjà mis en joue, renvoie sa cisaille à ses camarades, celui-là restera dans notre souvenir comme un fidèle et courageux chevalier du service de la Patrie.

CITATION DU LIEUTENANT BERNARD BRUNET
A L'ORDRE DE LA BRIGADE

A pris le commandement de son unité alors que, sous un feu violent, son capitaine venait d'être mis hors de combat et que lui-même était légèrement blessé. S'est vaillamment comporté dans toutes les missions antichars et d'accompagnement qui lui ont été demandées, en particulier dans les combats des 1er et 2 juin 1940 à l'Est de Bergues.



Capitaine RAYMOND WILLEMET

Est-ce à un enracinement très ferme dans une vieille souche familiale lorraine qu'il devait cette calme certitude, cette continuité toute simple de sa vie ? Tel que, après l'avoir bien connu, je vois Raymond Willemet à la lumière de ce qu'il a fait et des pensées qu'il confiait à son carnet intime, il m'apparaît essentiellement comme un homme de foi, un homme qui vivait selon un certain nombre de valeurs et de principes acceptés comme un donné et que la vie n'avait en rien mis en question : « Je considère la foi comme aussi nécessaire que l'air et la nourriture. Je ne comprends pas qu'on puisse vivre sans croire », écrivait-il à Colditz, en 1941. Par là, il entendait certainement d'abord une foi religieuse, source également de vie morale, mais aussi une foi patriotique inspiratrice de don de soi et de service : « Ma vie spirituelle se veut basée sur une foi religieuse qui se trouve précisément avoir l'avantage de me donner foi en ma patrie : exemple de Jeanne d'Arc ». Le fait de Jeanne d'Arc est évoqué plusieurs fois dans ses carnets, tant comme idéal de vie que comme motif de croire en la France : de même que la Lorraine occupe visiblement une place de choix dans ses préoccupations : « *A l'heure actuelle*, écrit-il dans l'hiver 42-43, *je préfère une France communiste intacte, c'est-à-dire avec l'Alsace* et surtout la Lorraine (1) *plutôt qu'une France national-socialiste amputée.* »

(1) C'est moi qui souligne. En bien d'autres endroits, Willemet parle de la Lorraine (« Je pense profondément que j'aime la France. Je crois que je donnerais facilement ma vie dans une lutte pour reconquérir la Lorraine.» Eté 40). En 43, ayant à faire aux ordonnances de Colditz une ou deux conférences sur l'Alsace-Lorraine, il vint me trouver, me demandant de lui donner des raisons d'une revendication française de l'Alsace : cela ne lui était pas, alors, bien clair. Tandis que la Lorraine...

La France, c'était pour lui d'abord un capital de culture.

> Raisons de se battre idéalistes : voler au secours de la Pologne, liberté de l'Alsace, défense d'un mode de pensée... (automne 41). Ces contes, ces légendes, appartiennent au patrimoine sentimental et artistique de notre « doulce France »... les personnages des lais de Marie de France, Aucassin et Nicolette, Aymerillot, Roland, Tristan et Yseult sont autant d'évocations qui, à mes yeux, constituent les perles qui forment le nom de France, cette vieille France dans laquelle notre famille a ses racines, cette France à la source de laquelle boit notre cœur et dans laquelle seule peut vivre notre âme... Chaque Français doit avoir dans son cœur ce film de l'histoire de France

La France, c'était le peuple, le peuple tel quel, celui qui travaille et qu'on coudoie dans la vie de tous les jours :

> J'adore les gens du peuple. J'ai toujours envie de parler au laboureur que je vois travailler dans son champ, au cantonnier du chemin... (1941). J'aime les humbles. J'ai une conception nettement optimiste de l'humanité. Je crois que les gens sont bons *a priori*, que sous toutes apparences mauvaises, il y a un fond de bon naturel (été 40).

Cette idée, chez Willemet, n'était nullement une formule littéraire, il la vivait à la lettre et le plus simplement du monde. C'était pourquoi, sans la moindre arrière-pensée, sans l'ombre même d'une difficulté, il s'intéressait à tous les types d'humanité, se liait avec des hommes d'orientation spirituelle très différente de la sienne, leur donnait son amitié, était heureux de jouir de la leur, les considérait comme méritant une aussi totale et amicale confiance, comme étant aussi dignes, aussi loyaux que n'importe quel autre qui pût passer pour être de son bord. Raymond Willemet n'avait pas de « bord », pas de parti. Croyant et, à bien des égards, traditionaliste, il n'avait rien d'un « bien-pensant » au sens où ce mot désigne quelque esprit de caste et peut-être quelque sentiment pharisaïque de supériorité. Combien de fois, à propos de tel ou tel, m'a-t-il, très simplement et sans m'en faire la théorie, témoigné d'une attitude tout naturellement orientée ainsi.

La France, pour Willemet, c'était encore la liberté, un régime de réelle démocratie, de démocratie personnaliste, qu'il liait à la Révolution et à la République :

> Un mot qui me va au cœur : République (été 40). Ce n'est pas sous la pression allemande que je deviendrai antisémite. C'est une honte pour la France d'abandonner ses idéaux de 1789 sous la pression de l'étranger (printemps 41).

La France, c'était enfin, et à cause de tout cela, une exigence de grandeur et de puissance. Car cette âme avait besoin d'un corps vigoureux tant pour avoir son rayonnement que pour subsister. Et le service que

Raymond Willemet avait choisi, lui intellectuel et cultivé, était un service de cette exigence de puissance sans laquelle l'âme de la France ne disposerait pas d'un corps suffisant.

> Je sens le besoin de me dévouer plus consciemment que par le passé à la grandeur de la France. Je ne puis séparer sa puissance de son essence (été 40). Il faut agir en sorte que la France tienne dans l'histoire du monde la plus haute place possible. Par place, j'entends influence civilisatrice, c'est-à-dire son rayonnement intellectuel, moral, social, artistique, scientifique. Cette essence d'un Pays ne rayonne à l'intérieur et ne se prolonge qu'à condition que ce Pays s'appuie sur une puissance (1943).

Ce n'est à rien de moins qu'à de tels motifs que Raymond Willemet rapportera et suspendra son activité la plus concrète et même la plus quotidienne : en fait, les deux ordres d'activité qu'il est étonnamment arrivé à conjuguer, un travail intellectuel d'une rare intensité et la préparation de l'évasion en vue d'un service efficace. Il écrit en 1943 :

> J'essaye, dans tout ce que j'entreprends, de me donner une raison supérieure.

Et encore :

> Je travaille pour pouvoir participer davantage au rayonnement de la France qui représente une civilisation à la valeur de laquelle je crois, et pour occuper dans la société une place qui me permette d'influencer mon entourage et de l'orienter dans la direction qui me paraît être la bonne.

De fait, Willemet était, parmi nous, l'un de ceux qui travaillait le plus, j'entends de ce genre de travail ; il en indique lui-même, dès 1940, les points d'application principaux : « Travaux durant une captivité : droit, histoire, allemand, anglais, russe, histoire diplomatique ». J'ai connu de près son travail, au moins sur l'un de ces points puisque, en 42-43, à Colditz, nous faisions du russe ensemble tous les jours sous la conduite de Bykhovetz. Mais il étudiait tout autant l'anglais, avec, si j'ai bon souvenir, le Major Stevenson, et il ne put jouer un rôle efficace dans l'évasion de Prot que grâce à une pratique considérable de l'allemand.

Cela ne l'empêchait pas, comme nous verrons, de pratiquer l'évasion, mais les coups qu'il tenta ou réussit sont en somme de ceux qui demandaient une préparation relativement peu accaparante et qui exploitaient plutôt une situation avec audace et cran (1). Au delà de l'évasion, ce

(1) « Quelque chose que la captivité m'aura appris, c'est à travailler à longue échéance, à ne pas vivre dans le provisoire. Aussi, malgré la perspective de l'évasion qui me hante, je travaille absolument comme s'il n'en était pas question. »

qu'il visait, sans aucun doute, c'était de reprendre la lutte. Et cela aussi, chez lui, se reliait à une appréciation très réfléchie et très lucide des choses :

> Comme je le disais à des officiers allemands, ici dans le camp : je suis pour la victoire des Anglais. J'ai toutefois l'impression que notre pays ne se tirerait pas sain et sauf, moralement, d'une victoire de l'Angleterre à laquelle nous n'aurions pas pu participer, victoire aux fruits de laquelle il me semble que nous n'aurions pas droit (21 janvier 41).

Déjà, au delà de la lutte dans laquelle nous étions engagés, il en entrevoyait une autre. On ne peut pas lire sans émotion ce que, dans son carnet, de Colditz, il disait à sa femme :

> A supposer que les choses s'arrangent au mieux, la première fois que notre amour sera à l'épreuve et où je te demanderai de partager entièrement un sacrifice avec moi, mais rien que moi, ce sera au sujet de l'Indochine. J'imagine qu'on demande dans l'armée française des volontaires pour participer à sa reprise, aujourd'hui je dis que j'en serai (1943).

Dans un texte comme celui-là — il y en a bien d'autres qui rendent un son semblable — on saisit combien, chez Raymond Willemet, la vie la plus concrète et la vie spirituelle d'une part, le patriotisme et la foi religieuse d'autre part, étaient unis et presque fusionnés. J'ai déjà cité ce texte : « Ma vie spirituelle se veut basée sur une foi religieuse qui se trouve précisément avoir l'avantage de me donner foi en ma Patrie : exemple de Jeanne d'Arc ». Les carnets de Raymond Willemet sont pleins de considérations religieuses. Il avait une foi sans bavures, sans reprises. Je l'aurais presque trouvé trop peu raisonneur ; il m'a dit plusieurs fois que croire, pour lui, éliminait la discussion et le doute. La veille, voire le jour même de ses deux franchissements des barbelés, il s'était confessé avec une simplicité totale.

Raymond Willemet était né à Rocroi le 29 décembre 1913, mais son ascendance paternelle était lorraine, meusienne et mosellane. Enfant, il était allé bien des fois à Domrémy. Il avait fait ses études au lycée de Metz dont le proviseur devait devenir son beau-père. Il sortait de Polytechnique (1935-37) et de Fontainebleau (1937-39). Il avait choisi le 61e d'Artillerie, le régiment à fourragère rouge. Il avait fait la campagne d'automne 39 dans la forêt de la Warndt, celle d'hiver dans le secteur de Boulay d'où sa Division avait été envoyée en mai 40 sur l'Aisne. En montant en position près de Rethel, il avait été blessé, le 19 mai, dans un accident d'auto. Evacué sur un hôpital de Melun, il insistait pour être renvoyé au front sans attendre un complet rétablissement. Il était sur l'Aisne

pour les attaques des 9 et 10 juin 40, comme officier orienteur d'un Groupe. Il remplissait sa mission avec sang-froid ; au cours de la retraite de sa Division sur la Montagne de Reims, aux Marais de Saint-Gond, à la traversée de l'Aube et de la Seine, il accomplissait ses fonctions sous le feu, ainsi qu'en témoigne sa citation à l'Ordre du Régiment. Fait prisonnier dans les environs de Montbard (19 juin), il allait de Mailly — un vrai camp de la misère — à Osterode (Oflag XI A). Assez tôt, dès l'hiver 40-41, il pensait à l'évasion. Le 31 mars 41, il écrivait sur son carnet, à l'adresse de sa femme :

> Ma détermination de m'évader est maintenant ferme. Vas-tu comprendre que c'est par devoir que je veux agir ?

Une occasion allait lui être bientôt offerte : non à Osterode, mais à l'Oflag IV D (Hoyerswerda) où la plus grande partie du camp d'Osterode avait été transportée en mai 41. Il s'agissait de profiter du départ des anciens combattants de la zone Sud pour se glisser clandestinement dans leurs rangs et rentrer avec eux en surnombre. Le 2 septembre, Willemet franchissait la clôture du *Vorlager* et se cachait dans une baraque. Le 3 septembre, à cinq heures du matin, les Allemands faisaient l'appel par groupes de 50 : « Lieutenant X.» Personne ne répond : le lieutenant X est à l'infirmerie. Willemet prend aussitôt sa place et sort du camp. Mais quand, quelques moments après, X sort de l'infirmerie, l'officier allemand chef du convoi sait qu'il a un officier de trop dans sa colonne ; il multiplie les contre-appels mais Willemet arrive à esquiver tous les contrôles. En gare de Leipzig, cependant, une fouille méthodique du train ne lui permet plus d'échapper. Repris, ramené au camp, il est, après la tôle réglementaire, envoyé à Colditz où il arrive le 23 septembre.

C'est là que, trois mois plus tard, il aidait si efficacement trois de nos camarades à s'évader, comme je l'ai raconté à propos de Jacques Prot. Lui-même, autant que je me souvienne, ne fit pas de travaux d'évasion à Colditz. Il était plutôt l'homme des occasions soudaines tout comme, dans la vie, il était à la fois l'homme d'une continuité ou du travail à longue échéance et l'homme des impulsions répondant aux occasions et aux circonstances. Puni de prison en avril 43 pour avoir voulu empêcher les fouilleurs d'emmener sa paillasse, après la leur avoir disputée avec une violence qui alla jusqu'au coup de poing, il commença de scier les barreaux de sa cellule dont la fenêtre donnait sur le chemin de ronde extérieur, tandis qu'avec son enveloppe de paillasse il faisait une corde : évasion classique, presque de style romantique et pour laquelle je ne serais pas

étonné qu'il ait pensé à Jeanne d'Arc s'évadant de la tour de Beaurevoir. Malheureusement, ses préparatifs furent surpris avant qu'il ait pu les mettre à profit.

A Lubeck, des camarades lui offraient de tenter avec eux le passage des barbelés ; il acceptait. Le soir du 16 octobre 43, avec Caillaud, Avril et Launay, il réussissait à les passer en face de la baraque 16. Malheureusement, tous quatre étaient aperçus et repris par une patrouille, blottis dans un trou du terrain vague, à une trentaine de mètres du chemin de ronde.

Caillaud avait, avec Willemet, mûri un projet plus audacieux encore : celui de couper et de franchir les barbelés sous le mirador de l'angle nord-est du camp, près du petit jardin de l'infirmerie. L'opération était plus difficile qu'ailleurs, parce que le réseau était plus dense à cet endroit (une cinquantaine de fils à couper) et qu'on devait opérer juste sous une sentinelle. Mais elle était aussi plus inattendue et on pouvait profiter assez vite, dans ce coin, du précieux défilement d'une rangée de buissons. Nous nous rappelons tous ce dimanche 27 février 44, où, vers quinze heures, sous la frêle protection d'une équipe de guet et de diversion, Willemet se mit à cisailler, l'un après l'autre, les barbelés. Il sortit le premier, Caillaud derrière lui. Un misérable sous-officier faisant une ronde aperçut le trou derrière celui-ci et l'hémorragie fut arrêtée. Nous ne savons encore presque rien de la tragédie dans laquelle Raymond Willemet entra ce jour-là.

Des posten, le lendemain, dirent qu'il avait été repris dans les environs. Klau, dont la mémoire semble bonne, a déposé en juillet 46 qu'il avait été repris à Bad-Schwartau, avait passé la nuit à la prison de Lubeck et avait été conduit, le lendemain, par un sous-officier du camp, au centre d'interrogatoire de Hambourg (Fühlsbuttel). Klau prétendait que notre camarade avait tenté une nouvelle évasion, ajoutant même la précision suivante : le 3 novembre, mais sans dire d'où. La chose semble peu vraisemblable, mais il est au moins étrange que la fiche de Willemet au fichier de l'O. K. W., outre la mention « S. O. » au crayon rouge (1), porte au verso, à l'encre rouge, qu'il a été signalé

---

(1) Les fiches de Béchard, d'Aigouy et de Lejeune portent la même mention. J'ai eu dans les mains les fiches d'O. K. W. de plusieurs de nos camarades. Ces fiches sont insignifiantes et représentent la simple copie de la feuille signalétique que nous avons remplie dans notre premier camp. Je ne crois pas qu'il faille attribuer une importance quelconque à cette mention « S. O. ».

Depuis que j'ai eu en mains le texte allemand de l'ordre concernant les officiers

le 3 novembre 44 comme évadé non repris. Qu'y a-t-il sous tout cela ? La mention « évadé non repris » est-elle autre chose qu'une application de l'ordre de l'O. K. W., paragr. 2, qu'on lira plus loin en Appendice ?

Nous nous souvenons que, plus tard, le bruit courut au camp que Willemet aurait été vu à Berlin, occupé à déblayer des ruines. Mais que vaut une indication dont l'origine est invérifiable ? Est-ce lui qui accompagnait Mairesse quand celui-ci fut reconnu, vers le 25 avril 44, en gare de Plauen ? Que vaut au juste, même, le récit de cette rencontre ? Sur tout cela, le mystère est total.

Il nous reste de lui, à coup sûr, une présence spirituelle, concrétisée d'une manière très émouvante soit dans cette petite Françoise, née de lui en 40 et qu'il ne vit jamais, soit dans ses carnets personnels dont il disait à sa femme, au printemps 41 :

> Je voudrais que ces cahiers constituent quelque chose d'important pour toi. Je voudrais que si, par hasard, je mourais sans te revoir, ce cahier te transmette toute ma vie, tout mon cœur, toute ma conception de l'existence, tout mon amour pour toi.

Sur une des dernières pages de ces cahiers, avant celles qu'il devait laisser blanches, à la date du 23 février 44, quatre jours avant son évasion, il avait écrit :

> « L'individu doit être sacrifié à la tribu et trouver son bonheur dans ce sacrifice. » Est-ce que vraiment cette affirmation serait vraie au même titre qu'une loi physique ? L'homme trouve une satisfaction d'ordre spirituel, appelée Bonheur, en se sacrifiant au groupe dont il fait socialement partie.

Ce groupe, mes camarades, c'était nous...

CITATION DU LIEUTENANT RAYMOND WILLEMET

A L'ORDRE DU RÉGIMENT

Le 17 juin 1940, le groupe étant attaqué en colonne sur route par des A. M. C. a assuré la liaison entre les éléments de la colonne sous le feu des armes automatiques.

(ou sous-officiers ne travaillant pas) évadés, texte dont je donne la traduction en appendice, je me suis demandé s'il ne fallait pas, plutôt que « S. O. », lire « S. D. » ; auquel cas, cela signifierait Sicherheits-Dienst, *c'est-à-dire application à nos camarades de l'ordre susdit. Mais, malgré tous mes efforts et la bonne volonté des services du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, il m'a été impossible d'avoir, en février et mars 1948, communication des fiches que j'avais pu tenir en 1947 et qui ont été, depuis, entassées dans des conditions qui les rendent pratiquement inaccessibles. En sorte que, malgré des efforts multipliés, je n'ai pu éclaircir ce point. Il reste possible qu'il faille lire « SD » et non pas « SO ».* [*Note ajoutée le 2 avril 1948*].



Lieutenant
Michel-François MAIRESSE

Pour les Colditziens et dès leur arrivée à Lubeck, il n'était pas un inconnu car son cousin le capitaine Pierre Mairesse-Lebrun avait laissé parmi nous, par son évasion du 2 juillet 41, un souvenir prestigieux.

François Mairesse — beaucoup, et tous dans son unité ou au camp, l'appelaient Michel, du premier de ses prénoms — était venu directement à Lubeck du camp de Nienburg (Oflag X B) en mai 42. A Nienburg, il avait solidement déplu aux Allemands avec lesquels il ne se gênait pas. C'est ainsi qu'il avait, à l'époque où les Israélites étaient repérés et envoyés à Colditz, défendu un de ses camarades, E. de R. Il était également bien connu des Allemands pour avoir préparé et secondé l'évasion de plusieurs camarades ou participé à quelques règlements de compte avec des officiers volontaires pour travailler en Allemagne. Aussi quand, en 1941, les Allemands libérèrent les ingénieurs du Métropolitain, dont il était, il vit partir vingt-cinq de ses camarades mais il dut rester, lui, sur l'ordre de l'Abwehr. Il fut peu après envoyé à Lubeck où il arriva parmi les premiers. Il était bien de ceux qui n'avaient pas cédé au vainqueur du moment et qui n'auraient pas cédé, quoi qu'il arrivât, même si la victoire acquise avait duré longtemps.

Depuis longtemps déjà, et au moins depuis le moment où l'Abwehr avait écarté son dossier de libération, Mairesse pensait à l'évasion. A plusieurs reprises il avait demandé à sa famille du matériel pour cela. Il avait lui-même, à Nienburg, participé de très près à l'évasion d'un camarade, Schoesing, en capitaine allemand, puis aux tentatives de La Salle et Chauvin. Dans une tentative au cours de laquelle La Salle fut repris sous les barbelés après avoir été manqué par la sentinelle,

ce qui lui valut d'être envoyé à Colditz, Mairesse avait le n° 2. Il ne fut pas pris cette fois (printemps 42), mais il était connu et repéré pour être mêlé à tout ce qui se faisait d'anti-allemand dans le camp.

Sa famille avait été très durement éprouvée par la guerre. Son cousin germain Mairesse-Lebrun y avait perdu trois frères. Ses pauvres parents qui avaient perdu un fils, Jacques, tué près de Sens le 15 juin 40 (un beau garçon sportif, international de foot-ball), et leur troisième enfant, mort à la suite d'une opération, auraient voulu garder celui-là; ils le suppliaient de les épargner, ils lui demandaient de ne rien faire qui mît sa vie en danger. Il leur répondait — ce fut la dernière carte reçue de lui — qu' « il ne ferait rien de nature à compromettre sa santé ».

A vrai dire, au moment où il réussit — à la fois trop bien et pas assez — son évasion, c'est-à-dire le 25 mars 44, nous soupçonnions déjà que les officiers évadés repris étaient soumis à un régime spécial, sans doute très dur ; mais nous ne pensions pas qu'ils fussent « liquidés ». Et l'évasion représentait pour nous une chose si grande qu'elle nous paraissait devoir être conquise à très haut prix.

François Mairesse agit seul, s'évada seul, réalisant un exploit digne de lui, tout en souplesse et en calme audace. Comme souvent, son projet reposait sur une observation très menue, mais précise, et sur l'exploitation d'une circonstance, d'un moment, de quelques brèves secondes. La sentinelle du mirador de la face Est du camp, lorsqu'elle avait été relevée, revenait seule et directement au corps de garde. N'y avait-il pas moyen, à la faveur de l'obscurité, de se cacher à proximité du mirador, déguisé en sentinelle et, lorsque le posten de relève serait monté au mirador pour remplacer son camarade, de se présenter en place de ce dernier et avant lui à la porte de sortie de l'avant-camp : assez tôt pour avoir le temps de la franchir et de s'éloigner avant le retour de la vraie sentinelle, assez tard pour que la vraisemblance des allées et venues d'une relève demeurât intacte ?

C'est cela que Mairesse tenta et réussit dans la soirée du samedi 24 mars 44. Il s'était confectionné une tenue allemande, un fusil de bois, un ceinturon, tout un équipement, il pouvait présenter au poste un jeton semblable à celui qui servait au contrôle des sentinelles. Il avait franchi le barbelé qui séparait le camp de l'avant-camp et il s'était caché près du dépôt de ferraille et de détritus qu'il y avait là, à mi-chemin entre le mirador et la porte de sortie. Il put franchir cette porte et, sans doute,

alors, ne dut pas attendre longtemps pour s'éloigner et déguerpir : car l'alerte devait être donnée quelques secondes plus tard, dès que la véritable sentinelle serait revenue au poste.

Il dut se camoufler pendant une quinzaine de jours dans un camp de travailleurs civils et y préparer sa route. Où fut-il repris, comment, après quelles aventures ? On ne sait. Il semble certain qu'il fut conduit au centre d'interrogatoire de Fühlsbuttel : l'Allemand Carl Heyenne, qui y tenait le fichier, a dit se rappeler son nom, tout comme celui de Brunet, de Schaeffer et de Béchard. Un témoignage précieux et bouleversant que recueillit la famille de notre camarade, appuyerait peut-être l'hypothèse selon laquelle il aurait été, de Fühlsbuttel, envoyé à Mauthausen. Deux ouvriers ont dit l'avoir, vers le 25 avril, rencontré en gare de Plauen, enchaîné en même temps que deux autres officiers. L'un des travailleurs l'avait rencontré quand, après son évasion de Lubeck, il avait séjourné et travaillé dans un camp de travailleurs des environs de la ville où il avait déclaré, au moins à quelques-uns, sa qualité d'officier : il le reconnut. Mairesse put lui donner l'adresse de ses parents, le priant de les prévenir. Et ce fut tout.

Quels camarades pouvaient l'accompagner ? On peut faire des hypothèses. On penserait volontiers, étant donné la date, à Brunet, à Willemet, ou encore à Schaeffer. Mais cela supposerait qu'il s'agisse d'officiers venant de Lubeck. La chose reste pourtant vraisemblable. Vers quelle destination allaient-ils, vers quel destin surtout ? On ne sait, on ne saura peut-être jamais.

Au mois d'avril 47, les parents de notre camarade ont reçu des services officiels, sans autre explication, l'avis que leur fils était « décédé le 3 mai 1944, région de Kiel ». Sur quelle base repose cette indication à la fois terriblement vague et atrocement précise, mais qui est en contradiction avec le témoignage précédent des travailleurs français ? Ou ce dernier témoignage est-il lui-même à rejeter, mais alors comment les travailleurs en question ont-ils eu l'adresse des parents de Mairesse ?

François Mairesse était né le 23 juin 1914 à Cayeux-sur-Mer (Somme). Il fit ses études au lycée Rollin, sortit premier de l'Ecole Bréguet et entra troisième à l'Ecole supérieure d'Electricité. Il était ingénieur au Métropolitain et c'était là, me racontait-il, ayant à fréquenter des personnes d'origine slave, qu'il avait commencé le russe qu'il parlait, je crois, assez bien. Il aimait, d'ailleurs, les choses slaves

la musique slave, et nous le revoyons tous, à la belle saison, allongé sur une couverture en compagnie de Koltz, jouant et fredonnant des airs russes ou tziganes en s'accompagnant d'une guitare. Plusieurs fois je me suis arrêté et assis près de lui, pour communier un moment avec lui grâce à ce lien que mettait entre nous l'amour des choses russes.

François Mairesse avait beaucoup de caractère, et une volonté de fer. Passionné de sports et de mathématiques, il ne se plaignait jamais de la vie matérielle, quelque dure qu'elle fût, et si son moral fléchissait parfois, il mettait son point d'honneur à ce que rien n'en transpirât aux yeux de ses camarades de chambre. C'était un caractère entier, souvent violent, traitant avec un souverain mépris ce qui ne lui plaisait pas.

Il y avait chez François Mairesse tout un côté d'art et de poésie, tout un côté de rêve aussi et d'aspirations à l'aventure, avec, parfois, quelque chose de fantasque. Il aimait beaucoup la littérature, il aimait la peinture et dessinait fort bien. Dans un coin de nos baraques sordides, il s'était arrangé avec goût une sorte de petit home — oh ! ce minuscule coin de vie personnelle, que chacun gardait délicatement, au-dessus de son lit, avec un bout d'étagère et quelques photographies... — Sur l'étagère de notre camarade se trouvait un Evangile, qu'il lisait. Il aimait aussi l'aventure ; comme son père, il avait pratiqué la chasse avec passion, un de ses prénoms était Hubert, et il rêvait de voyages.

François Mairesse avait, en raison de la mobilisation, puis de la guerre et de la captivité, fait six ans de service militaire : au 19e Dragons, puis au 12e G. R. C. A. En 40, il s'était battu sur les bords de la poche de Sedan, à Stonne, sur des crêtes que je connais bien, puisque c'est mon pays natal, et dont les villages portent encore les cicatrices de la guerre. Les combats de Stonne furent très durs. Ce fut l'un des points où l'on essaya sérieusement de réduire la poche créée à l'ouest de la Meuse et dont la consolidation et l'extension jouèrent un rôle décisif dans le désastre de 40. La citation que François Mairesse y gagna montre qu'il fut un de ceux qui s'accrochèrent au sol de la Patrie. Avant Nienburg, avant Lubeck, déjà, il avait été de ceux qui ne voulaient pas céder.

De ce point de vue, il n'est pas permis, il est impossible de dire que sa résistance et finalement son sacrifice n'aient servi à rien. Il n'aurait pas, lui, laissé sans réponse un « A quoi bon ? » découragé ou révolté. Mais cette réponse, lui seul et ceux qui ont fait comme lui ont vraiment le droit de la donner. Nous le ferions, nous, à trop bon compte.

Notre part, à nous, c'est de continuer dans les œuvres de la paix le service que nos camarades ont consommé dans le combat ou sur les routes du combat. C'est aussi, en gardant leur esprit, de conserver leur souvenir et de témoigner à leurs pauvres parents accablés par des deuils trop lourds, de l'immense estime et de la virile amitié qui nous a liés pour toujours à ceux qui n'ont fait, après tout, que mûrir un fruit dont toute la sève était venue d'eux.

CITATION DU LIEUTENANT MICHEL-FRANÇOIS MAIRESSE
EN DATE DU 20 MAI 1940

Officier plein d'allant et de courage. Le 15 mai 1940, à Stonne, après s'être particulièrement distingué lors d'une contre-attaque, s'est maintenu toute la journée sur la position reconquise, malgré la forte pression ennemie : complètement encerclé, a lutté jusqu'à l'épuisement de ses munitions.



Lieutenant Charles THIBAUDIN

Quand je revins à Colditz en juillet 42 avec l'équipe de Popol du Gardin, je retrouvai l'abbé Jeanjean dans une popote nouvelle de jeunes camarades arrivés depuis peu de Soest. Le chef de popote était un petit lieutenant tout jeune, mais volontaire et têtu. Thibaudin. Au travers des menus heurts de la vie quotidienne, j'ai conçu pour lui, à mesure que je le connaissait mieux, une très grande estime. Cependant, comme si l'absence était une condition d'une intelligence complète de la vraie dimension des hommes, ce n'est que depuis sa disparition que je crois l'avoir vraiment compris et pleinement apprécié. Thibaudin avait l'étoffe d'un officier, et surtout d'un combattant de très grande valeur.

Né quatrième dans une famille de dix enfants, le 6 septembre 1919, à Châteauroux, Charles Thibaudin avait fait ses études à l'école des Frères de Nevers, puis à l'Institution Saint-Cyr de Nevers, au Lycée de Nevers, et sa Corniche au Lycée de Dijon. Comme Gallais, comme tant d'autres de sa promotion qui était largement représentée dans le milieu des évadés, il avait débouché dans la guerre après une année de Saint-Cyr. Il avait été affecté au 86e Rég. d'Infanterie qui fit la guerre principalement dans la région de Boulay. La citation dont Thibaudin fit l'objet à l'Ordre du Régiment (6 juin 1940) ne comporte que la mention de son nom dans une liste (J.O. du 9 juin 41). De toute façon la guerre qu'il avait faite ne pouvait être pour lui qu'un commencement trop tôt interrompu. Prisonnier, il rêvait de reprendre le combat ; ses nombreuses et tenaces tentatives d'évasion n'ont jamais eu, dans sa pensée, d'autre but.

D'août à octobre 40, il avait été au camp de Warburg, comme Rondenay, comme Béchard. En octobre, il fut transféré à Soest, en Westphalie.

Dès lors, faisant des tours de camp avec son ami Ricaud, comme il en fera encore si souvent à Lubeck, il pensait à l'évasion. Avec Ricaud et Thomas, deux camarades de promotion dont il ne se séparera plus guère, il entreprenait un souterrain, le premier qui fût mis en chantier à Soest. Après avoir commencé le travail à trois, les initiateurs s'adjoignaient des camarades et finalement c'étaient dix-sept officiers qui, le 9 mai 41, s'étant fait camoufler à l'appel du soir dans leurs chambres, s'enfonçaient sous la salle de théâtre pour courir la grande aventure. La nuit était lumineuse. « On a de la chance si on sort, il fait clair comme en plein jour », chuchotait Thibaudin quand il eut percé le fond du souterrain. Une barrière était la seule protection contre la vue des sentinelles toutes proches et il fallait traverser un terrain entièrement découvert balayé par les projecteurs. Au bout d'une heure de ramper, cependant, Thibaudin, Thomas et Ricaud se retrouvaient dans la nature, s'embrassaient et partaient en direction de la Belgique. A quelque distance, ils entendaient, vers le camp, un coup de feu ; ils surent plus tard que le n° 13 avait été aperçu tandis qu'il rampait sur le glacis dénudé... Ils avaient 9 marks pour eux trois, achetés à des prix de marché noir. Thibaudin, qui était habile en couture mais se trouvait convenable et même élégant à peu de frais dans les « civils » de sa confection, était le mieux habillé des trois : à ce titre, il était délégué aux relations extérieures. Ils prirent un train jusque Stolberg, gare bien connue de tous ceux que tentait le passage d'Aix-la-Chapelle et qui voulaient éviter de descendre à cette station. De fait, sur douze sortis, ils se retrouvaient huit évadés, sur quelque quinze voyageurs, à descendre ce matin là à Stolberg.

Après s'être cachés pendant la journée, ils reprirent leur route la nuit et arrivèrent, vers une heure du matin, dans un petit village naguère frontière. Malheureusement, le couvre-feu y était observé de 16 heures à 8 heures ; un policier, après avoir hésité à les retenir, les menait finalement au poste d'où ils étaient tranférés à la prison d'Eupen. Là se situe un épisode qui caractérise étonnamment Thibaudin. Le matin de leur départ, deux policiers en civil vinrent chercher les prisonniers et voulurent obliger Thibaudin à vider le seau hygiénique. Thibaudin s'y refusa, arguant de sa qualité d'officier et disant qu'il ne le ferait que contraint. Un policier lui allongeant une gifle, il la lui rendit aussitôt ; une bagarre s'en suivit, qu'il fallut bien arrêter sous la menace du revolver, mais Thibaudin en avait profité pour donner un grand coup de pied dans le seau et le renverser sur les pieds du gardien. Cela se passait en 41,

mais je suis convaincu que Thibaudin en aurait fait autant en 44. Le 28 août 43 encore, il était emmené en tôle pour avoir, sur le terrain de foot, protesté à la suite d'un coup de fusil qui avait blessé un officier polonais.

Revenu à Soest, Thibaudin y échoua dans une tentative de sortie par les égouts, une sentinelle ayant entendu quelque chose. Dès l'automne 41, le petit groupe qu'il avait reconstitué projetait un nouveau travail ; se rencontrant sur le même projet avec un autre petit groupe, il fusionnait avec celui-ci, ce qui portait le nombre des travailleurs à huit, puis à neuf quand le souterrain eut atteint trente mètres. Le travail commença ferme en janvier 42, sous la cantine du camp : trois équipes de trois travaillaient alternativement de l'appel du matin à l'appel du soir, dans des conditions très dures. Par un hiver rigoureux, le souterrain drainait une eau glacée qui en remplissait le fond jusqu'à 15 centimètres. Quand arriva le dégel, la boue tombait du plafond et des parois, l'eau ruisselait de partout. Rablé, souple, résistant, volontaire et réaliste, Thibaudin redoublait d'énergie et d'efficacité. Tel que je l'ai connu plus tard il devait, à la lettre, faire un « boulot » double de celui des autres. Le 13 mars, le souterrain atteignait 65 mètres ; il en restait cinq à faire. Mais une sentinelle malencontreusement vigilante aperçut les travailleurs se faufilant sous la baraque, elle donna discrètement l'alarme et Thibaudin, avec Lamaison et un autre camarade, fut cueilli dans son chantier.

A peine sorti de prison, les mêmes recommençaient un autre tunnel visant à atteindre la baraque des colis à partir des caves : 20 mètres environ, une équipe de douze. Au bout de deux semaines de travail, avertis par un camarade du service du courrier que leur projet était dénoncé (hélas ! il y en eut, des dénonciations dont il était fort difficile de découvrir avec sûreté les auteurs), l'équipe décida de brusquer la sortie qui se fit sous les lampes du chemin de ronde, le 9 mai 42. Cinq camarades purent sortir, dont quatre arrivèrent en France. Thibaudin, qui avait tiré le n° 11, fut pris dans la cave. C'est à la suite de cela qu'il fut envoyé à Colditz avec Lamaison et Ricaud, repris une deuxième fois sur la frontière belge. Avec l'abbé Jeanjean et moi, plus tard Gauthier et Thomas, nous formâmes une popote heureuse où je pus connaître notre Charles Thibaudin.

Il n'était pas commode. Il suivait, avec une volonté inflexible, une ligne de conduite très droite qu'il s'était tracée, tant au point de vue moral et religieux qu'au point de vue travail, ou sport, ou évasion, voire même cuisine, et dont je ne l'ai pas vu dévier une seule fois. Il se

défendait contre toute démarche qui eût atteint sa ligne de conduite, contre toute tentative de percer son rempart moral, contre toute familiarité venant d'ailleurs que du cercle étroit de ses camarades les plus proches. Il avait beaucoup de caractère, un sens du devoir, de ce avec quoi on ne transige pas, qu'il avait certainement reçu de son admirable famille. Il était très droit, un peu à la manière de Michel Girot, incapable de mentir, mais parfaitement capable de dire sans fard des choses dures ou désagréables. Il était sportif, excellent à la barre fixe, au foot-ball, au hand-ball, dont il revenait parfois suant et crotté jusqu'à la ceinture. Il était très courageux : non seulement à l'égard des Allemands et du risque de l'évasion mais aussi au travail, du moins au travail qu'il avait choisi et qu'il voulait faire aboutir, par dessus tout à celui de l'évasion. Là, il était pressé d'arriver. Dans l'équipe d'Edouard Debats à Lubeck, il pestait contre les lenteurs apportées d'abord dans un projet de tunnel sous les cuisines, qui ne fut finalement pas entrepris par cette équipe, puis contre celles qui firent durer si longtemps le travail commencé sous l'infirmerie. Il s'y était donné à fond, de jour et de nuit, et trouvait volontiers les précautions prises exagérées. Une nuit son lit fut trouvé vide par une ronde (on avait fait des mannequins et je vois encore le sous-officier jeter avec dégoût sur le parquet le petit balai qui simulait la chevelure). Thibaudin fit quelques jours de prison. Il était d'autant plus impatient d'aboutir qu'il avait tiré le n° 1 dans la sortie. Hélas, cette sortie devait le mener à un destin mystérieux et tragique.

J'ai dit, à propos de Lussus et Girot, ce que fut cette sortie, dans la nuit du 26 au 27 avril 44. Elle s'effectua bien pour les huit premiers. Pensant à juste titre qu'une sortie nombreuse comme celle-là déclancherait un dispositif de contrôle et de recherches (les sorties de ce genre faisaient donner l' « Alerte parachutistes » qui s'étendait sur tout un territoire), Thibaudin et Thomas attendirent trois jours à quelques kilomètres du camp, dans un fourré. Puis ils prirent le train à Bad Oldesloe en direction de Lunebourg, où ils demeurèrent six jours au « kommando de la gare », bien connu de tous les évadés de Lubeck

C'est de là qu'ils expédièrent alors une carte à leur famille, sous le nom de Pierre Lachasse, afin de faire deviner qu'ils avaient commencé la grande aventure. Hélas, pour Thibaudin, la dernière aventure...

Ne trouvant pas à Lunebourg le train qu'ils espéraient, ils partirent à pied, allant d'un kommando à l'autre : c'était l'idée de Thibaudin, dont celui-ci ne voulut pas démordre. Ils arrivèrent à Minden ou à

Gütersloh. Là, ayant aperçu un homme d'environ 35 ans, impeccablement mis, au visage et à l'allure d'un Français, le prenant pour un compatriote, croyant même lui avoir vu un écusson tricolore, ils l'abordèrent pour lui demander l'adresse d'un kommando de Français. Mettant la main à la poche de son veston, l'inconnu leur intima d'un ton menaçant l'ordre de le suivre à la police. Comme ils en avaient convenu dans l'hypothèse d'une arrestation, nos deux camarades se séparèrent et détalèrent chacun de son côté. Recueilli dans un kommando, Thomas fit chercher Thibaudin pendant plusieurs jours. De celui-ci, on ne sait dès lors plus rien. A-t-il été poursuivi, blessé ou tué à ce moment ? Seule une enquête menée à Gütersloh aussitôt après la libération eût pu le faire savoir. A-t-il été repris et alors, s'est-il déclaré officier ? Son intention était plutôt, repris, de se faire envoyer dans un Stalag... Sans doute n'aurons-nous jamais aucune indication sur le sort de celui qui fut notre camarade...



Lieutenant André LEJEUNE

André Lejeune nous laissera le souvenir d'un homme remarquablement courageux et décidé. Il s'est évadé sept fois et fut l'un des premiers, dans son camp, à tenter la grande aventure. Le devoir de l'évasion était pour lui évident, lié à cet ensemble d'attitudes qui définissent un tempérament de soldat et qu'il a incarné si purement.

Il était officier dans l'âme, par une de ces vocations que la conscience ratifie mais qui sont inscrites, déjà, dans les dispositions de l'enfance. La photographie de ce Mémorial le représente en Saint-Cyrien, et c'est bien ainsi, car il apparaîtra toujours à ceux qui l'on connu, avec une âme de Saint-Cyrien, un caractère fait pour le service et le commandement, pour la décision et l'engagement de soi que réclame la vie de soldat.

Né le 17 juillet 1916, à Chilleurs-aux-Bois (Loiret), il était sorti de Saint-Cyr dans le 56e Régiment d'Infanterie. La guerre qu'il fit avec son corps lui valut la citation suivante à l'Ordre de la Division :

> Jeune officier plein d'allant et d'entrain. Chef d'un poste isolé et attaqué au cours de la nuit par un ennemi supérieur en nombre, a repoussé ses assauts à plusieurs reprises malgré un feu nourri de grenades et de mitraillettes.

Fait prisonnier près d'Amiens, le 6 juin 40, il fut envoyé à Hoyerswerda (Oflag IV D), aux confins de la Saxe, de la Prusse et de la Silésie. IV D fut, jusqu'à l'été 42, un des camp où il y eut le plus d'évasions, dont un bon nombre réussirent (45 réussies en 41 : chiffre officiel des Allemands). La série s'était ouverte dès juillet-août 40, par un souterrain dit des aviateurs, qui partait de la baraque 40, sur la face est du camp. Puis, un soir de septembre, Koltz, profitant d'une alerte, avait coupé les barbelés dans les panneaux du bloc III.

Durant les premiers mois de IV D, l'emplacement de ce qui devint dans la suite les blocs 7, 8 et 9, face Nord du camp, fut occupé partiellement par des tentes où étaient logés des soldats dont une partie au moins travaillait à l'extérieur. Cette espèce de stalag était séparé du camp par un barbelé de l'*Hitlerstrasse*, qu'il était relativement facile de franchir. Lejeune y avait un compatriote habitant le même coin de banlieue que lui et qu'il avait rencontré aux douches. Grâce à ce « pays », il put se glisser dans une corvée et, sorti du camp, fausser compagnie aux gardiens. Pourquoi mit-il alors le cap sur le sud ? A cette époque on n'avait encore aucune indication sur les possibilités de voyage à travers l'Allemagne ; sans doute sembla-t-il plus sûr à notre camarade de parcourir les 100 km. qui séparaient IV D de la Tchécoslovaquie, de profiter des complicités tchèques, puis d'une surveillance moindre en Autriche, pour gagner un pays ami. Lejeune fut malheureusement repris à la frontière yougoslave, dans un pays de montagnes et de bois.

Ramené à l'Oflag, il apprenait que son moyen de sortie par le camp des hommes et la corvée n'avait été ni éventé ni utilisé par un autre. Il décidait de recommencer et se présentait à la place d'un soldat français dans une corvée qui sortait du camp le 4 décembre au matin. Mais, à l'appel nominatif de la corvée, le sous-officier allemand l'appelait : Lieutenant Lejeune... Il avait été dénoncé par un Polonais.

Après sa peine de prison, il fut envoyé à Colditz devenu, depuis la mi-novembre, camp spécial d'internement des officiers évadés et où il arriva quelques jours avant Noël. Au moment où Lejeune arriva, la Compagnie française ne dépassait pas la quinzaine. Il fut donc un de ceux qui contribuèrent parmi les premiers à créer à Colditz cette atmosphère tout à fait spéciale et vraiment unique dont j'ai déjà parlé.

J'ai connu André Lejeune en juin 41 ; à partir de cette date, nous ne nous sommes pas quittés jusqu'à son évasion d'avril 44 puisque, partis ensemble pour IV D, nous en revînmes ensemble et pour le même motif. Lejeune était bien représentatif de la mentalité de ce Colditz du début : une franchise un peu brutale, un non-conformisme décidé qui excluait l'esprit d'acceptation et de docilité, une décision solide d'embêter le boche par tous les moyens et de tout subordonner à la préparation des évasions. Dès lors, André Lejeune s'était lié avec un ami anglais et il passait chaque jour plusieurs heures avec lui, comme plus tard à Lubeck il « tournera » avec un ami polonais. Il possédait convenablement et travaillait l'anglais, l'allemand et le polonais.

Compris dans une fournée de quatorze camarades objets d'une « Begünstigung », d'une faveur, Lejeune fut, comme moi-même, envoyé à IV D fin novembre 41. Là, il fut mis, comme ancien évadé, à la fameuse baraque 1 dont Popol du Gardin était le chef : petit camp dans le grand camp, ayant ses barbelés supplémentaires, ses gardiens, son règlement et aussi ses activités propres et son esprit : en somme, l'esprit de Colditz et la devise de Colditz : embêter le boche et préparer l'évasion. Lejeune, à IV D, essaya différentes combinaisons. Nous nous rencontrâmes sur le même projet : à la faveur des sorties de baraques qui eurent lieu pendant le mois de février 42, reproduire le coup qui avait réussi plusieurs fois à Colditz : se cacher sous le manteau d'un plus grand et passer ainsi à l'appel en surnombre. Mais Lejeune, pris d'un scrupule en raison d'une parole d'honneur qui, cependant, ne nous eût concernés en rien, soumit le cas au colonel doyen des officiers français ; celui-ci, sans peut-être saisir le cas dans toute sa précision, se prononça pour la négative et fit même une communication au rapport. Le projet fut abandonné.

Ce n'est pas le seul cas où des officiers prisonniers, jugeant du point de vue de l'honneur, prirent une position plus stricte que celle dont je me serais satisfait en me plaçant au point de vue de la morale et de la loi. L'honneur, disaient-ils, est une chose indivisible et délicate ; il ne se satisfait pas de se trouver dans les limites du permis, à la faveur d'une distinction ou d'une considération subtile ; il y a un honneur de l'évasion par lequel on ne voudrait pas payer une facilité plus grande ou même une réussite.. On était en 1942. Nos gardiens devaient, deux ans plus tard, reconnaître étrangement cet honneur de l'évasion.

Finalement, Lejeune, appartenant d'emblée, comme ancien de la baraque 1, à l'équipe de Popol du Gardin, participa à la grande entreprise que celui-ci mena à bien au printemps 42 : le souterrain des cabinets du bloc VI. Nous nous retrouvâmes en tôle, après la nuit du 7 au 8 juin, dans cette barraque 1 bien connue, mais cette fois sous le commandement du colonel Damidaux. J'eus alors, dans le petit enclos où nous pouvions sortir une heure le matin et une heure le soir, deux ou trois longues conversations avec André Lejeune. Nous abordâmes en particulier la question religieuse ; nous devions y revenir plus tard, à Lubeck. Lejeune n'était pas pratiquant. Il était au fond, il désirait être croyant. Mais il était très raisonneur, un peu positiviste. Réellement préoccupé par la question de Dieu, il était arrêté par des difficultés qu'il

raisonnait pied à pied, avec loyauté mais avec exigence. J'ai toujours eu comme une sorte de certitude intuitive qu'il viendrait à la foi. Je me sentais d'ailleurs personnellement attiré vers ce garçon décidé, peu expansif, qui ne se rendait pas facilement. Je crois qu'il avait confiance en moi et m'aimait bien. A Lubeck, je l'ai vu plusieurs fois à la chapelle. Très certainement, il priait.

Nous revînmes à Colditz le 9 juillet 42 et y restâmes une année, jusqu'au transfert de la Compagnie française à Lubeck, en juillet 43. A Lubeck, nous nous retrouvâmes dans l'équipe d'Edouard Debats à laquelle, dans le partage des zones de travail, était échue une option sur la face Nord du camp, où se trouvait le bâtiment de l'infirmerie. Pour différentes causes techniques, le travail de l'équipe fut long à démarrer. On fut quelque temps orienté vers un projet de souterrain sous les cuisines ou d'exploitation des canalisations et des égouts. Rien de positif ne s'annonçait. Lejeune cherchait des occasions individuelles. A la Sainte-Barbe, le 3 décembre, tandis que les artilleurs fêtaient leur curieuse patronne, un brouillard subit s'abattit sur le camp vers les 15 heures. Lejeune « tournait » avec *son* polonais. En un instant, sans changer de costume, sans revenir à la baraque chercher de l'argent ou des papiers, il passait les barbelés. Six autres camarades saisissaient la même et fugitive occasion, en faisant autant au même moment (1).

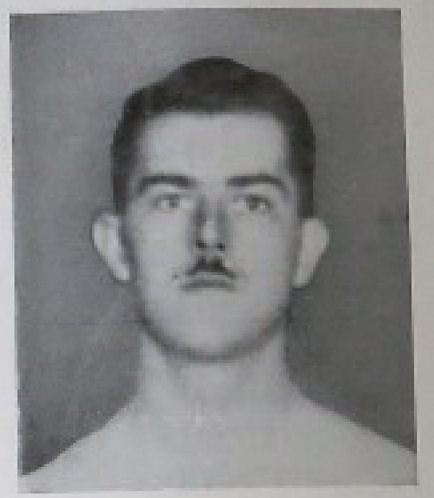
Repris à Osnabrück, Lejeune revint au camp, plein d'impressions nouvelles et bien décidé à « remettre ça ». Il reprit sa place dans l'équipe Debats dont le travail, mené dans des conditions difficiles et qu'on crut plusieurs fois vendu et « brûlé », déboucha dans la nuit du 26 au 27 avril. J'ai raconté cette sortie dans ma notice sur Lussus et Girot. Lejeune avait le n° 3 ou 4 et faisait équipe avec Jorna. Il dut sortir vers trois heures et demie. Nous ne l'avons jamais revu.

Sa famille a multiplié les recherches après la libération et la cessation des hostilités. Ses pauvres parents sont arrivés à réunir un certain nombre de renseignements sûrs qui permettent de le suivre jusqu'en septembre 44. Parti avec Jorna, qui était de sa chambre, il arriva avec lui à Celle où tous deux furent accueillis et purent se refaire un peu dans un kommando de requis français, car la route avait été dure, accomplie presque sans vivres. C'est là qu'une nuit, vers le 2 mai,

(1) C'étaient Fallon, Carer, Corcostéguy, Botet, de Larousilhe (tué depuis en Indochine) et Robert Perrin.

la Gestapo survint soudain et appréhenda Jorna, qui était dans la première chambre. Lejeune, alerté, put sauter par la fenêtre et s'enfuir. Il dut être repris peu après mais donna une identité de soldat et fut envoyé au stalag XI B, à Fallingbostel. Il s'en évada le 5 juin, aboutit à Hildesheim où il organisa sa mise en wagon plombé. Mais, le 20 juin, au moment même où il se rendait à la gare, il fut arrêté, sur la dénonciation de deux « Français » de l'action desquels il ne semble pas qu'on ait encore fait justice. Il fut alors envoyé au camp de Lahde, près de Minden. Lahde, dont on n'a guère entendu parler, était un camp de représailles dépendant de la Gestapo, où les prisonniers étaient soumis à un régime effroyable : manque de nourriture, brimades épuisantes, coups, etc.. Un grand nombre y sont morts avant d'avoir purgé leur peine, souvent, au bout de trois ou quatre semaines seulement. André Lejeune y occupa la fonction d'interprète. A ce titre, il avait, entre autres, à lire à ses camarades de peine les condamnations à mort, qui s'exécutaient soit par pendaison, soit par empoisonnement. Il sortit de Lahde le 10 août : le fait est absolument certain. Il est vraisemblable qu'il chercha encore à s'évader. Il aurait été vu, fin août, en gare d'Hildesheim, dans un train, gardé par la Gestapo. Toute trace certaine s'évanouit à partir de ce moment.

Pauvre et cher André ! Evadé sept fois, trois fois livré par des hommes qui eussent dû être ses camarades et ses alliés... Par quelles terribles épreuves a-t-il pu passer ? Certainement il a gardé à travers tout son cran, sa décision, sa volonté d'aboutir et de se remettre au service du Pays. Personnellement, son souvenir m'habite comme celui d'un camarade avec lequel la sympathie profonde et l'intimité réelle ont de beaucoup dépassé les témoignages que nous avons pu nous en donner. Il n'était pas expansif ; sa décision intérieure, qui le caractérise le mieux, s'exprimait seulement à l'occasion en paroles, et d'une manière plutôt abrupte ; sa parole elle-même était saccadée et brève. Je reporte vers ses parents, si longtemps accrochés à l'espoir de le revoir, le témoignage d'une amicale admiration et d'une fidélité sacrée à sa mémoire.



Lieutenant Léon JORNA

Nous savions bien que l'évasion comportait un fort pourcentage de chance et, comme on disait, de « pot ». Nous savions bien aussi que Colditz représentait, par définition, le camp de ceux qui n'en avaient pas eu le pourcentage minimum. Parmi nous, il en était qui n'avaient même pas eu la joie incomparable d'une véritable sortie, de cette première nuit, libre et vainqueur, sur les routes ou par les bois. Jorna était de ceux-là.

Interné dans les camps de la Région VIII dont, je ne sais pourquoi, on entendait moins parler que des autres, il avait assez tôt pensé à s'évader et avait réuni pour cela son petit équipement de cartes, d'argent et de vêtements. Dans l'hiver 41-42, à Weidenau (Oflag VIII F) il travailla dans une équipe de sape dont le souterrain fut malheureusement découvert. Un peu plus tard, le camp devant être évacué et transféré à Mährisch-Trübau (Oflag VIII G), Jorna se cacha derrière de vieilles boiseries, dans l'épaisseur d'un mur, avec l'espoir d'en sortir librement quand tout le camp serait vide et désert. Il y fut découvert après trois semaines de disparition, par les équipes de fouille littéralement déchaînées (24 juin 42).

Conduit à Mährisch, il tenta bien de s'enfuir au cours du transfert, mais en vain. Il fut, sitôt arrivé au nouveau camp, mis en tôle, lui dans une cellule, Castel dans la cellule voisine. Entre les deux cellules, un poêle commun, qu'on alimentait du dehors, occupait une partie du mur. Jorna parvint à scier les barreaux de sa prison et le poêle fut attaqué et démoli pour faire communiquer les deux chambrettes et permettre à Castel de profiter de la sortie. Tout était fini, nos deux camarades étaient

sortis quand un « homme-chien » faisant une ronde extraordinaire les découvrit et les ramena au poste de police le revolver dans les reins (7 août 42).

Quelques semaines plus tard, Jorna fut convoqué à la Kommandantur où on lui intima son changement de camp. Il fut envoyé à Colditz avec Castel, Trojani et Gauthier, qui nous arrivèrent le 17 octobre 42, le jour où les Anglais nous donnaient *Pygmalion*. Je n'ai pas souvenir qu'à Colditz Jorna ait tenté quoi que ce soit. Il gardait ses culottes de golf vaguement chasseur alpin pour une occasion à venir. L'arrivée à Lubeck fut pour lui une déception ; il regrettait l'atmosphère purement militaire de Colditz. Il fit dès lors partie de l'équipe de Debats et du souterrain de l'infirmerie. Il sortit 4e ou 5e dans la nuit du 26 au 27 avril 44. Sans aucun doute, il entendit les coups de feu tirés sur Michel Girot et dut penser, à ce moment, avoir eu, cette fois, de la chance.

Klau a dit que notre camarade avait été repris dans la région de Lunebourg. Il était parti avec Lejeune. Ensemble, ils sont arrivés à Lunebourg, puis à Celle, où ils trouvèrent un gîte pour quelques jours dans un kommando de S. T. O., c'est-à-dire de requis français. Lejeune était hébergé dans une chambre, Jorna dans une autre. Ils durent être mouchardés. Une nuit, celle du 1er ou du 2 mai, la Gestapo survint. Jorna fut de suite appréhendé ; Lejeune, prévenu, put sauter par la fenêtre et s'enfuir. Au camp, nous avons su le 3 mai que Jorna était repris et qu'il avait déclaré son identité, car Laporte-Many, qui avait pris son nom le 27 avril, fut appelé à la Kommandantur et interrogé à ce sujet.

Jorna fut ramené à la prison de Lunebourg où il passa tout le mois de mai puisque, le 1er juin, du Gardin, Bugault et Espitallier, repris dans la région et mis ensemble dans une cellule, y voyaient entrer un gardien qui, poussant Jorna dans la chambre leur disait : *Kamarad Françose !* Voyant qu'on avait laissé la porte entr'ouverte et ne sachant quelle identité Jorna avait alors donnée, les trois autres ne manifestèrent pas qu'ils le reconnussent et lui serrèrent seulement la main ; du Gardin lui glissa seulement : « Tu as drôlement décollé ». A quoi Jorna répondit : « J'ai déjà trois semaines de tôle ». Cela ne dura que quelques minutes. Mais, transférés bientôt à la prison de Hambourg-Hütten, du Gardin, Espitallier et Bugault devaient y retrouver Jorna. D'abord, un jour, pendant la « promenade » des tôlards, Bugault apercevait une main qui remuait au-dessus de la lucarne d'une des cellules du premier étage ; il

faisait signe de se hausser pour apercevoir au moins les yeux et identifier un visage : et il reconnaissait Jorna. Alors, mettant deux doigts sur la manche, il y simulait deux galons et Jorna faisait un signe affirmatif, indiquant qu'il s'était donné comme officier. Quelques jours plus tard, c'est-à-dire vers le 12 ou le 15 juin, nos camarades étaient mis dans une chambre en face du corps de garde et Jorna était mis avec eux, tandis qu'on arrangeait leurs papiers pour les renvoyer au camp. Ils étaient convaincus alors que Jorna ne les quitterait plus. Au bout d'un quart d'heure, on les mettait le nez au mur, les mains derrière le dos, dans le couloir, immobiles, selon le rite des prisons allemandes, tandis que, du corps de garde, on téléphonait à leur sujet. Le nom de *Couttet alias Jorna* revint plusieurs fois dans la conversation. Mais Jorna-Couttet (ses faux papiers étaient à ce nom bien chamoniard) ne montait pas avec eux dans la camionnette qui les attendait. Certains qu'ils ne devaient plus se quitter, nos camarades ne s'était pas dit grand'chose. Ils n'avaient d'ailleurs pas grand'chose à se dire : c'est après que commence, pour Jorna, le mystère, non encore éclairci, de ce qu'il est devenu.

Peut-être, après Hamburg-Hütten, alla-t-il à la prison de Fühlsbuttel ; de Broca croit l'avoir reconnu dans un groupe qu'on emmenait en panier à salade (brüne Mina, disent les Allemands), en juillet 44. Un dernier témoignage, celui du lieutenant Butterlein, nous le montre les 12 et 13 août 44 à la prison de Hanovre, occupant la même cellule que Béchard. Tous deux furent emmenés en camion vers Cologne le 17 août. On sait quelle fut la suite pour Béchard, mais le nom de Jorna ne figure pas sur la liste des 31 Français fusillés, où Béchard est le seul officier. Aucune trace de Jorna n'a été retrouvée au delà de ce départ de Hanovre pour Cologne.

Certainement, pas plus à ce moment-là qu'à un autre, pas plus en un état d'épuisement physique qu'au temps de sa meilleure forme sportive, Jorna n'aura cédé à l'ennemi. Il n'aimait pas les Allemands et le leur montrait bien. Dans les fouilles, par exemple, tandis que beaucoup prenaient la tactique, défendable à coup sûr, de la bonhomie, offrant une cigarette à l'un, bavardant avec l'autre, lui, conservait une attitude d'opposition et de rouspétance ; ce qui, d'ailleurs, a valu plusieurs fois à sa chambre une fouille spécialement soignée.

Calme et doux, il était aussi très fier. Pas excessivement liant ni communicatif : c'est ainsi que, sans doute comme beaucoup d'autres camarades, j'ai ignoré jusqu'à la libération qu'il adorait la musique. Il extériorisait peu sa profonde sensibilité. D'origine chamoniarde par sa

mère — il était né à Chamonix le 23 septembre 1916 — il avait gardé bien des traits du tempérament montagnard : droiture, fidélité, les qualités du cœur. Il était croyant et religieux. Physiquement très grand, les membres fins, il était un sportif accompli, pratiquant surtout la natation et le basket : il avait créé à Annecy une équipe dont il était le capitaine.

Il avait fréquenté le lycée d'Annecy, puis le lycée du Parc à Lyon pour l'année de Corniche, et il était entré à Saint-Cyr en 1937. Comme Lejeune, comme Thibaudin, comme Schaeffer, il était 100% cyrard : qualité difficile à définir, mais répondant à un complexe sur lequel on ne peut se tromper, fait sans doute d'une mystique du service et de la fonction d'officier très simple, mais totale, au point d'avoir envahi et façonné la personnalité et d'aller parfois jusqu'à un certain sentiment de caste. La mystique du service et du « Premier Bataillon de France ».

Il était sorti en 39 et avait fait la guerre au 16e Rég. de Tirailleurs Sénégalais. Il aimait ses hommes ; il avait appris leur langue pour les comprendre ; capturé, il en verra avec rage fusiller trois sous ses yeux, après le combat ; sur les routes d'Allemagne, il partagera avec eux son dernier paquet de tabac ; de captivité, il demandera plusieurs fois à sa mère si elle avait de leurs nouvelles.

Malgré sa demande d'être affecté à un groupe franc, il était demeuré à la compagnie de mitrailleuses de son bataillon. En mai 40, son régiment fut envoyé d'Alsace sur la Somme. Durant le trajet, un bombardement sévère fit perdre à sa section un tiers de son effectif. Puis ce fut la bataille sur la Somme. Dans la nuit du 25 mai, Jorna porta ses mitrailleuses à cent mètres des positions allemandes, presque à hauteur de la première ligne d'infanterie clouée au sol par le feu ennemi. Du 25 mai au 7 juin, il se distingua dans la défense du village de Hamel et y gagna sa croix de guerre. Toujours possédé par son désir de contact direct avec l'ennemi et de mouvement, il avait demandé le commandement des patrouilles du point d'appui. Chaque nuit, des mitrailleuses allemandes s'installaient à 200 mètres du village et le tenaient sous leur feu. Jorna reçut la mission de les déloger, et il y parvint, étant lui-même blessé légèrement à la main au cours du combat.

Quand l'ordre de repli fut donné, le 7 juin, Jorna reçut une mission de protection et d'arrière-garde. Le 9 juin, la Division étant encerclée, il essaya de se dégager en traversant les éléments blindés ennemis. C'est alors qu'il fut fait prisonnier, au bord de l'Oise. Il aurait pu, étant excellent nageur, s'échapper en passant la rivière à la nage ; mais, disait-il dans

une lettre clandestine envoyée d'Allemagne à sa famille, il n'avait pas voulu abandonner ses tirailleurs que, déjà, les soldats du *Herrenvolk* brutalisaient...

CITATION DU LIEUTENANT LÉON JORNA
A L'ORDRE DU RÉGIMENT

Chef de section de mitrailleuses énergique et plein d'allant. Lors de l'attaque à la grenade de son point d'appui dans la nuit du 30 au 31 mai 1940, au village de Hamel, a très énergiquement contribué à repousser l'ennemi. Officier brillant, ayant un grand ascendant sur ses tirailleurs et payant largement d'exemple dans les moments critiques.



Lieutenant Emile AIGOUY

Une des choses qui nous a émerveillés, dans le grand rassemblement à la fois inhumain et fraternel de la captivité, fut de constater combien la France, en son unité profonde, était diverse et provinciale. Les groupements régionaux furent, là où ils purent se constituer, très vivants. Quelle joie on avait à rencontrer un « pays », que n'aurait-on pas fait pour lui, que n'aurait-on pu lui donner ? Comme, au fond, nous étions tous marqués par les traits de notre petite patrie ! Mais, dans notre groupe de Colditz, Aigouy était un de ceux qui avait le plus ce goût de terroir, et c'était l'un de ses charmes.

Il était né le 30 août 1918 à La Borie, près de La Parade, Lozère : trois noms qu'il fallait l'entendre prononcer en roulant les r... Il aimait son pays. Il avait le goût du plein air. Trapu, rablé et fort, il était très sportif, mais il excellait à la pêche et à la chasse ; il avait été champion de tir de la Haute-Loire. Elève à l'école communale, puis au pensionnat libre de Treize-Pierres, près de Villefranche du Rouergue, puis de Saint-Privas à Mende, il passe son brevet et prépare les P. T. T. Pour ne pas grever le budget familial — son père était forgeron à La Parade —, il continue cette préparation tout en assurant une petite classe au collège libre Saint-Michel du Puy-en-Velay. Il avait parfaitement réussi auprès des enfants et était très aimé de tous dans son collège. Il réussit le concours du surnumérariat des P. T. T. (5e sur 200 candidats), mais n'a pas le temps de devenir fonctionnaire, se voyant pris par le service militaire : incorporation au 81e R. I. A. (Montpellier), peloton d'E. O. R., cours d'E. O. R. à Saint-Maixent d'où il sort avec le grade hybride, lié d'ailleurs à une image de jeunesse et de fraîcheur, d'aspirant. Il sert au 38e R. I.

de Saint-Etienne, à l'instruction des recrues au Puy, au 106e R. I. finalement. Après avoir participé à la défense du canal de la Marne, il est fait prisonnier à une trentaine de kilomètres au sud d'Autun, au moment de l'Armistice.

Il s'échappa, je crois, une première fois, à un moment où les Allemands ne gardaient pas toujours bien leurs nombreux prisonniers et dans une région qui confinait de tout près à la ligne de la zone libre. Il fut pourtant ramassé et emmené à Autun où tout un lot d'officiers était rassemblé dans l'Ecole de ces Enfants de troupe qui avaient livré un combat inégal pour esquisser au moins une défense de la ville. Ce groupe d'officiers d'Autun arriva à la citadelle de Mayence (Oflag XII B) où j'étais aumônier, fin juillet 40. Dans ce camp où il y avait déjà des « anciens », le groupe des nouveaux arrivés fut d'abord tout juste bien vu... Il y avait parmi eux une vingtaine d'aspirants dont faisait partie Aigouy et dont la situation était médiocre, les Allemands ne leur reconnaissant pas la qualité d'officiers. Le 13 novembre, d'ailleurs, subitement, en fin de matinée, on annonçait leur départ : ils étaient fouillés dans la cour et nous quittaient pour le stalag XII A (Limbourg). Nous eûmes plus tard de leurs nouvelles, qui nous les présentaient comme assez mal nourris et traités. Dans la suite, ils furent regroupés au stalag I A (Prusse orientale) ; c'est alors qu'Emile Aigouy partit en kommando, sur sa demande, car il avait l'intention de s'évader et ne voulait pas quitter le pays rhénan pour la Prusse orientale.

Après avoir travaillé quelque temps dans une usine comme tourneur, il prit la route avec un camarade sous-officier nommé Charles. Ils furent repris, je ne me rappelle ni où ni comment ni à quelle date exactement, et Aigouy fut envoyé à Colditz.

A Colditz, je ne me souviens pas qu'il ait fait quelque tentative, mais ses lettres à son frère, prisonnier lui aussi, disent nettement qu'il avait des projets. Il travaillait, il lisait beaucoup. Sa pratique religieuse était très fidèle et il avait un grand souci, soit de la conduite morale de sa vie, soit de mettre sa religion au niveau de la culture et des échanges humains que comportait le milieu dans lequel il vivait. Il pensait lâcher les P. T. T., où il n'avait jamais exercé, pour demeurer dans l'armée à laquelle il appartenait depuis 1938.

Quand nous arrivâmes à Lubeck, en juillet 43, des équipes se constituèrent qui, sous l'autorité du commandant Cazabat, se distribuèrent les principaux secteurs possibles d'opérations. Aigouy fit partie d'une équipe

qui, dès le début d'août, entreprit un souterrain à partir d'un jardin de la baraque 7, en direction de la baraque des colis et des grands garages où, bientôt, fut hébergé un kommando d'Italiens. L'atmosphère de la baraque 7 en ces jours-là, et surtout le samedi et le dimanche, où la surveillance et les fouilles étaient moins serrées, était extraordinaire : une véritable ruche où, comme dans une ruche, chacun avait quelque chose à faire. Les travaux progressaient lentement. Ils furent repérés, soit de la baraque des colis, soit de la Kommandantur : le samedi 18 septembre, une véritable « terror-angriff » s'abattit sur la baraque 7, plusieurs escouades faisant irruption simultanément, au pas gymnastique, tant par la porte du dépôt de charbon que par celle des colis et par la grande entrée. Aigouy, qui faisait le guet, mine de rien, sur le seuil de la 7, fut saisi ; Godfrin et Diedler, qui travaillaient dans la sape, furent pris un moment après (1). Tous trois, traduits en conseil de guerre pour *Dienstmaterialbeschädigung* (2), furent, le 2 octobre 43, condamnés à six mois de prison puis, ayant fait appel, jugés de nouveau le 25 novembre et condamnés cette fois à un an de prison. A cette séance, le président du tribunal lui-même disait que cette condamnation devait servir d'exemple et enrayer les évasions.

Les peines de prison infligées par jugement devaient se purger soit à Hambourg, si elles étaient seulement de quelques semaines, soit à Graudenz (Pologne) si elles étaient de quelques mois ou plus. Graudenz avait parmi nous une triste réputation. En annonçant sa condamnation à son frère prisonnier à Dessau, Emile Aigouy écrivait (1er déc. 43) :

> De tout ceci, ne souffle pas un mot à maman, pour elle je changerai simplement de camp... De toute façon, ne t'en fais pas, le moral est très haut et puis je partirai avec deux excellents camarades très « gonflés » eux aussi.

Quelques jours plus tard, le 3 décembre, avait lieu ce franchissement des barbelés à l'occasion d'un brouillard subit, dont j'ai parlé à propos de Lejeune. Parmi les évadés se trouvaient, outre Lejeune, de Larousilhe

(1) Le souterrain fut de suite comme mis sous scellés. Une sentinelle fut placée sur la trappe d'entrée et des rondes vinrent, pendant la nuit, s'assurer que tout était en ordre. Mais quelques camarades, ne voulant pas que le ventilateur, qui venait d'être installé et avait à peine servi, tombât dans les mains de l'ennemi, passèrent une partie de la nuit à faire une trappe, à creuser une sape et, sous les pieds mêmes du posten, à atteindre le puits d'entrée pour y prendre le ventilo. A sa place, ils laissèrent un panier avec cette inscription : « T'as l'bonjour d'Alfred ». Petite victoire, significative de tout un esprit.

(2) Détérioration de matériel militaire.

et Fallon qui, lui, arriva en France. Ce fut à cette occasion que commença parmi nous le système des changements d'identité qui devait amener, dans la suite, un imbroglio où nous nous reconnaissions à peine et que les Allemands ne purent tirer au clair, beaucoup plus tard, qu'en promettant une amnistie et avec notre coopération. Dans certains cas, des camarades furent portés évadés alors qu'ils ne l'étaient pas (ainsi Debats et Ricaud le 27 février 43), ce qui permettait de faire certains travaux sans tenir compte des appels et des contre-appels où le nombre voulu était toujours présent, où même il risquait plutôt d'être excédentaire, ce qui obligeait à des camouflages constants. D'autres camouflages servaient à rétablir la vérité des chiffres présents (ainsi, après le 27 avril 44, Debats et Ricaud devinrent-ils respectivement Pingeot et Desjobert). Dans le cas d'Aigouy, cela pouvait, si celui dont il prenait le nom n'était pas rattrapé, lui éviter le départ à Graudenz. Aigouy, censé évadé, fut donc dès lors pour nous et pour les Allemands, Fallon.

Mieux valait cependant une véritable évasion qu'une présence au camp sous le nom d'un évadé. Aigouy pensait bien aboutir. Il donnait avec insistance à son frère prisonnier rendez-vous à La Parade pour Pâques. Avec plus d'insistance encore il lui demandait ses coordonnées exactes pour utiliser éventuellement ses services ou son nom. Le temps pressait. Pour leur offrir une chance de sortie et leur éviter définitivement Graudenz, Debats avait donné une place dans son équipe à Diedler, Godfrin et Aigouy. Diedler et Godfrin étaient malheureusement (ou heureusement ... ?) emmenés la veille même de l'ouverture du souterrain. Mais Aigouy-Fallon allait sortir ; il avait tiré un bon numéro, le cinquième je crois. Deux jours avant le départ, il écrivait à son frère : « De quoi demain sera-t-il fait ? Espoir et courage. »

Oui, de quoi demain fut-il fait pour lui ?

Il sortit dans de bonnes conditions. Mais il fut repris : à Lubeck, croit Klau. De fait, H. Wolf, de la Gestapo de Lubeck, se souvient d'avoir reçu à son service le lieutenant Aigouy et de l'avoir fait conduire par Kossack et Lundin, au centre d'interrogatoire de Hambourg (Fühlsbuttel). Kossack se rappelle le fait, mais il le situe à l'été 44 ; Lundin se souvient aussi et précise que son prisonnier avait les menottes. C'est tout ce qu'on sait. Comme celle de Béchard, de Lejeune et de Willemet, la fiche

d'Aigouy provenant du fichier de l'O.K.W., porte un « S. O. » au crayon rouge. Mais j'ai déjà dit plus haut (p. 106) pourquoi il n'y a pas lieu, à mon avis, d'attacher trop d'importance à cette indication, qui reste de valeur et d'interprétation douteuses.

Bien qu'il fût gai et naturel, Aigouy ne s'extériorisait pas beaucoup et gardait pour lui ses sentiments intimes. Il me parla bien, l'une ou l'autre fois, en particulier dans la cour de Colditz, de ses idées et de ses sentiments. Mais je n'ai su que plus tard qu'il avait une fiancée et quel coup ce fut pour lui quand il apprit son mariage. Une carte l'en avait informé. C'était l'avant-veille du départ dont il ne devait pas revenir... Je n'ai appris que plus tard également que, pendant des mois, à Colditz, en 43, c'était lui qui avait pris l'écoute clandestine de la radio. Il avait bien gardé son secret. Il appartenait, lui, aux cœurs fidèles qui se concentrent pour se donner.

Il était au seuil de la vie. Il avait, en somme, jusqu'ici, par un effort continu et une lente ascension, préparé son avenir. Il eut fait le bonheur des siens qui l'admiraient. Sa disparition est pour eux un coup très dur.



Pour nous, quelle évocation que cet intérieur d'une baraque du camp de Nienburg, dans l'été 40 ou au début de 41...
Vue prise à un concert donné par le capitaine Jean Marx.
Celui-ci est assis, de face, au premier plan. Près de lui, assis sur la table le colonel Machet.



Colonel Maurice MACHET

Au Mémorial de nos camarades tués en évasion ou au combat, nous voulons joindre le souvenir de ceux des nôtres dont la mort, survenue en captivité ou aux limites de celle-ci, ou par suite du combat mené pour la libération du Pays, ne laisse pas d'avoir été aussi une « mort pour la France ».

⁂

Le colonel Machet arriva à Colditz, venant de Nienburg, le 3 juillet 41. Médiocrement reçu, ce premier jour, par les officiers supérieurs du Saalhaus, il fut accueilli à notre popote et logé dans notre chambre pendant quelques jours. Il nous étonna d'abord un peu par une espèce de rondeur et de brusquerie de sa parole où, dès les premières phrases, sans art ni diplomatie, il avait mêlé le souvenir de son fils tué en 40 près de Reims et ses préoccupations de théâtre ou de poésie. Ce premier contact mit entre nous un lien qui dura jusqu'à son départ de Lubeck en février 44.

Il était né à Gercy (Aisne), le 6 juin 89. Parti en 1914 comme sous-lieutenant de Réserve, il devait finir capitaine d'Active après avoir fait toute la guerre dans l'infanterie sans recevoir une éraflure. Il fut cité successivement à l'Ordre du Régiment (mai 15), de la Brigade (mars 16), et de l'Armée (décembre 18). La guerre finie, il partit avec la mission française en Pologne où il séjourna d'avril 19 à avril 22. Rentré en France, après un passage au 19ᵉ puis 48ᵉ R. I. à Brest, le commandant Machet fut nommé professeur de tactique à Saint-Maixent, où il eut comme chef commandant l'école le général Rondenay (1925-31) ; puis il fut appelé

lui-même au commandement du Centre de Perfectionnement des Sous-officiers de carrière, aux Sables-d'Olonne (1931-38). Ce furent, semble-t-il, ses plus belles années, celles où il put réaliser le mieux ce qu'il portait en lui, celles auxquelles il se reportait et dont il parlait lui-même le plus volontiers. Au moment de la guerre, il commandait, depuis une année, le détachement du 65ᵉ R. I. à Vannes et eut, en cette qualité, à former le 265ᵉ R. I. Il fut fait prisonnier le 15 mai 40, encerclé avant d'avoir pu livrer combat.

Cela lui fut atrocement pénible car il était patriote au plus haut degré et soldat dans l'âme. En captivité, il garda une foi aveugle en la victoire de l'Angleterre, puis des Alliés. Son refus moral de subir la volonté et l'influence du vainqueur était absolu et n'admettait aucune concession, aucun commentaire.

En même temps qu'à sa foi patriotique, ce refus s'alimentait à sa foi républicaine, au sens idéologique que ce mot a eu jusqu'en 1939 et qu'il menacerait parfois de reprendre par la propagande des partis. Le nom du colonel Machet avait paru sur les listes de Francs-Maçons publiées en 1941. Il ne cachait pas ses positions. Chez cet homme loyal, capable certes de fortes oppositions, mais accessible à toute conviction également loyale, cette adhésion exprimait sans aucun doute une attitude de la conscience, la profession d'un idéal de tolérance mutuelle, de solidarité et de discipline librement consentie. Celle aussi d'un idéal de liberté reposant sur le peuple lui-même. Ce n'était pas tant chronologiquement, c'était spirituellement que le colonel Machet était né en 89.

Le colonel Machet m'a toujours paru illustrer avec éclat une idée dont j'ai vérifié si souvent la vérité ; si divisés qu'ils soient ou qu'ils se croient sur les questions d'idées, les Français sont profondément unis dans un humanisme. Entendant par là, non pas seulement une manière de sentir et de s'exprimer, une tradition littéraire et culturelle commune, ce qui est déjà beaucoup, mais une appréciation de la vie, une manière de se conduire, un ensemble de jugements moraux, et plus profondément encore, la conviction générale que la vie est soumise à des règles morales et que la personne humaine est une chose d'un prix infini, qui exige d'être respectée en tout et par tous.

J'ai également senti là, comme en tant d'autres cas, combien les hommes sont, la plupart du temps, opposés par leurs attitudes de groupes beaucoup plus que par leurs positions personnelles. D'homme à homme, on peut presque toujours s'entendre et arriver à constater des surfaces

d'accord étendues et positives. Mais quand un homme est pris dans un groupe, un autre dans un autre groupe, ils sont malgré eux entraînés en une opposition qui se nourrit beaucoup moins de leurs désaccords réels que d'un état de non-rapports et du fait, artificiel dans une grande mesure, d'être catalogués et estimés comme ne pouvant être qu'opposés. Dans un grand nombre de cas, ce n'est pas parce qu'on est opposé qu'on ne se voit ni ne se parle ; c'est parce qu'on ne se parle pas qu'on est ou qu'on se croit opposé. La moitié au moins de nos divergences ne résisterait pas à une conversation d'homme à homme, dégagée des attitudes et des intérêts de groupe. Il y a là un immense domaine, encore, où le « politique » risque toujours de gâcher la « mystique », où les attitudes de groupe gâtent les réalités humaines. Ah ! si nous pouvions toujours dépasser les étiquettes et les catégories que la vie ou les hommes nous imposent ! que parfois, hélas, même à notre insu, nous faisons tout pour nous imposer à nous-mêmes !

Le colonel Machet exerçait une action, il recherchait une influence ; soit au sein du petit groupe d'amis avec lequel, chaque jour, il se promenait en attendant l'appel, soit par le service qu'il assurait de la diffusion des nouvelles aux ordonnances, soit par toute son attitude, aussi affirmée qu'il se pouvait. Plusieurs, parmi nos camarades de Colditz, avaient à l'égard du colonel Machet une attitude réticente parce qu'ils croyaient trouver en lui autre chose qu'une attitude purement militaire, quelque chose de politique à quoi nous pensions et désirions demeurer étrangers. Beaucoup, parmi nous, avaient même quelque chose de ce sentiment à l'égard de Lubeck dans son ensemble. C'est un fait dont nous nous souvenons trop bien pour que je puisse le cacher ici. Je ne donne pas ces réactions comme totalement justifiées ou heureuses, mais elles étaient telles.

L'espèce de goût populaire du colonel Machet, son comportement avec les hommes, où quelques-uns voyaient de la démagogie, avaient certainement chez lui des racines morales beaucoup plus profondes. Un besoin d'activité, car il était étonnamment actif ; mais aussi un besoin de donner, un besoin d'exercer une sorte de paternité. Le colonel Machet était généreux ; volontiers il donnait ses affaires, ses cigarettes... Partout où il avait exercé un commandement, il avait été très aimé de ses hommes et de ses subordonnés, qu'il considérait comme ses propres enfants. Evidemment, cela dépassait les cadres et les formes des stricts rapports de la discipline militaire...

Il y avait aussi, chez le colonel Machet, tout un côté de fantaisie et

de poésie. A Nienburg, il s'était occupé du théâtre. A Colditz et à Lubeck, où le théâtre était à peu près, puis devint définitivement inexistant, il faisait surtout des vers. Il m'en lut ou m'en fit lire plusieurs fois à Colditz où, pendant un temps, j'allais presque chaque jour dans la chambre qu'il partageait avec le colonel Marchal. Cet aspect d'idéalisme et de spiritualité allait jusqu'à la réalité religieuse essentielle : « Je crois en Dieu », disait-il à l'abbé Jeanjean.

Assez soudainement, en janvier 44, il tomba malade et sa maladie parut de suite très grave, car elle venait essentiellement d'un grand affaiblissement cardiaque. Cet homme massif, charpenté pour vivre longtemps, n'avait plus de souffle. Il entra à l'infirmerie le 11 janvier. Ne voulant pas le fatiguer, je ne fis que l'entrevoir deux ou trois fois par la porte entr'ouverte, ou lui transmettre mes amitiés par le médecin ou par quelqu'un de ses intimes. Car il avait quelques amis spécialement intimes et qui, consternés, l'entouraient comme un père. Il quitta Lubeck le 15 février pour Nienburg, son premier camp, où il avait aussi des amis fidèles et d'où il ne devait repartir en train sanitaire que le 3 avril. C'est à Nienburg qu'il revint au Dieu de l'Evangile et de l'Eglise : loyalement, à fond, généreusement, virilement, selon sa manière. Par une lettre qui s'égara, puis une carte qui le précéda de peu, il en avertit sa femme. Durant les quinze jours qu'il vécut encore au Val-de-Grâce, il en témoigna aux siens, avec cette parole hachée et courte que lui imposait son pauvre cœur. Mais il ne voulait pas parler de la captivité : « Plus tard », disait-il... Il désirait vivre simplement ces heures de réunion familiale qu'il avait pu croire irréalisables et qu'il savait maintenant devoir être brèves... Il est mort le 20 avril 1944.



Lieutenant Pierre BOUTARD

Familles spirituelles de la France... Il était, lui, franchement de la droite.

Il était arrivé à Colditz avec une trentaine de camarades, le 4 septembre 41, venant de Nuremberg. Là-bas, il avait été introduit par Guigues dans une équipe qui avait exploité une possibilité de sortie dont plus d'un de nos camarades a, en 43, cherché vainement l'équivalent à Lubeck. Un tuyau d'égout collecteur partait du bloc 1 de l'Oflag et allait, en traversant et en dépassant un stalag qui se trouvait à quelque distance, déboucher dans la campagne. La sécurité des Allemands, outre la difficulté de se propager dans le tuyau et la longueur de celui-ci — 500 à 600 mètres, avec un diamètre, d'abord de 49 cm. sur un tiers de sa longueur, puis de 60 cm. — résidait dans un certain nombre de barrages faits avec des piquets de bois (des traverses de chemin de fer) qui obstruaient le conduit, dépassaient en surface et que les Allemands venaient vérifier deux fois chaque jour. Il fallait donc scier successivement les piquets et les coincer pour les maintenir en l'air. Pierre Boutard fut peu employé à ce travail, étant dès lors handicapé par son estomac et s'occupant des costumes (ce qui lui valut quelques jours de prison, car il fut surpris une fois en plein travail). Le départ, qui eut lieu le 11 juillet 41, intéressait plus de cinquante officiers. Pierre Boutard avait un numéro aux environs de 45. Mais, au 11ᵉ — je crois que c'était Fahy — l'alerte fut donnée et tous ceux qui se trouvaient encore dans le tuyau, obligés de sortir sous la menace des fusils, furent passablement malmenés, voire blessés, et gardés immobiles sur le terrain jusqu'au matin.

L'équipe que Guigues, repris sur la frontière suisse, avait réintégrée,

resta remarquablement unie et, installée dans une chambre voûtée aux murs épais de trois mètres, garda un esprit bien à elle.

A Colditz, en 42 et 43, Boutard fut de divers projets ou tentatives visant à pénétrer dans les bâtiments occupés par les Allemands, lesquels, sur tout un côté, étaient mitoyens des nôtres : trou de la grande chambre du fond, au 3ᵉ étage: coup par le toit des Anglais, où nos camarades, coincés dans les greniers, arrivèrent à se dégager ; passage par le grenier de l'*Evidenz*, que Demarchelier et Robert Perrin devaient tenter un peu plus tard, finissant par se heurter à une porte de fer ; enfin, trou derrière la chambre qu'occupaient les sous-officiers gaullistes : c'était le 11 juin 43. Le coup avait été monté par Robert Perrin. En faisant leur trou, les camarades s'aperçurent qu'il existait des fils avertisseurs pris dans la masse du mur, tous les 10 à 15 centimètres. Derrière le trou, ils avaient trouvé une équipe d'Allemands revolver au poing, et le capitaine à casquette en forme de selle anglaise leur avait crié : Bas les armes ! Pierre Boutard participa encore, de près ou de loin, à d'autres entreprises ; c'est ainsi que, toujours très habile en couture, il avait taillé des tenues pour un projet, organisé par le capitaine Dick How, de relève des sentinelles sur la face Nord-Est du château..

Mais son activité à Colditz, toujours en liaison avec Guigues, fut particulièrement efficace dans les questions de postes de T. S. F. Je détaille un peu ces épisodes parce que ce m'est une occasion de dire un mot d'une des activités où plusieurs de nos camarades ont littéralement consumé leur temps, engagé leur vie, et où ils ont remporté sur les Allemands une victoire finalement totale. Boutard avait, avec sa femme, un code qui lui permettait de dire beaucoup de choses. Il avait fait venir, je crois, un premier poste que nous appelions « Arthur » et qui fut pris, bien que l'astuce de son camouflage défiât toute fouille, le 15 décembre 42. Il fallait remplacer Arthur. A ce moment, les Allemands savaient que nous faisions sauter les colis, et les paquets étaient ouverts une première fois à la gare, avant même d'arriver au château en sacs plombés. Il ne restait qu'une ressource : faire venir un poste en pièces détachées dans des boîtes de conserve soudées. Jambon, petits pois étaient en réalité une résistance, un condensateur, des lampes, du matériel de dépannage. Les boîtes mises au dépôt des conserves, il fallait les y chercher. Cela se faisait par la porte qui donnait dans l'entrée de l'infirmerie. Mais cette porte était fermée à l'intérieur par des barres de fer. Il fallait donc, finalement, pénétrer dans le local des colis par la porte qui donnait dans la cour où

une — le soir, deux — sentinelle montait la garde. Il fallait ouvrir cette porte dont non seulement la serrure fut plusieurs fois changée, mais aux gonds et au pêne de laquelle était lié un dispositif avertisseur électrique. Ce fut pourtant dans ces conditions qu'arriva A 3, le poste qu'on devait emmener de Colditz à Lubeck où, savamment camouflé, alimenté d'une façon permanente et clandestine en courant électrique, il fonctionna jusqu'à la fin.

Sauf une équipe tout à fait restreinte d'initiés (six exactement), nul d'entre nous ne savait où fonctionnait le poste ; pour mieux assurer le secret, un alibi avait été monté : on nous faisait assurer un guet parfaitement inutile dans un réduit obscur du second. En réalité, un « laboratoire » capitonné de couvertures avait été aménagé dans un coin de soupente, derrière une cloison, au-dessus du petit réfectoire du second, près de ce qu'on appelait en 41 la chambre des capitaines. L'installation électrique, qui comportait un système avertisseur automatique, avait été montée avec du matériel volé au Saalhaus ; sous la table — la porte d'un cabinet— une trappe avait été ménagée dans le plancher de sorte que si un opérateur était surpris à l'écoute ou au travail, il n'avait qu'à défoncer le lattis de plâtre et pouvait s'échapper en se laissant tomber dans le réfectoire du dessous.

Pierre Boutard prit parfois l'écoute au « labo » secret, bien que l'un des écouteurs les plus habituels fût Aigouy. Il travailla aussi avec Guigues aux fausses clefs. Il avait appris les gestes du métier et savait démonter une serrure sous le nez même des Allemands.

Le 30 septembre 42, Pierre Boutard fit partie d'un groupe de trente et un camarades qui devaient quitter Colditz pour le camp de Munster. Guigues, Vidal, Warisse, Givord, Pradoura, Lamidey, Lamidieu en étaient aussi. Je ne cite que ceux qui participèrent à l'évasion que je vais raconter. Après avoir projeté ou essayé deux sorties, Boutard rentra en effet avec Guigues dans un coup monté par Warisse et qui réussit magistralement le 1er décembre : nos camarades n'avaient donc pas perdu de temps, car un bon mois avait été nécessaire pour faire les observations et préparer le matériel. Warisse devait sortir du camp avant l'aube, déguisé en officier allemand, casquette et guêtres, et revenir peu après en bonnet de police et pantalons chercher une corvée d'ordonnances françaises. Une lampe-dynamo volée par Gambéro aux Allemands, dont ceux-ci se servaient et qui faisait un bruit caractéristique, donnait une apparence d'authenticité et, si je puis dire, d'honnêteté, aux allées et venues de Warisse.

Celui-ci réussit sa sortie, revient chercher les ordonnances qui sont nos sept camarades, fait leur appel, y ajoute quelques remarques du ton qu'il faut et sort avec son monde dans le Vorlager. Le barbelé coupé et franchi, les huit se trouvent dans la nature. Au coin d'un bois, ils s'embrassent et chaque équipe part dans une direction. Boutard et Guigues font quelques kilomètres, ils entendent des aboiements de chiens. Ils marchent quelque temps dans un ruisseau pour perdre les traces, escaladent une barrière, se cachent sous des branches. Au bout d'un certain temps, la battue se rapproche, car c'est bien cela : ils aperçoivent des soldats qui s'avancent en tirailleurs, la baïonnette en avant ; l'un passe à droite, l'autre à gauche. Mais un troisième pique droit sur le tas de branches et, quand il a le pied dessus, nos deux camarades se lèvent. Cris, hurlements, coups de crosse. « Où sont les autres ? » — « Ich fürchte nicht », répond Guigues qui voulait dire : « Ich verstehe nicht ».

On les mettait en tôle à côté de la sentinelle qu'ils avaient, le matin même, si parfaitement mystifiée. « Six mois de prison et en Russie », lui disaient-ils à travers la cloison pour la consoler.

Les camarades rattrapés revinrent à Colditz de Munster le 12 janvier 43. Boutard reprit sa place parmi nous. Mais ses maux d'estomac empiraient. Ils le tenaient depuis longtemps. A Nuremberg déjà. A Munster, quelques jours avant le départ, sous le coup d'une crise, il avait dit à son coéquipier : « Tu vois, je partirai seul... Je ne veux pas être un boulet pour un camarade. » A Colditz, très souvent il était pris par la douleur. Il restait à table avec les autres, cessant de manger ; la nuit, souvent, traversant le réfectoire, je le voyais assis tout seul dans la pénombre. Mais il gardait une égalité d'humeur, une possession de soi qui ont souvent fait notre admiration. Non seulement cela, mais, avec cet entrain mâle et cette espèce d'autorité dans la camaraderie qui le caractérisaient et se marquaient dans sa voix, il était bien souvent encore un animateur. Je me rappelle telle soirée à la chambre 7, telle veillée de Noël où il avait dit d'une façon saisissante *La Charlotte* de Jehan Rictus... Vraiment, Pierre était un camarade exceptionnel.

C'était vraiment un fort. Il avait une étonnante maîtrise de soi. Quand, déclanchant une de ses colères à froid, il remettait en place quelqu'un, même un supérieur — je connais quatre ou cinq cas de telles colères —, il était vraiment redoutable. Rien ne lui en imposait, ni le grade, ni la qualité, ni la force. Sa sévérité ou sa violence venaient calmement, de si haut, et la passion qu'il mettait était si peu intéressée

qu'on en demeurait tout impressionné. Il avait des convictions morales, politiques, religieuses, humaines, d'une solidité toute virile. On ne pouvait imaginer qu'il en déviât. Il avait une autorité naturelle, et comme il joignait au courage intellectuel et moral le courage physique, un esprit effectif de détermination, il était né et avait grandi véritablement pour être un chef. Il inspirait la confiance. On était en quelque sorte attiré à s'en remettre à lui. Bon camarade, de bon conseil, toujours prêt d'ailleurs à assumer le plus difficile et le plus onéreux, il avait un rayonnement naturel qui, fait très remarquable, s'exerçait jusque dans son entourage immédiat et quotidien. Au service, à l'armée, ces qualités avaient fait aussi merveille. Un de ses chefs a écrit de lui :

Je l'avais distingué dès le premier jour et je l'avais placé aux points les plus durs, là où je devais être sûr que la position serait tenue, sachant qu'aucune surprise n'était possible avec lui, car il veillait sur tout et sur tous. Il obtenait de ses hommes un rendement merveilleux. Il était compris et adoré par chacun d'eux...

Quant à sa conduite au feu, sa citation à l'Ordre du Corps d'Armée dit exactement ce qu'elle fut.

Je sais comment les qualités que nous lui avons connues et dont je témoigne ici devant ses camarades sans craindre la moindre contradiction, avaient été nourries au foyer familial ; et de quelle sève ! Sa piété filiale était émouvante. Pendant des annnées, il avait descendu et remonté sa mère paralysée du premier étage au rez-de-chaussée et du rez-de-chaussée au premier étage, pour lui permettre de participer à la vie de famille.

Sa foi patriotique était profonde et vraie ; mais comment ne pas évoquer avec elle celle de sa femme, qui nous a tant aidés, qui a hébergé, dépanné, tant de parachutistes et de combattants clandestins ; ou encore celle de son frère Jacques, évadé de France en 43, engagé volontaire dans la Division Leclerc, tombé pour la libération de Paris, le 24 août 44, dix jours après Pierre, à Gif, vallée de Chevreuse, à 22 ans ?

Sa foi religieuse était également profonde et vraie. De Colditz, il avait lui-même écrit à son père pour lui témoigner qu'il l'avait non seulement gardée, mais approfondie.

Au début de 44, il dut aller à l'infirmerie. Moins sans doute pour y être soigné, car les soins y étaient pratiquement nuls, que pour s'y reposer un peu et aussi pour y être utile aux camarades. C'était assis sur son lit que nous faisions le guet. Ce fut grâce à lui qu'on put surveiller certains agissements qui nous inquiétaient, contrôler les allées et venues et jusqu'au

téléphone du sous-officier allemand. Dans la nuit du 26 au 27 avril 44, où devait déboucher le souterrain de Debats, c'était lui qui assurait le relai et la transmission des messages optiques qui permettaient de prévenir des rondes et autres incidents. Il faisait tout cela avec un calme, une précision, une simplicité, une efficacité rares.

Il savait qu'il avait un ulcère à l'estomac. Il hésitait à se faire opérer. Il savait que sa femme l'en eût dissuadé. Mais on nous avait vanté le chirurgien de Nienburg, Dr Ferrand. Se sentant ou se croyant en bonne forme — bien que mangeant très peu il avait gardé belle apparence — Pierre comptait se rétablir avant le retour. Puisqu'une opération devait être faite tôt ou tard, ne valait-il pas mieux gagner sur le temps, de toute façon perdu, de la captivité, quelques mois qu'il serait si doux et si utile de passer autrement au retour ? Il souffrait beaucoup, il craignait de s'affaiblir et d'affronter plus tard l'opération inévitable dans de moins bonnes conditions.

Il nous quitta le 29 juillet. Le 15 août nous apprenions sa mort. Il avait été opéré le 13 : opération difficile et longue, près de quatre heures, vers la fin de laquelle il fallut procéder à l'anesthésie générale, mais qui, finalement, s'était passée normalement. Pierre était très fatigué. Le lendemain apparurent des symptômes de complications pulmonaires, puis cardiaques. Pierre croyait en sortir et semble n'avoir réalisé qu'il allait mourir qu'en son dernier moment de lucidité.

Avec Pierre Boutard se vérifiait une fois de plus l'espèce de loi selon laquelle ce sont les meilleurs qui sont moissonnés les premiers...

CITATION DU LIEUTENANT PIERRE BOUTARD

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE, EN DATE DU 14 AOUT 1941

Officier remarquable, extrêmement énergique et plein d'allant. A imposé plusieurs fois à l'ennemi la supériorité de son feu sur le bord du Rhin. Le 20 juin 1940, à Irmstett, a pris l'initiative d'exécuter des tirs de mortier qui ont considérablement aidé une compagnie voisine ; a refusé de se rendre le 22 juin, à Grendelbruch, et n'a été pris, en plein combat, qu'assailli par quatre Allemands contre lesquels il s'est désespérément défendu.



Lieutenant René BARDELLI

Quand, arrivés de la veille à Bruxelles, nous apprîmes, le 18 mai 45, que Bardelli s'était tué le matin même à Lubeck, nous fûmes plongés dans une vraie et profonde tristesse. Ainsi la mort ne nous lâcherait pas ; elle nous arracherait encore un camarade quinze jours après la libération, à l'instant même d'un retour en France qu'il avait, deux ans auparavant, failli conquérir de haute lutte...

Un des plus jeunes parmi nous : il était du 2 février 1919, il n'avait fait que six mois de Saint-Cyr et avait débouché sans transition de l'école dans la guerre, si l'on peut appeler guerre ce qui lui fut donné de faire. Affecté à l'instruction à Givry (Saône-et-Loire), il s'était bien apprêté, le 17 juin, à accueillir l'ennemi, organisant un point d'appui où, faute d'éléments instruits, il s'était réservé de servir lui-même la mitrailleuse. Puis il avait été, le 18, englobé dans une reddition sans combat et, le 19 interné dans l'école militaire d'Autun.

Son groupe, dont faisait partie aussi Aigouy, arriva à Mayence fin juillet. Je le connus alors, au milieu de camarades extrêmement sympathiques, jusqu'à son départ pour Nuremberg, fin novembre je crois. De là, à la dissolution du camp (été 41), il fut envoyé à Lubben (Oflag III C), à 80 km. au sud de Berlin, en lisière du Spreewald : un camp presque uniquement composé de réservistes aménagé dans les pavillons en briques d'un ancien asile de fous.

S'étant fait prendre une fois du matériel d'évasion dans un colis, Bardelli avait été muté du camp principal au petit camp de Frauenberg,

distant du précédent de 1.500 à 1.800 mètres. Mais il était ensuite revenu au grand camp et avait de suite fait équipe avec son compatriote bisontin Albert Maës.

Sur une partie de sa face ouest, le camp était mal isolé de constructions voisines. Un des blocs, en particulier, donnait sur une ruelle en cul-de-sac, laquelle n'était, depuis peu, gardée de jour que par un mirador situé à une quarantaine de mètres de là sur le toit d'une fabrique ; la nuit seulement, c'est-à-dire, à ce moment de l'année, à partir de 21 heures, une sentinelle était postée dans la ruelle. L'équipe dont faisaient partie Maës et Bardelli scia les barreaux d'une fenêtre qui donnait dans la ruelle et, le 13 juin 43, aussitôt après l'appel du soir, c'est-à-dire vers 20 heures 30, tandis que des camarades attiraient, par des diversions, l'attention des deux sentinelles les plus proches — celle du mirador et celle de la porte d'entrée, légèrement en retrait par rapport à la ruelle — six officiers passaient par la fenêtre et se trouvaient instantanément dans la rue, marchant allègrement, le dos tourné au camp, vers la gare.

Un train partait pour Berlin une demi-heure plus tard.

Une première ombre au tableau : on annonce un retard de plus d'une heure. Nos camarades s'éloignent pendant ce temps, mais en laissant leurs serviettes bourrées de vivres sur le banc. Quand ils rentrent, ils voient deux soldats manipuler leurs serviettes, discuter, et les porter au service de la gare. Un petit serrement au cœur... Ils récupèrent pourtant leur bien. Berlin. La grande foule, mais aussi la nuit, et aucun moyen de trouver à se loger. Les églises et les cinémas, refuges classiques des évadés, sont fermés. Un bar-hôtel permet d'attendre minuit, mais ensuite il faut déambuler, puis s'étendre dans un jardin public jusqu'à l'aurore. Pour éviter les contrôles qu'ils savent très sévères à Magdebourg et à Halle, nos deux camarades partent pour Dresde et là, prennent un express pour Francfort. La chance sourit.

Mais à Francfort, un contrôle de la police les faisait arrêter le lundi 15, vers 23 heures. Ils étaient conduits à la prison militaire et de là, avec un grand nombre d'autres évadés repris (car, durant ces mois d'été, les routes d'Allemagne étaient sillonnées, de jour et surtout de nuit, par des milliers de prisonniers en mal de migration vers l'ouest), au stalag de Bad Orb. Ils mûrissaient là un projet de départ qu'ils manquèrent de bien peu de réaliser. Fouillés, habillés en kaki et chaussés de galoches, ils avaient cependant gardé leur argent et même, au cours d'une fouille, fait l'acquisition d'une paire de tenailles qui leur sera précieuse. Le samedi 20,

ils étaient renvoyés à Lubben avec Coulangeon, évadé lui aussi de Lubben et repris dans la région. Obligés de passer la nuit à Erfurt — car les P. G. n'avaient droit à voyager que dans les omnibus et le prochain ne partait que le lendemain à 5 heures du matin — leurs gardiens les enfermaient dans un cabanon situé dans la gare elle-même et s'installaient à côté. Pendant que le sous-officier menait les autres aux cabinets, Maës arrivait, avec sa tenaille, à déboulonner la grille de la fenêtre. Et voici que les gardiens se sont endormis. Au cours de leurs visites, savamment calculées et échelonnées, aux cabinets, nos camarades ont vu l'annonce d'un train de permissionnaires direct pour Paris à 3 heures 29. A 3 heures 10, ils défont la grille et sortent, toujours en kaki, puis remettent soigneusement la grille. Le train arrive. Que faire ? Là, il y a des schupos, ici un groupe de soldats... « Aufsteigen ! » Sans avoir réfléchi, Maës et Bardelli se glissent sous le train, se casent comme ils peuvent sur les boggies ; quand le train démarre, leurs pieds touchent encore terre...

La tête bien protégée contre le bombardement de menus cailloux arrachés au ballast, ils finissent par somnoler. Le jour est venu. Dans cette position, la vision qu'on a du paysage est assez particulière, et l'on a surtout soi-même l'impression d'être vu de partout. A mesure que les kilomètres fuient derrière eux, nos camarades se sentent remplis d'un immense espoir et se voient déjà débarquer à Paris, le lundi matin, en gare de l'Est. Hélas ! l'alerte avait été donnée. A Sarrebrück, une visite sévère du train les faisait repérer, extraire, arrêter et conduire en tôle. Adieu Paris ! On les emmenait à Forbach et, le stalag ne voulant pas les recevoir, on les mettait à la prison, où tant de nos camarades ont été incarcérés. Ils occupaient deux cellules différentes, au 2e étage. Porte solide, sans serrure, fermée par un loquet qu'on manœuvrait seulement du couloir. Mais Maës, dont les tenailles avaient résisté à toutes les fouilles, s'apercevait que les charnières, fortes barres de métal prenant toute la largeur de la porte, étaient à l'intérieur, la tête des boulons de son côté. Trois barres à six boulons ; des rondes toutes les demi-heures avec vérification des cellules. En quatre heures de gros travail, il y arrive cependant. A trois heures, tout est prêt. Calculant son temps entre deux rondes, il achève le démontage. Cela ne va pas tout seul, cela prend du temps, mais voilà, c'est fait ; il ouvre le loquet de la cellule de Bardelli et tous deux s'apprêtent à descendre. La ronde survient à ce moment décisif et les remet sous les verrous.

Dès lors, c'était un nouveau stalag, puis, sous bonne garde, le retour à Lubben où ils rentraient le 26 juin après avoir, en dix jours d'absence, fait trois évasions et 2.000 km.

Trois semaines plus tard, après avoir purgé leur peine de prison, ils nous arrivaient à Colditz, encore soulevés par l'aventure exaltante qu'ils avaient vécue. Ils avaient de plus, au cours de leurs itinéraires à travers l'Allemagne, vu et entendu bien des choses : la façade de l'édifice est encore belle, disaient-ils, mais par derrière, l'usure et les fissures sont déjà sensibles.

Comme un explorateur rentré d'une grande aventure dans un cadre de vie rangée et pacifique, notre camarade, en attendant des conditions meilleures, organisait sa vie selon un rythme de travail extrêmement serré. Il avait conscience d'une certaine inexpérience et de lacunes dans sa formation et sa culture. Il avait un grand désir de devenir un homme complet et d'utiliser les années qu'il n'avait pu éviter de passer dans les barbelés, pour acquérir beaucoup. A Lubeck en particulier, il s'était imposé un emploi du temps draconien. La journée commençait par une séance d'éducation physique. Après quoi venait l'étude des langues — allemand, qu'il parlait bien, anglais, espagnol, arabe —, celle de l'économie politique, de l'histoire diplomatique et militaire, enfin du droit. Les détentes étaient prises dans la lecture des auteurs modernes : Giono, Martin du Gard, Jules Romains... Mais la première place restait aux disciplines militaires, à l'histoire, aux conférences du CHEM où, dans le dernier hiver, Bardelli fit lui-même trois exposés. Le voyant si « fana » pour les choses militaires, on l'appelait parfois, dans sa chambre, « le petit général ».

Il n'avait pourtant pas renoncé à l'évasion, du moins jusqu'au jour où la plupart considérèrent comme déraisonnable de la tenter dans les conditions dorénavant posées tant par la Gestapo que par l'avance des Armées alliées. Il participait aux travaux de l'équipe du Gardin et, avec Renault, s'était confectionné un uniforme allemand.

La libération arrivait : ce 2 mai inoubliable d'allégresse, où nous voyions les sentinelles s'en aller en déchargeant leurs armes, et les barbelés enfin librement franchis. Le premier char anglais se silhouettait en haut de l'autostrade qui menait à Lubeck : hourrah ! Je me rappelle avoir embrassé plusieurs camarades. Un chapitre de notre vie était fini, tout allait redevenir possible... Comme c'était étrange, aussi, de voir maintenant à l'envers, du dehors vers le dedans, ce décor au rideau dentelé

de fer auquel nous nous étions tant de fois heurtés ; d'apercevoir comme un détail insignifiant, du haut d'un mirador, tel coin de barbelé, de terre ou de baraque qui avait représenté pour nous tant de choses, qui avait porté tant de projets et, parfois, avait coûté tant de peine...

Bardelli, comme beaucoup de camarades, prit domicile en ville, où des popotes se reconstituaient ou se créaient. Beaucoup étaient impatients de jouir d'une liberté si longtemps attendue ; un grand nombre s'étaient emparés de voitures et circulaient, mêlant la joie de rouler sur les routes aux services qu'ils pouvaient rendre à des titres divers. Nous étions tous désireux de regagner la France au plus vite. Les jours nous paraissaient longs et les délais insupportables. Et voilà qu'après une attente de deux semaines, des avions s'annonçaient, des avions partaient... Un jour, je rentrais au camp juste pour entendre mon nom dans une liste de départ. Celui de Bardelli figurait sur la même liste, mais il n'était pas là pour répondre à l'appel et on n'avait pas le temps de le quérir. Le lendemain matin, voulant voir si des départs étaient annoncés ou s'ils trouveraient une occasion, Bardelli et Giraud, avec un chauffeur alsacien, se rendaient en voiture à l'aérodrome de Blankensee. Giraud était au volant. Sur la route, à quelques kilomètres de Lubeck, voulant doubler une voiture hippomobile, il rentra, en pleine vitesse, dans l'arrière de celle-ci. Bardelli reçut le choc en pleine poitrine et fut tué sur le coup.

Dans le va-et-vient des départs, à cause aussi de l'éloignement, peu de camarades purent venir entourer sa dépouille mortelle. Il repose, lui aussi, au cimetière de Lubeck, tout près du camp, à côté de Lussus et de Girot.

Bien des fois, et surtout en visitant sa pauvre famille, ce foyer d'où il était parti plein de vie et d'enthousiasme et où l'on me montrait ses photos, ses lettres, ses aquarelles, j'ai revu sa silhouette trapue, son visage à la fois enfantin et sérieux. Sérieux, Bardelli l'était profondément. Il avait pris très au sérieux sa vie d'homme et sa vocation d'officier. Il était très sûr de son idéal et s'appliquait avec une volonté très ferme à se rapprocher de lui. Il avait un équilibre physique et moral très sain et aussi une foi religieuse solide que les exemples familiaux, puis les leçons de son aumônier de lycée, enfin la réflexion et les options personnelles avaient tour à tour façonnée. Il abordait la vie d'homme avec les plus belles promesses.

La mort rôde sur tous nos chemins et laisse derrière elle des déchirures, un abîme insondable. Mais si le monde est cohérent, s'il a un sens, il n'est pas possible que tout sombre dans cet abîme...



Capitaine René LALAND

Peut-être n'a-t-il guère été connu, parmi nous, que de ses camarades immédiats, ceux du grand réfectoire du Second à Colditz, l'équipe de du Gardin avec laquelle il était venu de IV D. Mais ceux qui l'ont bien connu gardent le sentiment d'avoir approché un des hommes les plus courageux, les plus loyaux et les plus généreux qu'il leur ait été donné de rencontrer. Il a fait preuve, au cours de sa captivité et dans ses évasions, puis au maquis, d'une abnégation et d'un courage hors de pair.

Poitevin. Il était né le 1er août 1917 dans le petit village de Champerlé, commune de Savigny-sous-Faye (Vienne). Après l'école primaire de Savigny, il fréquente le collège de Châtellerault. Il veut être soldat. Il fait sa corniche au lycée de Poitiers et entre à Saint-Cyr en octobre 38. Quand la guerre éclate, il est affecté au 66e Rég. d'Infanterie à Issoudun, où servent également Gallais et Espitallier. Le régiment monte en lignes dans la région de Forbach Saint-Avold puis, à partir de décembre, tient les postes de la frontière belge dans les environs de Givet. Le 10 mai, il se porte un peu au nord de Givet, devant Dinant. C'est là que Laland obtient sa citation et sa croix de guerre ; mais aussi, il est blessé au rein, d'une blessure d'apparence légère mais dont il finira par mourir après avoir passé outre à toutes les limitations d'activité qu'elle eût dû lui imposer.

Très tôt il essaie de s'évader de l'Oflag IV D. D'abord, et sans succès, en se joignant à un convoi de malades. Ensuite, comme la chose était si tentante à IV D, par souterrain. Il en entreprend un, fin mars 41,

peut-être à la suite du succès de celui dit « des marins » ; Gallais faisait partie de son équipe. Mais un effondrement survenu au niveau des barbelés fit tout échouer au mois de mai.

Le 25 juillet 41, après avoir franchi les barbelés séparant le camp des Serbes de celui des Français, il se mêle à un convoi de Serbes quittant IV D. A la gare on va passer un appel ; il est en surnombre ; il saute dans un déversoir d'égout d'où il gagne ensuite le jardin de l'hôtel de la gare. Quelques heures après, ayant dû se donner le temps de sécher et de nettoyer un peu ses habits tout trempés et maculés de boue, il prend un train à la gare même d'Hoyerswerda. Mais l'alerte avait été donnée et, quand il arrive à Falkenberg, deux schupos l'arrêtent sans qu'il puisse exhiber le moindre papier. Ramené le soir même au camp par un sous-officier, il enfourche le vélo de celui-ci ; mais il y a foule sur la petite place et il est de suite arrêté. Il tire ses 17 jours de prison et rentre au camp.

C'est un peu plus tard qu'il entre dans l'équipe de Popol Houdart, qui mène à bien un souterrain dont j'ai déjà parlé à propos de Gallais. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, vingt-sept officiers sortent du camp en rampant sous les projecteurs. Laland a pour binôme Espitallier. C'est l'époque où on commence à avoir des papiers de travailleurs, en particulier de travailleurs belges. Tel est le cas pour nos deux camarades, bien qu'ils visent la frontière suisse. Et les papiers ne sont pas si mauvais puisqu'à Francfort ils satisfont un sous-officier du contrôle. Laland et Espitallier empruntent carrément un train international qui les mène tout près de la frontière suisse. Un petit chemin de terre traversant une vigne, et ils sont dans le pays de la liberté. Mais une sentinelle barre l'extrémité du chemin. Ils font demi-tour, obliquent à gauche, font cent mètres. Cette fois, ils vont passer ; car, quand une sentinelle est localisée, on est sûr de l'éviter en passant tout près d'elle. Mais une autre, toute semblable à la première, monte la garde juste en face d'eux. Il y en a partout. C'est décourageant ! Ils vont dans un petit café, à 200 mètres de la douane, à Weill, le village frontière. Là on leur indique un passage près d'un bocqueteau.

Le lendemain matin, ils sont dans le petit bois. La frontière est à 25 mètres de la lisière. C'est tout à fait « Grande illusion », mais en même temps si réel et si proche... Ils touchent au but. Mais une sentinelle, se démasquant de derrière un arbre, les met en joue. « Grande illusion » jusqu'au bout, mais encore une fois réel : Espitallier s'arrête pour que

la sentinelle s'immobilise sur lui et que Laland puisse bondir. Oh, nos chics camarades ! Laland tente sa chance. Une autre sentinelle, de derrière un autre arbre, le met également en joue. On les ramène à Lorrach, à 2 km. de là, où on les met en prison ; puis on les conduit au stalag V A de Villingen, à quelques 70 km. Nord-Est en ligne droite. Là, le 17 octobre, ils retrouvent Mermoud et André Petit, du même souterrain qu'eux, et, quelques jours après, voient arriver deux officiers belges (1). On leur enlève leurs vêtements civils, on les revêt d'uniformes. Et pourtant, à eux cinq (2), ils trouvent moyen, dans la soirée du 26, de sortir par un égout qui, au bout de 300 mètres, débouche dans une rivière.

La « Grande illusion » continue. Trempés, mal chaussés, sans vivres ni cartes, par 15° en dessous de zéro, par des étendues de neige, pendant trois jours et quatre nuits, toujours en uniformes, ils traversent, vers le sud, la Forêt Noire. Une fois de plus, ils arrivent à la frontière dans l'enclave de Schaffhouse, mais juste sur un poste de garde accolé à une grange. C'est alors une véritable chasse à l'homme : chiens, coups de fusil, tout le déchainement de l'enfer... Ils sont repris tous les cinq et nos camarades sont ramenés à IV D où Wenzel, cet avorton bilieux, se réjouit de leur capture. C'est de nouveau la tôle et cette fois, non plus le camp, mais la baraque 1 où se trouve déjà l'équipe de Popol du Gardin.

Je n'ai pas vécu cet âge d'or de la baraque 1, mais j'y suis allé plusieurs fois en cachette, j'en ai connu ensuite tous les occupants et j'en ai tant entendu parler que je n'ai pas besoin d'un effort d'imagination, mais simplement d'évoquer des souvenirs, pour m'en représenter l'atmosphère et la vie, bien proches de ceux de Colditz de la même époque. Dans la demi-baraque, la plupart se sont arrangé, avec des montants de lits et des couvertures, des appartements de caïd. Quelques-uns lisent, malgré le tumulte et le phono. Tout à l'heure, Popol Houdart donnera son dernier reportage sur le front de l'Est... Avec quelques-uns de ses seconds, dont Laland, du Gardin, en vieille culotte bleu horizon, sans lacets ni chaussettes, en pull-over bleu troué aux coudes et se démaillant de partout, discute les questions concernant le souterrain qu'il a entrepris de la baraque même, les moyens de camoufler les absents et de rouler « les Brêles »... « Dis donc, Toto », prononce-t-il de cette voix douce,

(1) Le Mercier et de Kervoyn.

(2) Petit s'était mis comme hors de combat, ayant tenté seul un coup qu'il n'avait pas réussi.

presque tendre, mais si pleine d'autorité... C'est alors qu'il prend l'habitude d'appeler tout le monde « Toto » : ainsi, quand les Brêles demandent quelqu'un, tout le monde ou n'importe qui lui répond et les identités sont brouillées dès le départ.

Un beau jour de fin janvier 42, la baraque 1 est vidée de ses hôtes qui rentrent dans le camp. Je rencontre et j'accompagne un moment leur cortège, vrai monône d'étudiants, qui traverse tout le Lag en portant au bout d'un bâton une cage symbolique. Quelques jours plus tard, le 8 février, par une neige qui durera encore des semaines, du Gardin et Courmes, couverts de draps blancs, tentent le passage des barbelés à l'endroit où, à cause du potager, la main courante s'en rapproche le plus. Pour partir, certes ; mais me confiera du Gardin un peu plus tard, « Je voulais aussi vérifier si vraiment, comme on le disait, il y avait une seconde ligne de sentinelles après celle du chemin de ronde... » Je mentionne l'épisode parce que, avec Dumas et quelques autres, Laland y joua un rôle dans le scénario nécessaire ; il ramassa aussi le portefeuille que nos camarades lancèrent alors que, repris dans les barbelés, ils étaient emmenés en tôle.

Peu après sa sortie de prison, du Gardin concevait un projet de souterrain qu'il devait mener à bien avec son équipe de la baraque 1. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, dans ce camp où, rien qu'en trois mois d'hiver, les Allemands venaient de prendre vingt-cinq souterrains, dont quelques-uns fort avancés, la sécurité et donc le succès de ce genre de travaux dépendait principalement du camouflage de l'entrée et de celui des terres. Les avertisseurs électriques étaient peu efficaces : en fait, ni là ni ailleurs ils n'ont empêché les tunnels d'aboutir si on prenait de sévères précautions ; mais il était essentiel de supprimer toute trace tant de déblais que d'entrée. Du Gardin trouva un moyen de résoudre, d'un seul coup, les deux difficultés. Chaque bloc, à IV D, comportait, en dehors des baraques de bois, une baraque supplémentaire en briques, qu'on appelait la Maison brune et qui abritait, au-dessus d'une fosse partie en excavation partie en superstructure, de véritables batteries de cabinets : 4 rangées d'au moins 15 sièges, si j'ai bon souvenir. Si on pénétrait dans la fosse par l'emplacement d'un siège et si on commençait le tunnel à partir d'elle, on pourrait laisser les terres dans la fosse elle-même et rien n'apparaîtrait au-dehors. Pour cela, il fallait déchausser un siège, élargir, sans attirer l'attention par le bruit, l'orifice de ciment, puis descendre dans la fosse en montant d'abord sur des

tabourets, ensuite entamer le travail : à mesure qu'on creuserait, on formerait avec les déblais une sorte de plage solide qui irait grandissant. Le travail terminé — 130 mètres — on tenait facilement à 150 sur cette plage. Laland fut un des ouvriers les plus actifs, l'un des chefs d'équipe du chantier. Le soir du départ, ce fut lui qui, au bout du tunnel, perça le plafond et fit le trou de sortie ; il devait ensuite, ayant rampé le premier, demeurer sur le terrain pour diriger l'opération et orienter les camarades. Je sens encore l'air frais du dehors arrivant par le puits de sortie et j'entends encore Laland, après qu'il eût passé la tête à l'extérieur, nous dire d'une voix sourde mais nette : « Ils sont là, ils nous attendent ».

Tentative faite, il était impossible de regagner les baraques. Il n'y avait plus qu'à se faire cueillir là-dedans comme dans une souricière. Les Allemands ignoraient l'entrée du tunnel ; ils ne la connurent qu'en remontant le long tuyau à partir du dehors, à grand renfort de cris et de menaces. Nous n'oublierons jamais les scènes mélodramatiques de cette nuit : la sentinelle sortant un saucisson de la mare fétide dans laquelle nous avions jeté nos vivres et une partie de nos affaires ; l'autre qui, dans sa hâte et son ignorance, tombait tout entier dans le liquide ; le colonel Traenkner arrivé en hâte avec tout son état-major, ayant à peine pris le temps d'enfiler sa culotte, n'ayant pas pris celui de la boutonner, et n'ayant emporté qu'un legging, mais littéralement acharné à nous arracher nos vêtements civils et les vivres qui nous restaient ; l'affolement de tous ces officiers voulant nous empêcher de bouger et nous criant *Hände hoch !* (« J'obéirai quand vous serez poli avec moi », leur répondait mon voisin) ; enfin, le départ pour la baraque 1, accompagnés de posten et de chiens, à travers le camp encore endormi, dans la fraîcheur d'un petit jour que nous avions tant espéré voir arriver sur les routes et dans les bois...

Puis ce fut Colditz. Laland y garda d'abord, au moins apparemment, sa forme et son entrain. Il était extrêmement fort ; je le vois encore, à la promenade, descendre la prairie ou monter le chemin en équilibre sur les mains. Il était surtout extraordinairement énergique et très dur au mal comme à la peine. Lors de son départ d'octobre 41, il était couché avec une fin de pleurésie : il s'était levé juste pour partir. A la baraque 1, il avait caché à tous qu'il urinait déjà le sang. A Colditz et à l'infirmerie même, il participait encore à différents travaux, malgré son état. Et pourtant, il souffrait atrocement. Finalement entré à l'infirmerie, il l'avouait lui-même parfois, avec une grimace immédiatement suivie d'un

sourire. On ne savait pas ce qu'il avait. Des sondages faits à Leipzig avaient laissé dans l'incertitude. Impuissant à le soigner, Le Guet obtenait enfin qu'il partît pour l'hôpital : celui d'Hoyerswerda, situé à quelques centaines de mètres de l'Oflag (avril 43). C'est là que Laland fut opéré du rein gauche le 20 juillet 43 ; c'est de là qu'il fut, le 18 août, mis dans un train sanitaire pour le Val-de-Grâce. Les Allemands pouvaient le libérer : il ne pourrait plus, pensaient-ils, mener aucune lutte contre eux. Il rentra chez lui en septembre, réformé avec 70 % d'invalidité.

Il était très faible alors. Il enrageait de ne pouvoir reprendre le combat dans la lutte clandestine. Un parachutage d'armes venait d'être fait tout près de chez lui ; il sentait, avec le printemps, s'approcher l'échéance du débarquement. Maintenant, bien qu'encore convalescent, il sortait dans la campagne. Il se faisait illusion sur ce qu'il avait récupéré de forces. Quand arriva le débarquement, il n'y tint plus et, malgré les difficultés, malgré le manque d'armes, il forma un groupe de combat avec un de ses compatriotes, Fernand Marilleau. Vers la fin de juillet, il fut mis en relations avec un garagiste de Saint-Gervais-Les-Trois-Clochers nommé Gratien, que la Gestapo recherchait depuis février et qui avait formé un groupe dans le sud de la Vienne, à Saint-Gaudens. « Vous dirigerez les opérations, avait dit Gratien à notre camarade, et moi je vous promets de tenir les voitures en état. » Laland part sans hésiter. Quelque temps après son compagnon fut capturé au cours d'une mission à Niort et fusillé (19 août). Laland que, sur sa demande, Courmes venait de rejoindre, prit le commandement du groupe : 25 hommes avec 2 fusils mitrailleurs, 15 fusils, quelques grenades, 5 ou 6 mitraillettes. Mais ce maquis de F. T. P. était très isolé dans les bois et, partant, risquait d'être peu efficace. Sous la pression de Courmes, on rejoignit le maquis D3, plus nombreux, mieux armé, assuré de meilleures liaisons, et que commandait alors Edouard Bernard (24 août). Laland, épuisé, laissa le commandement de sa section. Il était dès lors physiquement hors d'état de tenir campagne, mais il avait une volonté farouche d'action et voulait faire quelque chose. Le maquis D3 eut à livrer combat les 26 et 28 août à Civray. Puis ce fut l'entrée à Poitiers où René Laland demeura attaché à la subdivision de l'Etat-Major jusqu'en mars 45. Il y fut nommé capitaine en janvier.

En mars, totalement épuisé, il était obligé de regagner sa famille. Son mal avait empiré. Il fut alors soigné à Paris où je le manquai de

peu, quelques semaines après notre retour. On l'opéra. Le médecin lui proposa même je ne sais trop quel dispositif qui, en le prolongeant sans doute, aurait consacré sa déchéance physique et l'aurait diminué à ses propres yeux. Il préféra ne pas acheter une survie étiolée à un tel prix. Il ne désespérait pourtant pas de guérir : « Dès que je le pourrai, j'irai en pèlerinage à Lourdes », disait-il. Il passa l'hiver chez ses parents. Après Noël, son état empira ; il prenait peu de nourriture ; il souffrait davantage, mais se plaignait rarement. Il succomba à une crise d'urémie le 8 avril 46.

Cher René ! Homme fort et courageux. Seul un mal implacable a eu raison de lui...

Son extérieur avait quelque chose d'un peu terne. Encore qu'il fût bien bâti, magnifiquement musclé, il n'était pas le beau garçon séduisant, attirant. Mais dès qu'à travers ses yeux, et plus encore dans le mouvement de son cœur, dans ce qu'il faisait plus que dans ce qu'il disait, on avait contact avec son âme, on était impressionné par une loyauté, une générosité, un oubli de soi que j'ai rarement rencontrés à un tel degré de pureté. D'aspect un peu rude, il était fin et intelligent, mais il s'appliquait plus à ne pas paraître qu'à briller à côté d'autrui. Il avait le sens du service au point de se contenter spontanément et de se réjouir d'avoir dépensé son temps et son énergie pour être utile à un autre. Sans même le dire, il estimait effectivement que le temps, le succès ou la chance d'autrui valaient plus que sa propre peine et il œuvrait si efficacement avec la conviction toute simple de n'être qu'un serviteur inutile. Je vois encore l'éclair de ses yeux et cette espèce d'exultation sans parole quand je le rencontrai pour la première fois fin mai 42 et lui appris que je partais aussi. Il donnait, presque à n'importe qui, tout ce qu'il possédait : ses vivres, ses affaires ; il eût volontiers donné son tour et sa chance dans une évasion.

Comme Gallais et plus activement que lui encore, il mettait, dans son travail pour l'évasion, un aspect de service collectif. Il avait assez prouvé lui-même ses qualités individuelles d'initiative et de courage. il n'avait rien à envier à personne à cet égard. Mais il ajoutait à cela une dimension très rare. L'évasion s'accompagne parfois d'une sorte d'égoïsme sacré, non seulement dans sa préparation, dans l'idée qu'on en mûrit, mais dans son exécution. Il y a une sorte de chacun pour soi qui se comprend et se justifie au plan du réalisme et de l'efficacité. Il n'y avait rien de tel chez Laland. Il avait pensé à former des équipes de

passeurs de barbelés, les passeurs aidant leurs camarades et prenant tous les risques sans profiter de l'opération. Il considérait que cela eût été du vrai travail d'officier. Une des raisons qui l'avaient incliné à pousser à une sortie massive pour le tunnel de juin 42, était également de cet ordre. Dans un camp comme IV D où il y avait beaucoup de candidats à la sortie, où un grand nombre de travaux intéressants avaient été successivement pris par les Allemands, une possibilité de départ devait susciter un énorme afflux de demandes ; il y avait des promesses données d'une équipe à l'autre, des options prises dans le travail des uns des autres, des services à reconnaître ; il y eut des marchandages, presque des chantages. Au risque d'hypothéquer les chances de réussite, Laland, dégoûté de toute cette cuisine de coulisses, avait poussé au débit maximum.

Je vais paraître lui attribuer toutes les qualités. Mais, réellement, il était extraordinairement courageux, prenant toujours le poste où il y avait le maximum de risque et de travail. Il était généreux, allant toujours au maximum de don de soi. Il était droit et loyal sans bavure. Sous ses dehors rudes il avait une grande douceur, une grande délicatesse, beaucoup de cœur et de sensibilité. Il a certainement souffert de ne pas pouvoir, pendant ces années maudites, aimer comme il aurait voulu aimer, avec son cœur d'homme prêt à prendre sur lui toute la peine de la vie, ne demandant en retour qu'un peu d'affection. Cher René, pauvre René : combien de fois, « tournant » avec lui dans la cour de Colditz, j'eus, avec celui de mon impuissance, le sentiment de cette noble aspiration en son cœur né pour le don et pour la joie.

Il était aussi loyalement, généreusement croyant. Pas bigot ; mais il venait à la messe chaque matin et revenait souvent prier le soir à la chapelle. Dans une âme comme la sienne, comme chez un Gallais, un Girot, un Willemet, un Hanus, d'autres encore, l'attitude prise devant Dieu ne fait qu'un avec l'attitude prise devant la vie, à l'égard des hommes et de la Patrie. Au fond, nous n'avons qu'un cœur, comme une vie, et c'est du même amour que nous aimons tout ce que nous aimons...

CITATION DU LIEUTENANT RENÉ LALAND

A L'ORDRE DE LA BRIGADE, EN DATE DU 21 JUIN 1943

Jeune officier énergique. Les 13 et 14 mai 1940, devant Dinant, a donné les preuves les plus belles de ses qualités de chef. Malgré des pertes très sérieuses, a tenu en échec avec sa section pendant plusieurs heures des effectifs ennemis très supérieurs en nombre, permettant ainsi au bataillon de maintenir sa position.

A LA MÉMOIRE DE NOS CAMARADES

ÉVADÉS, TUÉS OU DISPARUS

nous associons celle

des deux Cheminots du kommando de l'*Isabellastrasse* à Lubeck, qui ont aidé plusieurs de nos camarades dans leurs évasions et qui ont été fusillés par les Allemands en 1944.

et de nos camarades les

Lieutenant Serge DE LAROUSILHE, tué dans une embuscade en Cochinchine, fin septembre 46, d'une balle en plein front alors que, le corps à demi sorti de son automitrailleuse, il cherchait à organiser la résistance.

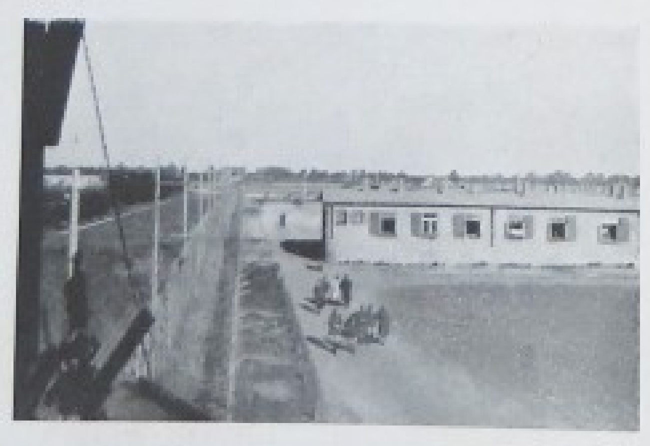
Lieutenant Albert CROZE, tué en Indochine, au début de décembre 46, d'une balle en pleine tête, seule victime d'un coup de main organisé par lui.

Colonel Jean TROCARD, tué en Indochine fin avril 47, dans une très forte embuscade organisée contre un convoi dans lequel il se trouvait.

Lieutenant Roger CHIRNARDET, tué en Indochine le 5 octobre 1947. Attiré dans une embuscade, dans l'impossibilité de demander du secours, faute de bonnes transmissions, il fut massacré avec son détachement.

Lieutenant François COLLINEAU, tué en Indochine, fin octobre 1947.





En haut, la cour de Colditz : un vrai puits.
En bas, le camp de Lubeck vu du mirador de l'angle sud-est, avec au premier plan, la baraque 11 (photo prise fin été 40).

APPENDICE

Un document dont j'ai pu avoir communication par le Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, seulement après que ce Mémorial eut été rédigé, vient peut-être éclairer d'un jour sinistre le sort de nos camarades. Il n'est pas sûr que cet ordre ait été exécuté sur eux ; du moins est-ce celui qui les concernait et sous le coup duquel ils tombaient en principe. Le texte qu'on va lire est la traduction, revue et complétée par moi sur le document allemand (car la traduction qu'on m'avait communiquée d'abord était imparfaite) d'un ordre de l'O.K.W. Cet ordre nous est connu par une retransmission télétypée, datée du 4 mars 1944, émanant de la Direction de la Gestapo d'Aix-la-Chapelle. Le chef de groupe SS. Müller y a ajouté des précisions concernant l'application de l'ordre. Peut-être d'autres mesures d'application ont-elles été prises ailleurs. La pièce ici traduite est classée dans les Archives du Tribunal Militaire international de Nuremberg sous la cote U.S.A.-246 et constitue le document PS-1650 (1).

A CONSIDÉRER COMME AFFAIRE D'ÉTAT SECRÈTE

A tous les services du Reich de la police d'Etat, à l'exception de Prague et de Brunn, à tous les inspecteurs de la police de Sûreté et des Services de Sûreté.

OBJET. — Mesure contre les prisonniers de guerre, officiers et sous-officiers non travailleurs qui sont repris après évasion (mais ne concernant pas les prisonniers de guerre anglais ou américains).

L'O. K. W. a donné les ordres suivants :

1° Tout officier ou sous-officier ne travaillant pas, repris après évasion, à

(1) Ce document a figuré dans le rapport sur la captivité qui a été adressé à la Délégation française près de la Cour de Justice internationale de Nuremberg, fin 1945. Un bref résumé du passage figure dans les extraits du Procès de Nuremberg publiés par le Journal Officiel du Gouvernement Militaire de la Zone française d'occupation, du 18 octobre 1946, col. 380.

l'exception des prisonniers anglais ou américains, peu importe s'il s'agit d'une évasion dans un transport, ou d'évasion collective ou individuelle, devra être remis après sa capture au chef de la police de Sûreté et au Service de la Sûreté (SICHERHEITSDIENST) sous la rubrique « Degré III ».

2° Le transfert des prisonniers de guerre à la police de Sûreté et à ses services ne devant pas être porté à la connaissance officielle de l'extérieur, en aucune circonstance les autres prisonniers de guerre ne doivent être informés de la reprise de leurs camarades. Les prisonniers de guerre repris doivent être signalés au Bureau de Renseignements de la Wehrmacht comme « évadés non repris », et leur sentinelle doit être traitée en conséquence. Lors des enquêtes des représentants de la puissance protectrice, de la Croix-Rouge Internationale ou d'autres sociétés d'Assistance, il faut donner les mêmes renseignements que précédemment

3° Dans le cas où des officiers ou des sous-officiers ne travaillant pas, Anglais ou Américains viennent à être repris après évasions, ils doivent être tout d'abord placés en lieu sûr en dehors de l'enceinte du camp et hors de vue de leurs camarades ; si des bâtiments de la Wehrmacht ne se trouvent pas disponibles, il faut les placer dans les locaux mêmes de la police. La décision au sujet de leur remise éventuelle à la police de Sureté doit être sans délai demandée pour chaque cas par les Kommandos du district militaire, au Chef des prisonniers de guerre de l'O. K. W.

En suite de quoi je donne l'ordre suivant :

1° Les bureaux Directeurs de la Police d'Etat (Gestapo) reçoivent des Kommandantur des Stalags les officiers prisonniers de guerre repris après évasion et les transfèrent au camp de concentration de MAUTHAUSEN selon le procédé habituel jusqu'à ce jour, lorsque en raison des circonstances un transport spécial n'apparaît pas nécessaire. Pendant le transport, mais non pendant le parcours allant à la gare, si celui-ci peut-être à la vue du public, les prisonniers de guerre doivent être enchaînés. Il faut aviser la Kommandantur du camp de MAUTHAUSEN que la remise se fait dans le cadre de l'action « à BALLE ». Les Bureaux de Direction de la Police d'Etat doivent dresser un état semestriel simplement numérique de l'effectif reçu (1), le premier établi à la date du 5 Juillet 1944. L'établissement du rapport doit se faire sous la rubrique : « Traitement des Officiers Prisonniers de Guerre repris après évasion dans le cadre de l'action « à balle ». Dans une occurrence particulière, il faudrait faire immédiatement un rapport. Les Bureaux de Direction de la Police d'Etat doivent dresser des listes très exactes.

2° L'O. K. W. est prié d'aviser les camps de prisonniers de guerre, dans l'intérêt qu'il y a de camoufler les prisonniers de guerre repris, de ne pas les remettre immédiatement à MAUTHAUSEN, mais aux Services Locaux de la Gestapo.

3° Les officiers ou sous-officiers ne travaillant pas, Anglais ou Américains, repris après évasion, dans le cas où des locaux de cantonnement en rapport ne seraient pas disponibles parmi ceux de la Wehrmacht, devront être cantonnés dans ceux dont disposent les Services de la Police d'Etat Locale. Ces évadés repris ne peuvent être reçus par la Police d'Etat, en raison du surpeuplement des

(1) Les mots, *dresser un état semestriel simplement numérique de l'effectif*, sont soulignés dans le document allemand. Donc les noms de prisonniers de guerre qui sont soumis au traitement dans le cadre de l'action « à balle » disparaissent.

locaux de la police ordinaire, que si la Wehrmacht ne dispose d'aucun local approprié. Il conviendra de prendre contact avec les Kommandantur des Stalags au sujet de cette question d'hébergement dès réception de cette ordonnance. Dans l'intérêt de la tenue secrète de cette procédure il ne peut être toléré que le cantonnement se fasse ailleurs que dans les prisons de la police : par exemple dans des camps de formation au travail (Arbeitserziehungslager).

4° Si des officiers et des sous-officiers ne travaillant pas sont repris après évasion par les services de la police, il n'est pas nécessaire, une fois les explications clairement données, que la remise de ces prisonniers de guerre soit faite à la Kommandantur. Il faut seulement aviser le Stalag de la capture et lui demander le transfert sous la rubrique « Degré III ». Les officiers Anglais et Américains et les sous-officiers ne travaillant pas repris après évasion sont toujours à remettre à la Wehrmacht.

5° Les Autorités de la Police, soit de la localité, soit du district, *ne doivent pas avoir connaissance de cette ordonnance.*

Le Chef de la Police de Sûreté
et du Service de Sûreté.
Signé : MUELLER
Chef de Groupe SS.

Parmi les questions que soulève cet atroce document, il en est deux surtout que nous devons aborder.

Tout d'abord, que représente ce « Degré III » dont application doit être faite aux officiers ou sous-officiers ne travaillant pas et qui, s'étant évadés, viendraient à être repris ? M. Pierre Portal, de la Délégation française à Nuremberg, a bien voulu me répondre à cet égard :

Il ne fait aucun doute que « degré III » dont il est ici question n'a d'autre signification que l'envoi en camp de concentration. Quant au chiffre III, il peut avoir deux raisons d'être : 1° Les Allemands avaient prévu trois séries de sanctions pour punir les évasions : la première étant la simple mise aux arrêts, la seconde l'envoi dans un camp disciplinaire et la troisième, dont il est question ici l'envoi dans un camp de concentration. Il est vraisemblable que ce chiffre III correspond à la classification de ces sanctions. — 2° A la lumière des documents et étant donné la manière dont l'ordre de l'O.K.W. a été exécuté (envoi à Mauthausen) une autre explication pourrait se présenter à l'esprit : Les camps de concentration étaient classés en trois catégories (*Stufen*) la troisième étant la pire et correspondant aux camps d'extermination ; or Mauthausen était l'un de ces camps. Comme d'autre part des prisonniers de guerre ont été envoyés dans d'autres camps de concentration (cas des P.G. du Stalag VI G envoyés à Buchenwald) classés dans les catégories I ou II, il est possible que ce chiffre III corresponde à la classification des camps de concentration... Mais ce ne sont là que des hypothèses...

La seconde question que nous posons est celle-ci : Que signifie cette

mystérieuse « action à balle » (*Aktion « Kugel »*) dont il est parlé sans explication dans le document ? Des officiers français qui ont été prisonniers à Mauthausen ont fait, le 13 mai 1945, sous la foi du serment, la déclaration suivante :

Les prisonniers de guerre qui ont été livrés sous la rubrique « action à balle » ne sont pas inscrits sous leurs noms ; ils reçoivent un numéro et leur nom n'est connu que des employés de la section politique. Ces prisonniers sont conduits sur l'heure en prison où ils doivent se dévêtir, puis on les conduit à la salle dite « locaux pour salle de bain ». Ces locaux sont à côté des fours à combustion. Ces salles de bain ont été construites pour les exécutions par armes à feu ou empoisonnement par les gaz. Les prisonniers de guerre sont habituellement abattus au moyen d'une toise spécialement conçue à cet effet. Ils doivent se placer dans l'appareil pour mesurer leur taille, et au moment où le disque mobile vient en contact avec la tête ils sont touchés d'une balle à la nuque, balle lancée par un déclanchement automatique. Lorsqu'un transport comporte trop de prisonniers, sous la rubrique « action à balle », ils sont alors empoisonnés par les gaz.

TABLE

TABLE DES GRAVURES

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE « L'OBSERVATEUR », G. DELOFFRE
ÉTANT DIRECTEUR, L. LAFOLIE, PROTE,
G. SAUVAGE ET R. DUMAURE, TYPO-
GRAPHES, H. LEJEUNE, IMPRIMEUR.
CLICHÉS « UNION »
— AVESNES-SUR-HELPE (NORD) —
MAI 1948

Imp. de « L'Observateur », Avesnes. Dépôt légal 2e Tr. 1948. N° 24